U d'/of OTTAWA
39003003413530

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/cesdamespsycholo00hick

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CES DAMES

Psychologie et Pathologie sexuelle

de l'Affaire Syveton

Le Député **HICKS**

CES DAMES

Psychologie et Pathologie sexuelle de l'Affaire Syveton

PQ
2615
.I3C4
1905

PRÉFACE

Pourquoi ce livre fut écrit

La publication de cet ouvrage va soulever les colères et les haines les plus vives.

Les intéressés ne manqueront pas de se poser en victimes d'un auteur sans scrupules et cherchant dans le scandale de misérables profits.

Il est donc nécessaire qu'une explication prévienne les diversions de cette nature.

Tout d'abord ce livre n'est pas l'ouvrage d'un auteur, *il est l'œuvre collective d'amis et d'admirateurs de Syveton et de sa mémoire, avec la ferme résolution de faire éclater un jour la Vérité.*

De cette vérité, chacun a apporté la parcelle qu'il possédait et ainsi, la genèse, les détails du drame purent être reconstitués dans leur ensemble. L'éditeur de ce livre n'accomplit qu'un travail de coordination.

« Mais certains de ces détails sont abomi-
« nables, clameront les indignations que
« nous pressentons, et vous livrez à la mali-
« gnité publique les secrets les plus délicats
« de l'intimité de plusieurs femmes. »

Certes, il fallut dans l' « essai de psychologie et de pathologie sexuelle de l'affaire Syveton » aller jusqu'au fond des passions, des aberrations, et chercher l'origine du drame parmi les turpitudes qui l'ont enfanté.

Et à moins de renoncer à faire connaître la vérité, il est impossible, obéissant à une galanterie mal comprise, de se taire et de se détourner chaque fois que les recherches rencontreront une femme.

L'affaire Syveton est essentiellement une « affaire de femmes ».

Ce n'est pas La Femme qui fut le véritable

auteur du crime, mais c'est elle qui en fut l'instrument; c'est elle aussi qui fut l'instrument employé pour étouffer la vérité, pour arrêter le cours de la justice; c'est La Femme qui, après avoir assassiné Syveton, souille sa mémoire.

* * *

Dans le livre, les personnages vivent et agissent sous leur véritable nom. Ils eut été facile de déformer ces noms, et de présenter un roman d'actualité, dont les mieux informés auraient tenu les clefs. C'est alors qu'on eut pu nous reprocher d'escompter les profits du scandale.

L'œuvre entreprise est une œuvre de Vérité : c'est la première pierre du monument expiatoire dû à la mémoire de Syveton : la vérité, si pénible fût-elle, y sera révélée sans restriction, et la réparation s'accomplira coûte que coûte.

Un seul des personnages : Taraudier, n'est

par un personnage réel; c'est la synthèse de toutes les machinations et actions policières qui conduisirent le drame, et étendirent le voile du mensonge devant la Vérité. Quand le moment sera venu, chacune des responsabilités sera nommément précisée.

* * *

Enfin, quelques-uns prétendent que le roman n'était pas la forme qui convenait à un ouvrage écrit avec l'unique souci de la justice.

A cela, nous répondrons que le choix de la forme dépend non du sujet traité, mais des lecteurs auxquels l'ouvrage s'adresse.

Si ,devant les juges professionnels, les arguments doivent être sèchement énumérés dans des conclusions ou des mémoires, il en est autrement lorsque le juge est l'Opinion publique. Pour la saisir, la pénétrer et le retenir, il faut recourir au roman, à la pièce de théâtre, et même à la complainte.

Sans ces moyens, l'affaire du Courrier de Lyon; l'affaire Fualdès, *et tant d'autres, ne seraient jamais devenues des causes populaires.*

Malgré l'ordonnance de non-lieu confirmée par la Chambre des mises en accusations, l'affaire Syveton n'est pas terminée. La curiosité inquiète et passionnée du pays ne peut se satisfaire du geste d'ignorance résignée par lequel la justice a répondu à son interrogation ardente.

Elle veut et exigera mieux qu'une ordonnance de non-lieu visant un inconnu.

L'affaire Syveton commence seulement.

C'est en vain qu'en de telles causes la Justice croit pouvoir, par une décision hâtive, tuer la Vérité dans l'œuf. Après elle, l'Opinion publique commence son œuvre : lentement, patiemment, elle couve cette Vérité qui, un jour, brisant toutes entraves, prend son vol, et vient heurter aux fenêtres du prétoire. Si ses efforts sont vains, si on la chasse et la blesse, l'Opinion la recueille encore, la

panse, la réchauffe, et lorsqu'elle a repris de nouvelle forces, elle retourne obstinément vers les assemblées de Justice où l'appelle sa destinée.

Et ainsi, jusqu'à ce qu'ayant triomphé, elle puisse planer et lancer son cri de victoire au-dessus de l'opinion apaisée et satisfaite.

M.

PREMIÈRE PARTIE

L'Engluage

PREMIÈRE PARTIE

L'Engluage

CHAPITRE PREMIER

UNE SOIRÉE CHEZ PELLETAN

— Ce coup-ci, ça y est, mon vieux Tissier ! On va nous vendre !

Et, le geste tragique, elle tendit au secrétaire de M. le député Pelletan, qui entrait, un de ces vilains papiers dont la couleur seule — amère ironie — fait songer au calme d'un beau ciel.

— Bah ! fit le nouveau venu avec la souveraine indifférence de l'habitude. Lequel est-ce ?

— Truchot, Trufot, Trumot, est-ce que je sais... Un huissier enfin; c'est tout dire...

— Ah ! Trubot. Un sale bougre. C'est pour la créance Didier. J'aurais mieux aimé Denise, un bon type — le type de l'huissier honnête. Rareté ! Avec lui on aurait pu s'arranger.

— Et avec celui-là !

— On s'arrangera autrement. Mais ça coûte plus cher.

— Enfin, mon pauvre vieux, il vient demain saisir. Qu'est-ce que va dire Camille, en rentrant ?

Ah ! il vient saisir ?

— Parbleu !

— Tant mieux. On s'amusera. Vous savez bien que tout est déjà saisi de jeudi dernier. On se paiera sa tête.

— Il aimerait mieux qu'on payât sa note.

— A l'impossible nul n'est tenu.

Cette réflexion profonde paraît la frapper; elle lève les bras en un grand geste de doute et de découragement :

— Mais où va-t-il, cet argent ! Où va-t-il ? Camille en gagne, en veux-tu, en voilà ! Il a sa *Voie ferrée;* il a sa *Dépêche de Toulouse;* il a sa *Lanterne*. La Chambre, je n'en parle pas; ça coûte plus que ça ne donne. Il travaille comme plusieurs nègres et ça lui rapporte autant que s'il était ministre. Eh ! bien, on n'a jamais le sou ! Je n'y comprends rien ! Ainsi, ce soir, nous avons du monde : j'ai du envoyer chercher à crédit, toujours à crédit, du champagne, du punch, des petits fours et tout le bataclan. Et puis ce Trumeau qui débarque par-dessus le marché ! Si vous croyez que c'est une vie !

— Que voulez-vous, ma pauvre Juliette, ça serait trop long à vous expliquer, le tenant et le pourquoi de cette situation. Ça serait trop dur, aussi, pour certains, et pour certaines. Il faut, écoutez-moi bien, prendre l'existence comme elle vient...

— Alors, vous avez commandé des liquides ?... Avez pas oublié le Pernod, j'imagine ?

— Oh ! ça, inutile. J'en ai toujours des réserves...

— Bonne idée pour dissiper les chagrins et le souvenir des huissiers. Je vais vous chercher la... la... comment disiez-vous l'autre jour ?

— *Consolatrix afflictorum.*

— Ah ! oui. C'est pour ça que Camille vous a dit : « Espèce de clérical, vas-tu commencer tes litanies ? » Un moment de patience et vous pourrez égrener les gouttes d'une fine carafe d'eau glacée dans l'opale de votre hanap. Est-ce bien dit ?

— Encore mieux fait.

*
* *

Quelques minutes plus tard, les deux amis du grand Pelletan, s'absorbaient, chacun pour soi, dans la préparation du divin breuvage.

Un mot de présentation ne sera pas inutile

pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas au courant des coulisses ni des alcôves parlementaires.

Juliette était tout simplement la charmante maîtresse qui, depuis 1868, faisait le bonheur et le désespoir de Pelletan. Ils s'étaient connus aux beaux jours de la bohême du quartier latin, et ils avaient vécu l'un avec l'autre depuis lors, sans cesser d'être de la Bohême.

Elle était bon garçon. Il était bonne fille; et les efforts les plus tenaces des amis de Pelletan et peut-être de Pelletan lui-même pour les séparer, devaient rester impuissants. La mort seule devait enlever Juliette aux bras velus de Camille.

Quant à Tissier, c'était un vague chimiste que Pelletan avait rencontré au quartier un jour de beuverie et dont il avait fait un encore plus vague secrétaire. Le secrétaire à tout faire, qui était parvenu à acquérir un très joli doigté pour « refaire » les huissiers. Mais celui-là est célèbre, et tristement célè-

bre : les destins devaient un jour trouver en lui le destructeur de la marine française.

*
* *

— Alors, reprit Tissier, vous disiez tout à l'heure que nous avons du monde, ce soir. Qui ça ?

— Des tas. D'abord des camarades ordinaires de la Chambre. Inutile d'énumérer. En dehors de cela, le docteur Barnay, sa femme et son beau-frère.

— Docteur Barnay... la clinique de la rue de Vaugirard ?... Celui qui a si bien soigné le patron.

— Celui-là même.

— Une belle chandelle que Camille lui doit.

— Et il n'enverra pas l'huissier.

— Son beau-frère, *qués aco?*

— Le frère de sa femme. Un garçon un peu poseur, gentil tout de même. S'appelle Syveton pour tout le monde.

— Et pour les dames.

— Sais pas au juste. Gabriel, je crois. Mais n'a pas l'air très fort sur l'article. Professeur. Plongé dans l'étude des histoires. Philosophe. Il est déjà venu ici pendant votre congé. Camille le gobe. Ils n'en finissaient pas de disserter sur la politique. Et puis, après tout, je ne suis pas ici pour vous tracer des signalements de police. Vous verrez l'enfant et vous pèserez.

— Je verrai et prépare mes balances. Et qui encore ?

— M. Denise et sa charmante fille.

— Denise ? L'huissier idéal dont je parlais tout à l'heure ! Faut-il, tout de même qu'un huissier soit d'espèce surhumaine pour être reçu — volontairement — dans l'intimité de la rue d'Alésia !

— Que dites-vous de sa fille ?

— Peuh ! gentillette. Pas jolie. Mais instruite. D'abord elle est forcée, par profession. Et puis, ça fera une femme d'intérieur, une ménagère. Une femme comme ça, Ju-

liette, pour des hommes comme nous, c'est le port du salut. Pour notre bohême, c'est ce qu'on appellerait en style parlementaire « l'aboutissement » nécessaire.

— Là, là ! Epousez-la, pendant que vous y êtes.

— Plus souvent : j'ai pas l'âge.

— A la bonne heure. Et puis elle n'est pas à craindre avec ses airs tranquilles.

— Méfiez-vous, Juliette, de l'eau qui dort.

— Moi ?... Camille ?... Ah ! elle est bien bonne!

Et Juliette, qui n'a pas la bosse prophétique, part d'un superbe éclat de rire.

Mais elle songe. Un voile de tristesse passe sur ses yeux. Elle le noie en une gorgée de « consolatrix ». Et sur le ton de la grosse confidence :

— Non, voyez-vous, Tissier, ce n'est pas de ce côté là, que j'ai peur. C'est d'un autre. Vous le verrez ce soir.

— Qui ?

— Le côté alârmant. C'est une femme

épatante. Une blonde inquiétante et fascinatrice.

« Vous savez bien, les Van Loven, le peintre et sa femme, qui ont collé à Camille quatre ou cinq croûtes — on se demande où l'argent passe ! — Ce sont eux qui nous l'ont présentée, la femme fatale, la femme qui m'inquiète, la femme qui a peut-être envie de me prendre ma place ! Ah ! qu'elle y vienne : j'ai bec et ongles et Camille n'a qu'à se bien tenir !

— Juliette, vous devenez intéressante.

— Y a de quoi. Elle s'appelle Mme de Bruyn. Mme Marie de Bruyn. Elle a semé un mari à Anvers. Elle est Belge elle-même. D'où sa liaison avec les Van Loven. Alors comme elle est chic, qu'elle représente, qu'elle est décorative, ces peintres là nous l'ont amenée pour se faire honneur. C'est le modèle pour sorties dans le monde ?

— Apparemment.

— Et alors vous dites que le patron lui fait de l'œil.

— Oh ! lui !... C'est elle qui fait les avances. Elle a une prunelle de tous les diables, et une taille... appétissante. Je m'en rends bien compte. Alors j'aimerais bien mieux qu'elle ne vienne pas ce soir, ni jamais.

— Moi pas. Vous m'alléchez.

— Farceur ! Vous, c'est comme Camille : la pipe et le Pernod d'abord. Mais avec vous, je serais encore plus tranquille qu'avec lui. Il a ses revenez-y, mon homme !

— Juliette, ne dites pas de bêtises. Continuez la revue de vos invités.

— Attendez : je vois Marius Dorcette, de la *Petite République*, Paul Bardet, du *Figaro*, Jeansac, Frencort et sa nièce, et Taraudier.

— Taraudier !

— Oui. Dites-moi, Tissier : il vous revient, ce type ?

— Pourquoi ne me reviendrait-il pas ? Vous êtes en veine de défiance, aujourd'hui ?

— Toujours. Je ne le fais pas voir. Mais

celui-là, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il en est.

— De quoi ?

— De la Rousse !

— Ah ! elle est bonne ! Voyons Taraudier est sous-chef de bureau au Commerce. Il a été attaché à différents cabinets. Il peut être demain chef de cabinet du Président du Conseil, si nous avons un gouvernement radical-socialiste. A tout le moins, il peut être préfet de première classe au premier jour. Avec tout cela, trente ans. Que diable voulez-vous qu'il ait besoin d'un poste secret ?

— Y en a qui font ça par goût. Il a un de ces regards en dessous dont il faut se méfier. Et puis, il est trop sérieux pour être honnête. On ne m'ôtera jamais de l'idée qu'il fréquente chez nous pour le compte de l'Intérieur.

— Ce sont des horizons. Vous l'avez dit au patron ?

— Bien sûr. Il m'a répondu que je n'étais qu'une gourde. Alors...

— C'est plutôt décourageant.

— N'est-ce pas ? N'ayez pas peur. Quand je le tiens, je le tiens bien, et je lui fais payer tout le détail en gros.

*
* *

Le timbre de la porte d'entrée retentit à ce moment.

— Quand on parle du loup...

Et le maître fait son entrée. Silhouette trop connue pour qu'il soit utile de la passer au pinceau ni même au peigne.

Un vacarme assourdissant a d'ailleurs salué son apparition.

Ce sont les chiens, ce sont les chats, c'est l'illustre perroquet Bourrat, le spirituel Bourrat, qui saluent la venue du bon seigneur de céans.

— Avez-vous fini, tas d'animaux, hurle Pelletan de sa voix de séance ! Ensuite, bonhomme devant Juliette et Tissier qui savou-

rent leurs dernières gouttes opalines : Vous gênez pas. Faites Suisse. Je crève de soif. Allez, houp !

Mais la conversation précédente n'a pas prédisposé Juliette à la douceur.

— Encore de la chance qu'il y ait un verre pour toi.

— Ça veut dire ?

— Qu'on est venu pour vendre, et que si on avait vendu...

— Il ne te resterait, Roméo, interrompit Tissier, que ton lit pour pleurer.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? On n'a pas vendu ? Eh ! bien alors ?

— Eh reprend la pauvre dame, tu crois que c'est une vie ?

— La phrase connue ! La ritournelle inépuisable. Zut ! Tu veux de l'argent, ma chérie ? Parle. On t'en donnera.

Et voilà Pelletan qui fouille, fouille dans ses innombrables poches; il en retire d'innombrables papiers, des lettres, des enveloppes, des prospectus, des carnets, des agen

das, tout cela noirâtre, jaunâtre, recroquevillé.

— Nom de Dieu, j'avais pourtant trois mille balles ! Qu'est-ce que j'en ai foutu ?

— Tu les as peut-être laissées dans ta barbe ?

— Penses-tu ? Non, c'est assurément dans le tas. A moins que...

Il replonge la main dans la poche de son pantalon; retire son madras, sa pipe, son couteau, sa tabatière, une pincée d'allumettes, trois enveloppes froissées et finalement une boule de papier Joseph.

— Parbleu ! Je savais bien que je les avais mis quelque part pour ne pas les perdre et les avoir sous la main quand j'en aurais besoin.

Et Juliette extasiée devant le grand homme :

— Tu as donc tué un juif ?

Pourquoi les tuer ? Es-tu sotte !

Et à Tissier :

— Ça suffira ?

— Il aurait fallu quatre mille.

— Tu t'arrangeras. Moi, j'ai autre chose à faire. Mon article pour la *Dépêche*. Viens. Tissier, que je te le dicte. Tu vas voir comme je vais te l'arranger ce cochon de Lockroy. Ah ! le Zouave ! Il est fait comme Léon XIII pour être ministre de la marine ! Si c'était moi!

*
* *

Quelques heures plus tard. Le petit hôtel de la rue d'Alésia bat son plein. Il ne s'agit point de ces réceptions mondaines où l'on s'observe, où l'on se tient, où l'on s'embête. Juliette met tout le monde à l'aise. Dans cette atmosphère de bon garçonnisme, les femmes ont l'air de grisettes bienveillantes et ces messieurs d'étudiants en gaîté. Mürger se trouverait chez lui, et Pelletan semble un carabin collectionneur d'inscriptions. Le décor est un peu disparate, mais les accessoires d'une incontestable richesse d'art. On ne s'est pas frotté depuis si longtemps a tout

ce que Paris compte de gloire sans récolter les « ex-voto » des peintres, sculpteurs, aquafortistes et même des caricaturistes qui se vantent près du maître d'avoir spirituellement croqué sa binette.

Tous ceux que la bonne Juliette avait annoncé au fidèle Tissier étaient là, sans compter nombre d'autres, car la maison de ce vilain diable de Pelletan peut être saisie cinquante fois, elle reste la maison du bon Dieu. Et l'on venait un peu de tous les coins de Paris à la table toujours ouverte de cet homme d'esprit étincelant qui, si longtemps, incarna l'opposition et ne semblait devoir vivre jamais que pour elle.

*
* *

Ce soir là, justement, on racontait comment, en 1885, un président du Conseil en mal de former un cabinet radical l'était venu quérir sur les midi. L'incorrigible noctambule était dans son premier sommeil. A force

de le secouer, Juliette en obtint tout de même un grognement.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On vient te chercher de l'Elysée pour être ministre.

— A cette heure-ci ? Qu'ils aillent se faire foutre. »

Et se retournant vers la ruelle, il était reparti dans son somme. Non, vraiment : celui-là ne serait jamais Excellence!

Or, c'était Brisson, l'austère et correct Brisson, qui était venu de sa personne chercher un collaborateur. Et il avait tout entendu : sa fuite fut horrifiée.

***

Pour l'instant, Pelletan tenait dans un coin du salon le peintre Van Loven, et clignant de l'œil vers une jolie blonde décolletée autant que faire se peut dans sa sévère et moulante toilette de grenadine noire, lui disait :

— Gironde, votre petite compatriote. On en ferait volontiers ses dimanches.

— N'est-ce pas ? Et même la semaine.

La jeune femme qui excitait ainsi les désirs de ces messieurs, qui le devinait et n'en paraissait pas autrement gênée, n'était autre que cette Mme de Bruyn dont se préoccupait naguère l'excellente Juliette.

Et de fait, il y avait de quoi.

Bien en chair et sûre de sa chair, elle attirait tous les regards.

Trop visiblement elle triomphait de sentir monter autour d'elle les concupiscences de tous ces hommes blasés par la vie de Paris parlementaire et qui ne lui demandaient nullement de faire avec eux un assaut d'esprit. De toutes les femmes qui étaient là, elle était la plus belle, la plus en forme; et elle jouissait des hommages d'essence manifestement brutale qu'elle recueillait au passage.

Cependant, du cercle d'adorateurs expansifs qui l'entourait, son regard s'échappait vers un homme jeune, grand, bien découplé,

la barbe soignée et le front vaste qui depuis le commencement de la soirée semblait retenu loin de ses parages par une timidité invincible et qui, le monocle à l'œil, l'air froid et condescendant, paraissait fort engagé dans une conversation pédagogique avec Mlle Denise, la fille de l'huissier sympathique et rare.

Affectait-il de se tenir ainsi à l'écart ? De se laisser accaparer en de banales controverses avec une jeune fille quelconque et dépourvue de charmes excitants ? Elle le crut, car à plusieurs reprises, elle sentit le regard aigu et dominateur de cet homme froid glisser sur le velours de ses magnifiques épaules.

— Il me faut, se dit-elle, ce récalcitrant qui ne l'est peut-être pas autant qu'il le paraît.

Et elle manœuvra pour se trouver près de lui. Et minaudant :

— Je ne suis pas indiscrète, Monsieur le Professeur, d'augmenter le nombre de vos élèves ? Quel est le sujet captivant de votre cours, auquel Mademoiselle Denise et M. Taraudier prennent un intérêt si vif ?

Ce n'était pas cherché, comme entrée en matière; c'était même au contraire de ce qu'elle pensait, passablement indiscret, mais quand on a un but, le mieux n'est-il pas d'y aller tout droit.

Syveton laissa tomber le regard de son monocle sur cette capiteuse personne, aux paroles de qui l'accent du terroir flamand donnait une saveur particulière, et déclara :

— Mon Dieu, Madame, je ne suis pas tout à fait d'accord avec Mademoiselle sur les origines du mouvement d'où est sortie la satire Ménippée, et M. Taraudier ne se charge pas de nous départager. Si vous le vouléz faire, vous nous rendrez à tous un bon service.

— Moi, vous n'y pensez pas ! Et son rire fusela. Je suis Belge, cher Monsieur, affreusement Belge. Savez-vous.

— Affreusement est de trop ; délicieusement, voulez-vous dire.

— Oh ! monsieur !

Et deux yeux prometteurs, chargés

d'effluves, récompensèrent le timide professeur de son madrigal ébauché.

*
* *

Près d'elle Taraudier, insinuant, réservé, laid d'une laideur intelligente, la scrutait d'un regard qui ne s'arrêtait point, comme celui de tous les hommes présents, sur les blancheurs de sa gorge audacieuse ni sur la courbe de ses hanches de volupté, mais qui la visait aux prunelles.

Et si Juliette, ou Tissier averti par elle, avaient à ce moment surpris l'attention aiguisée de cet inquisiteur, peut-être y auraient-ils trouvé une raison de plus de croire que cet homme venait rue d'Alésia pour voir, entendre et tirer profit.

Une intime satisfaction se lisait sur ses traits : tel le chercheur qui a trouvé « un sujet » et qui l'approfondit.

Mme de Bruyn voulait faire sa proie de Syveton.

Mais Taraudier entendait faire la sienne de Mme de Bruyn.

La première était captivée par l'immédiat. Lui, classait simplement ses observations, pour le jour où il trouverait en elle, pour de mystérieuses besognes, l'auxiliaire utile et l'indispensable intermédiaire.

Cependant, comme la lumière dont l'éclat groupe les papillons, la jolie étrangère avait attiré tout le monde, et d'abord le maître du logis, autour de Syveton, et maintenant, il n'était plus question de littérature classique, mais une brillante controverse emportait le jeune professeur et le maître causeur paradoxal qu'est Pelletan sur le terrain mouvant des conditions de la société future.

Tant que Syveton parlait, Mme de Bruyn ne le quittait pas du regard, non pas comme l'élève docile et avide de s'instruire qui boit les paroles de science, mais comme la dominatrice dont la volonté veut s'imposer et pénétrer de ses rayons l'objet convoité.

Cette fascination ne pouvait mieux s'exer-

cer que sur la nature naïve et les sens endormis de ce jeune homme dont l'étude, le travail, la recherche de la vérité historique avaient jusqu'alors absorbé l'existence. Et de se sentir ainsi enveloppé, capté, aspiré par le charme physique de cette ensorceleuse toute proche et dont il voyait la gorge palpiter, il trouvait une éloquence, un esprit, des réparties dont il se surprenait lui-même, et qui le dressaient en adversaire égal devant le rude et professionnel jouteur des luttes parlementaires.

Le Maître, fouetté de la contradiction, étincelait en fusées.

*
* *

Mais tout finit, même les tournois d'esprit et d'éloquence. Et quand la dernière passe eût pris fin, l'on vit la belle Mme de Bruyn se frôler, câline et chatte, près de la barbe légendaire du député et lui demander avec toutes les séductions de son être offert :

— Oh ! dites, M. Pelletan, quand vous parlerez à la Chambre, faites-moi entrer !

Pas un mot, pas une œillade pour le pauvre Syveton.

— Fine mouche, grommela Taraudier.

Ce Taraudier devait être un psychologue de la bonne école. Il lui suffit de noter le nuage soudain répandu sur la physionomie du jeune professeur pour se convaincre qu'il avait bien jugé et que, déjà, la victime était prise aux filets.

— Un amoureux de plus : mais celui-là fera toutes les sottises.

*
* *

Cependant Marius Dorcette, de la *Petite République* et Paul Bardet, du *Figaro*, quittaient la soirée.

— Qu'en dis-tu de cette petite Belge ?

— Eh ! eh ! On passerait bien une heure avec elle.

— Je te crois. Mais, c'est tout.

— Oh ! deux, volontiers.

— Moi, je n'aime pas rencontrer des étrangères de ce genre chez les hommes politiques : ça sent l'espionne.

CHAPITRE II

LE PLAN DE MADAME DE BRUYN

Mme de Bruyn n'avait pas de souvenirs classiques. Pourtant lorsque les Van Loven l'eurent accompagnée jusqu'à son hôtel et qu'elle se glissa dans son lit, elle réédita, pour la première partie, le mot célèbre d'un empereur romain :

— Je n'ai pas perdu ma journée.

Aussi ne tarda-t-elle pas à s'endormir parmi des songes dorés et voluptueux.

Qu'etait-ce donc que Mme de Bryun.

Courte histoire, mais édifiante.

Elle était la fille de Monsieur et Madame Reussens. Madame Reussens ? Une fille de brasserie qui n'avait jamais moins servi de baisers que de bocks. Monsieur Reussens ?

Un vieux fêtard, alcoolique jusqu'aux moelles, qui s'était laissé aller jusqu'à faire une fin légitime dans les bras de la servante — une fin et quelques enfants.

A ces derniers, pourvus d'une ascendance si caractérisée, la vie avait été plutôt dure.

L'un fou.

L'autre paralytique.

Marie seule était intacte et même superbe physiquement : l'hérédité n'avait marqué sur elle son empreinte que par la domination d'une hystérie morale.

C'est bien ici que se pose le problème : cette femme a-t-elle des sens, j'entends cette faculté de jouir pleinement, normalement, humainement des voluptés de l'amour sain ?

Combien ont étudié le problème qui n'ont pu le résoudre !

Il semble, en dernière analyse qu'elle vivifie le terrible dualisme de la passion calculatrice empruntant les formes de la passion vraie, à la fois sentimentale et charnelle pour asservir ses victimes.

Absence de cœur : absolue. De ce côté, pas de controverses.

Sens et âme, le tout remplacé par l'orgueil. Orgueil de ses noms successifs, la particule, puis la notoriété. Orgueil de ses relations. Orgueil de ses toilettes. Orgueil de ses dessous. Orgueil par dessus tout de sa gorge, de ses hanches, de toute sa chair.

Toute jeune, elle était ainsi, développant les germes héréditaires de sa nature au caprice d'une instruction qui fut rudimentaire et d'une éducation qui se ressentit du milieu ambiant.

La ville où ses parents s'étaient rencontrés de hasard et où elle vécut toute son enfance est bien de celles qui paraissent un champ de culture accompli pour de certains virus.

Anvers est la ville de la débauche, mais de la débauche basse et sans pointe d'esprit.

Tous ceux qui ont un peu promené par l'Europe leur oisiveté ou le souci de leurs affaires, ont gardé le souvenir de cette hospitalité outrancière qui accueille le voyageur

aussi bien dans les plus grands hôtels que dans les moindres auberges.

Il descend de la gare et demande une chambre.

— Nature ou garnie? lui répond-on.

Il n'a rien à craindre — ou tout à redouter. S'il choisit la seconde manière, il trouvera le soir en rentrant *at home* une gentille petite femme qui lui chauffe la place. Mais s'il a choisi la première, il aura toujours la ressource d'appuyer sur le bouton électrique, pour avoir quelque chose de plus confortable à sa disposition : car toutes les bonnes, par contrat, sont à deux fins.

Une cité, si magnifique soit-elle, en laquelle se sont implantées de pareilles mœurs, ne saurait les cantonner dans la clientèle de ses visiteurs. Ce n'est pas la prostitution des hôtels qui a créé le mal général; c'est la dépravation de tous qui a naturellement entraîné la débauche des auberges.

Les jeunes filles, voient, observent. Elles observent d'autant plus avidement qu'elles

sont moins intelligentes. Et elles retiennent beaucoup — du vilain côté des choses — quand elles sont peu capables de réfléchir.

C'est pourquoi Mlle Marie Reussens, élevée dans ce milieu particulier, devait développer avec une facilité singulière les mauvais instincts qu'elle tenait de sa naissance.

Elle n'était pas seule de son espèce, et dès la seizième année elle devait trouver dans la fréquentation de jeunes flirteuses, de divorcées de mauvais aloi, de veuves problématiques les éléments forcés de sa dépravation totale.

*
* *

C'est dans ces conditions qu'un beau jour elle fit cadeau de son alléchante personne à M. de Bruyn, qui n'avait pas de santé suffisante à la dompter.

Il avait des germes tuberculeux : la vie qu'elle lui fit mener devait les développer avec

assez de sûreté et de progression pour qu'il mourût de mort naturelle.

Des nouvellistes méchants, comme il y en a partout, ont insinué et dit que le poison vient en aide aux femmes pratiques en faveur desquelles sont constituées des assurances de 100,000 francs, et qu'elles ont tôt fait de liquider mari et situation.

Il ne semble pas que ce soit cette fois la vérité : mais mettez un tuberculeux entre les bras d'une femme assez maîtresse de ses sens pour surmener la passion de sa victime.

Imaginez que froidement, lentement, par doses mathématiques, feignant elle-même une rage passionnelle, ce soit du feu qu'elle insuffle dans ces poumons déjà marqués pour la mort, elle est maîtresse d'en régler la décomposition et de sonner l'heure fatale.

M. de Bruyn mourut donc.

Il restait à la veuve, avec les cent mille francs de l'assurance, une adorable petite fille — Margot — qui devait concentrer en elle toutes les tares héréditaires des Reussens et

des de Bruyn et constituer le monstre le plus joli, le plus coquet et le plus angélique dont on puisse rêver.

Mais pour l'instant, ce n'est point à elle que rêvait sa tendre mère.

*
* *

Sortie de son gracieux sommeil, elle songeait au mari qu'il lui fallait.

Et elle croyait bien l'avoir trouvé.

Car, plus elle y réfléchissait — dans la mesure où il lui était donné de réfléchir, et elle était assez large du côté de l'intrigue pour le mal — plus elle arrêtait dans sa tête qu'il lui fallait un mari.

Les amants, c'est nécessaire: mais pas tant pour se chatouiller l'épiderme que pour se faire dire — se faire prouver autant par les actes et les caresses — que vous êtes belle.

Mais les amants, ça ne vous pose pas. Au contraire.

Parlez-moi d'un mari décoratif, à l'ombre duquel on puisse tout faire.

Un mari qui soit « un répondant ».

Derrière lui, on se pousse dans les mondes et dans le monde. Et l'on connaît toutes les ivresses qui s'attachent à la profession de « Belle Madame Une Telle ».

On ne dit pas : « La belle Madame de Bruyn », parce que de Bruyn, c'est un mort. Personne ne l'a vu.

Mais on dirait : « La belle Madame Syveton », parce que le mari serait là, en chair et en os, d'une distinction rare, d'une intelligence vaste et reconnue et que son mérite et sa notoriété viendraient créer une sorte d'auréole autour de la personnalité physique de sa femme.

Oui. Mais qu'est-ce que Syveton ? Un petit professeur de rien du tout. Ce n'est pas lui dont le nom retentissant doublera l'attrait des charmes de son « épouse » comme diront

les braves gens de province en parlant de « la dame » du professeur d'histoire.

Mais telle n'est pas l'idée de Marie de Bruyn.

Elle a son plan déjà : il lui est venu la veille, rien qu'en voyant Syveton toiser du haut de son monocle un jeune thuriféraire de Pelletan qui disait une bêtise. A ce coup d'œil, foncièrement insolent, elle a, pour la première et peut-être la dernière fois de sa vie, fait de la psychologie sans le savoir, et résolu :

— Celui-là est un dominateur. Il arrivera. Il dominera les autres... et je le dominerai.

Somme toute, il y a une loi de nature : c'est la femme qui fait l'homme.

Elle ne le fait pas seulement par les mystères immuables de la gestation: mère, elle le guide et le conduit dans la vie; sœur, elle le soigne et le console; femme, elle doit faire de lui ce qu'elle veut.

C'est pourquoi Dieu, ou le Diable lui a donné la Beauté.

Car Marie de Bruyn avait une directrice : elle ramenait tout à la Beauté — nous voulons dire à sa beauté.

Avec elle, sans nulle doute, elle presserait ou entraînerait au bout du monde ce Syveton, un naïf de talent, qui n'avait pas vécu.

Mais qu'en faire ? N'était-ce pas tout indiqué ? Que signifiait cette joute quasi oratoire entre lui et Pelletan, sinon que le Parlement l'attendait ? Qu'est-ce que l'enseignement, l'Université, sinon des marchepieds pour la Chambre ?

Le tout c'est d'avoir le talent, le tempérament et — surtout — une jolie femme qui vous pousse.

Et c'est parce qu'elle avait déduit toutes ces choses que Marie de Bruyn, sortant du lit une jambe admirable et qu'il eût été criminel de laisser sans emploi, prit pied sur le tapis de sa banale chambre d'hôtel avec la résolution bien arrêtée de réussir et d'être, avant deux mois, « la Belle Madame Syveton ».

*
* *

Le jour même, elle rendait visite à Mme Barnay et lui exposait la requête la plus folle: « Mais vous savez; je suis comme çà ; c'est plus fort que moi : il faut qu'on me gâte ! »

Elle se sentait malade, nerveuse, neurasthénique. Il fallait que ce bon docteur Barnay, qui avait si bien guéri Pelletan, la prît parmi les pensionnaires de sa clinique. Elle serait si bien dans cette ravissante maison de santé ! Elle était si écœurée de cette vie d'hôtel, uniforme, morose, la même pour tout le monde ! Rien que d'être installée ici, sous la protection de ces bons amis, il lui semblerait que ses malaises ont disparu ! Et dans quinze jours, elle repartirait tout à fait guérie, pour retrouver sa petite Margot !

Il n'y avait rien à refuser à cette enjôleuse.

Le docteur promit de la guérir: et elle s'installa.

La louve était dans la bergerie.

CHAPITRE III

LA LOUVE DANS LA BERGERIE

Grande fut la surprise de Syvetof en trouvant Mme de Bruyn installée chez sa sœur. Il s'en félicita ; car sans s'être encore exactement rendu compte des sentiments qu'elle lui inspirait, il était attiré vers elle par le charme capiteux qu'elle dégageait et qui avait prise sur tous les hommes.

Mais ni à cette époque, ni à aucune autre, il ne fut un homme à femmes. Sa nature subissait plutôt leur influence et se prêtait à leurs caprices avec timidité.

Somme toute, c'était un chaste, dans la mesure où il est humain de l'être. Je veux dire que dans sa vie d'étudiant et de professeur

il n'avait jamais accordé à la bagatelle que l'attention et le temps qui se trouvaient en rapport avec les nécessités de son travail et les exigences de sa bourse. On a pu écrire qu'il n'avait jamais connu de joies plus relevées que celles dont « le demi louis du professeur » solde les frais passagers.

C'était vrai.

Mme de Bruyn devait donc être son premier amour; et il avait largement tout ce qu'il fallait pour tomber aveuglément dans les lacs de cette sirène; jeunesse, candeur, naïveté, inexpérience et, sur le tout, une virilité trop longtemps comprimée.

Depuis cette soirée chez Pelletan l'image de l'enchanteresse l'avait d'autant plus poursuivi qu'après l'avoir enveloppé de toutes les chaudes et caressantes effluves de son regard, elle lui avait témoigné plus de froideur.

Taraudier l'avait bien dit : la fine mouche avait laissé son dard dans la plaie.

Pour peu qu'elle lui eût prodigué comme

au Maître les compliments, il n'eût plus aperçu en elle — comme tous les mâles présents à la réception de la rue d'Alésia — que la créature désirable avec laquelle on ne s'embêterait pas; mais ce dédain, dont il n'était pas assez expérimenté pour deviner le calcul et l'astuce, mettait du coup à ses yeux Mme de Bruyn au-dessus des désirs courants et vulgaires.

Il se dit tout de suite que ce n'était pas une femme qu'on pût avoir. De cette impression à cette autre qu'il était nécessaire d'aller pour elle jusqu'au légitime mariage, il n'y avait guère qu'un pas que la délurée se chargeait toute seule de lui faire franchir en douceur.

***

Par un hasard singulier, Syveton, qui ne rendait visite à sa sœur et à son beau frère

que de temps en temps, se découvrit des quantités de prétextes pour les venir voir tous les jours.

Parfois il n'allait pas jusqu'à eux, le même hasard lui faisant rencontrer l'intéressante « malade », au seuil du jardin de la rue de Vaugirard.

Alors, ils faisaient tous deux des promenades qui se prolongeaient.

Elle l'interrogeait sur ses projets d'avenir, sur ses travaux.

Il disait qu'il aimait passionnément l'étude des questions historiques; l'Académie française avait déjà couronné l'un de ses livres; il rêvait non pas d'un vaste monument d'érudition comme il y en a tant et que personne ne lit, mais tout au contraire d'une histoire de France qui serait condensée en trois cents pages, et de telle sorte que toute la genèse, toute la formation, tous les développements successifs, toute la vie et toute l'âme de notre Patrie et de notre Race y éclatassent dans une concrétion lumineuse.

Et c'est plus difficile à réaliser que de gros bouquins.

*
* *

—Mais dites, Monsieur Gabriel (elle en était là, déjà), l'histoire, que vous aimez tant, c'est de la politique ?

— Hélas ! oui : de la politique cristallisée.

— Pourquoi hélas ?

— Parce que la politique salit, aujourd'hui du moins, tout ce qui touche à elle.

— Alors, vous ne voudriez pas en faire ?

— Je n'y ai jamais songé.

— Ah ! je croyais. Ainsi l'autre semaine, lorsque vous avez eu cette discussion avec M. Pelletan...

Il eut un tressaillement.

— Quoi, vous vous souvenez ?...

— Si je me souviens ! soupira-t-elle avec un sourire et un regard d'enchantement diabolique... Enfin j'avais cru que vous aviez tout ce qu'il faut pour les luttes publiques,

pour la tribune. Il n'y a pas à dire, savez-vous; vous lui avez plusieurs fois rivé son clou, à M. Pelletan. Franchement, je vous voyais déjà député. C'est bien dommage que vous n'y songiez pas !

— Pourquoi, dommage ? Questionna Syveton avec un intérêt soudain.

— Mais, je ne sais pas, moi... minauda Marie de Bruyn, en rougissant..., parce que cela me paraît dans vos cordes... Ne croyez pas que j'y attache autrement d'importance.

Et riant :

— Ça m'est égal, après tout, n'est-ce pas ?

*
* *

L'idée était plantée dans l'esprit de Syveton. Il se savait ambitieux. Mais il avait cru que son ambition saurait se satisfaire dans les voies scientifiques. Ce n'était point celles que rêvait cette femme délicieuse : il ne l'aurait donc jamais; car imaginerait-on qu'elle accordât le don merveilleux de sa

personne, toute rayonnante, toute mondaine, à un professeur de province, sans fortune, enterré dans la mesquinerie ennuyeuse d'une petite ville quelconque ?

Ce qu'il lui fallait, c'était la représentation, les fêtes, le monde, même le monde officiel, c'était Paris surtout. Et comme il voyait maintenant clair en son cœur, il se désolait de n'avoir rien à mettre de tout cela aux pieds de la bien-aimée — car pour lui elle l'était déjà.

Les entrevues se poursuivaient, quotidiennes.

Cent occasions se présentèrent d'avouer son amour; mais le sentiment de son infériorité lui cousait les lèvres. Il était de ces hommes supérieurs qui s'ignorent, et qui le jour où quelqu'un leur révèle leur mérite, l'exagèrent peut-être. Celui qui passa, durant toute sa vie publique, pour un orgueilleux, ne reflèta jamais que l'orgueil dont une femme devait l'imprégner.

*
* *

Ni le docteur Barnay, ni sa femme ne se rendaient compte du savant travail dont leur frère était le point de mire. Enchantés de ses visites plus fréquentes, ils ne se demandaient point qu'elle cause les motivait ; et ils se réjouissaient que le jeune professeur leur consacrait si largement le temps de ses vacances.

Quelque chose pourtant les décevait. Plusieurs fois, dans le salon de Mme Barnay, Syveton avait revu cette jeune fille qu'on appelait « la petite Denise » et ces rencontres n'avaient paru faire aucune impression sur lui. Or l'on sait que le docteur et sa femme avaient arrangé dans leur esprit un projet d'union entre le jeune professeur et la fille de l'huissier philanthrope. Il n'y avait pas apparence que cela se fît de sitôt. Syveton « ne rendait pas ».

Il était bien trop occupé et accaparé par ailleurs.

Ses désirs fouettés par le jeu savant de l'ensorceleuse s'avivaient et s'exaspéraient chaque jour davantage. En sa présence, il sentait venir le moment où il cesserait de se posséder; et il avait des envies furieuses de prendre dans ses bras cette simple créature qui s'offrait et se retirait en des alternatives diaboliques.

*
* *

Enfin toute cette passion condensée éclata un jour que Mme de Bruyn lui apparut plus désirable que jamais, dans le déshabillé d'un vaporeux peignoir suggestif fouillé de mousselines et de dentelles, sur lequel les ondes d'une chevelure éparpillée répandaient leur or chatoyant. C'était un matin, et il la surprenait ainsi, tandis qu'elle se glissait de sa chambre pour aller chercher — bien qu'elle ne lut jamais — un livre dans le petit salon.

La vision était éblouissante. Il la suivit, et le regard brûlant, les mains malgré elles tendues vers la proie ravissante, il jeta d'un seul trait l'aveu que depuis si longtemps il retenait sur ses lèvres.

— Que vous êtes belle ! Et comme je vous aime !... Voulez-vous être à moi, Marie, comme je suis à vous... tout entier ?

— Oh ! Gabriel ! murmura-t-elle d'une voix éteinte, où l'on pouvait entendre aussi bien le doux reproche que le consentement prochain. Et ses jolies mains se pressaient sur sa poitrine, comme pour comprimer les battements d'un cœur ingénu, dans un geste de pudeur charmante assez bien calculé pour que, sous ses doigts fuselés, les dentelles s'écartassent et fissent apparaître les blancheurs nacrées d'une gorge palpitante.

Mais le regard fusait entre les cils modestement abaissés; il allait, prometteur et complice, frapper aux yeux de la victime et pénétrer par ces portes de l'âme jusqu'aux profondeurs de son être.

C'était la coulée de lave affolante qui devait achever la transformation de cet amoureux timide et embarrassé en amant entreprenant et prêt à toutes les audaces.

Dans l'instant, comme leurs prunelles s'étaient liées dans ce rayon, leurs bouches se joignirent pour un de ces baisers où s'engloutit toute une vie, et Marie de Bruyn s'abandonna, l'espace d'un éclair, entre les bras musculeux qui l'emprisonnaient toute.

Mais voici qu'elle se refuse.

Elle se dégage; elle le repousse.

Elle est glacée.

— Oui, je vous aime, mon Gabriel. Mais je ne puis être à vous davantage... Je suis une honnête femme.

Il proteste qu'il l'a toujours tenue telle. C'est le respect qui si longtemps a retenu ses aveux. Croit-elle donc qu'il a nourri le dessein outrageant de la posséder en dehors des lois ? Elle ne sera point sa maîtresse, mais sa femme; et il l'entourera de tant d'amour, d'adoration, de soumission, qu'il lui

fera oublier son peu de fortune et l'obscurité de son nom.

— Eh bien, soit. Mais promettez-moi, tout au contraire, de me laisser diriger votre vie, de guider vos ambitions et de ne point négliger les merveilleux dons que j'aime en vous et dont la culture vous conduira, me mènera moi même à la richesse et à la gloire... Car je suis ambitieuse, mon Gabriel, ambitieuse pour toi, et je veux qu'aux yeux de tous, tu deviennes un chef, comme tu es mon roi.

Et elle se haussa, frôleuse et chatte, jusqu'à son baiser.

*
* *

Emporté dans les tourbillons de sa passion, Syveton voulut y entraîner tout le monde. Il fut infiniment surpris des résistances qui se manifestèrent.

Comment les siens pouvaient-ils ne pas partager son ravissement ? Comment parais-

saient-ils si froids devant son bonheur inespéré ?

Sa sœur n'avait-elle pas été jusqu'à s'étonner qu'on épousât une femme sans savoir d'où elle sortait ? Cela frisait l'injure; et Syveton se révolta contre tant d'injustice.

Son père lui-même, qui le chérissait si ardemment, si uniquement, n'avait point l'air convaincu de l'honneur grand qu'une si adorable créature faisait à sa famille en daignant y entrer !

Comme il fallait s'y attendre, cette opposition ne fit qu'exciter sa passion.

Marie de Bruyn prit à ses yeux l'intérêt d'une calomniée, d'une victime dont il devait être le défenseur et le champion chevaleresque.

Le lutteur qui était en lui se leva pour protéger envers et contre tous son amour exaspéré.

Il y eut des explications aigres-douces entre lui et les siens.

Quand on lui représenta qu'il serait tout

de même prudent de prendre les renseignements d'usage et de savoir quels étaient les parents, quel avait été le premier mari de la jolie Belge, quelle conduite elle avait tenu pendant son veuvage, il ne fut pas loin de considérer ce conseil comme un affront sanglant.

Allons donc ! Est-ce qu'on ne lisait pas à première vue dans les yeux de la bien-aimée la pureté de son âme, la noblesse de ses origines, l'honnêteté cristalline de toute sa vie ?

Est-ce qu'il ne suffisait pas de la voir, de l'entendre, d'admirer son élégante silhouette, pour se rendre compte que sa fortune était de source loyale, que son éducation était le fruit des soins les plus délicats et des leçons les plus hautes ?

Tout ça se sentait, que diable ! Et il fallait être « idiot » pour ne le pas sentir !

On lui objectait aussi que Mme de Bruyn avait une fille déjà grande.

Cette petite Margot que personne ne connaissait encore, était une grandelette person-

ne de onze ans déjà, et qui serait une charge dès les premiers temps du jeune ménage, du modeste ménage d'un professeur de province.

A cela, subissant déjà la suggestion des visées ambitieuses de sa fiancée, il ripostait qu'il n'avait point la crainte de croupir éternellement dans l'enseignement départemental et qu'il se savait de taille à supporter toutes les charges.

Et d'ailleurs sa photographie ne démontrait-elle pas que l'enfant était une délicieuse merveille, qui serait la joie du foyer ?

Il avait réponse à tout ; ou bien il se tenait à cette réplique sans appel :

— Je veux.

Eternelle histoire des aveuglements de l'amour !

Avec sa délicatesse de cœur ordinaire, Syveton s'efforçait de ne rien laisser soupçonner à celle qu'il avait choisi; il l'entourait non seulement de soins constants et d'une cour attentive, mais d'une surveillance jalouse qui devait écarter d'elle et de son rêve

tous les heurts. Vaines précautions; car la fine intrigante ne pouvait s'abuser sur les oppositions que devait susciter son intrusion dans une famille « à principes ».

Elle avait la très nette intuition d'être dans un tel milieu, non seulement l'étrangère, mais peut-être l'ennemie.

Mais elle feignait de ne rien voir ni comprendre, et dissipait toutes les difficultés de l'atmosphère par sa grâce mondaine et ses câlineries.

*
* *

Et c'est ainsi que le mariage se fit et qu'il eut pour cadre cet honorable foyer du docteur Barnay où l'aventurière s'était si spirituellement introduite pour « soigner ses nerfs ».

Quelques jours auparavant les Reussens qui s'étaient excusés de ne point assister à la cérémonie pour cause de maladie propice, avaient envoyé sous la conduite d'une bonne

outrageusement flamande, Mlle de Bruyn dont il était tout de même impossible qu'elle ne fît pas la connaissance de son futur « papa ».

Et ce fut un éblouissement que l'apparition de cette petite poupée en fine pâte de Saxe qui paraissait descendre du Ciel comme l'ange de Candeur, de Pureté et de Grâce chargé de veiller de très près et très tendrement sur le Bonheur qui allait naître.

Les plus prévenus s'extasièrent sur tant de joliesse et d'ingénuité.

N'était-ce pas un rêve de poète et de peintre, cet impeccable profil où je ne sais quelle mutinerie tempérait la sévérité des lignes de la beauté grecque ?

N'était-ce pas une invitation à s'incliner devant la sainteté de l'enfance, ce regard doux, sérieux, limpide, qui coulait comme un flot de saine lumière, de ces grands yeux où cette admirable figure d'enfant femme, trouvait le charme le plus expressif de sa prenante beauté ?

Et tout ce visage était si joliment encadré par le ruissellement de ces cheveux blonds où l'on devinait pour bientôt l'éclat de cette toison chaudement dorée qui était l'orgueil de sa mère.

En la voyant, Syveton triompha, au-dedans de lui-même, des soupçons, des craintes, des doutes que les siens lui avaient épargnés si peu : est-ce que l'apparition d'un tel ange ne rendait pas inutile la recherche de tous parchemins et l'indiscrétion de toute enquête !

Ce chef-d'œuvre de pure enfance ne pouvait sortir que d'une source rare et précieuse. Et pour l'avoir mis au monde, il fallait que Mme de Bruyn fût douée réellement de toutes les beautés morales dont la parait d'instinct un homme si complètement, si exclusivement pris par la séduction de ses charmes physiques.

La famille Syveton, disons-le, n'échappa par elle-même au rayonnement de la petite personne. Margot fut triomphatrice.

Syveton, qui a toujours eu le sens de l'élégance, et Mme de Bruyn, pour laquelle les chiffons ont toujours été ce qu'il y a d'essentiel dans la vie, lui avaient combiné pour le jour des noces une toilette inspirée des maîtres flamands et que leur ami Van Loven avait dessiné complaisamment.

Durant tout ce jour mémorable, elle fut le point de mire des extases.

Un peu plus on eût oublié d'admirer la mariée, pourtant si capiteuse, si alléchante, si « déesse » dans l'orgueil de sa victoire.

Et c'est peut-être de ces premières heures de représentation mondaine que data la féroce jalousie entre mère et fille d'où le Drame devait surgir.

*
* *

Parmi les invités, il y avait M. Denise et sa fille. Et le docteur Barnay persistait à penser que la substitution de celle-ci à Mme de Bruyn eût été une garantie de bonheur et de

calme pour l'homme de devoir simple et de travail qui, tout au contraire, liait son sort à celui d'une coquette.

Il y avait aussi, M. Camille Pelletan, chez lequel s'était noué le premier lien de cette union fatale. Il ne se doutait point que la jeune fille en laquelle Mme Barnay avait espéré sa belle-sœur serait un jour sa propre femme et la compagne de son éphémère pouvoir. Mais il laissa tomber sur Mlle Marguerite de Bruyn un regard intéressé de connaisseur qui goûte les Rembrandt, et une admiration se traduisit dans une phrase où tous ceux qui le connaissent goûteront bien sa manière :

— Nom de Dieu ! la belle gosse !

*
* *

Et le soir, tandis que Mme Syveton commençait à doser à son époux transporté les ivresses d'un savant amour, Margot, l'Ange de onze ans, rappelait sa bonne qui venai

de la border dans son petit lit et l'œil chargé, le regard luisant, déclarait :

— Dis, Brigitte, mon nouveau papa ? Il est joli garçon, sais-tu...

« Maman a de la veine ! ! »

Puis elle s'endormit en rêvant... A quoi ?...

DEUXIÈME PARTIE

L'Assassinat

DEUXIÈME PARTIE

L'Assassinat

CHAPITRE PREMIER

SÉANCE DE CHAMBRE ET SÉANCE A LA CHAMBRE

Les coudes sur son bureau, le front emprisonné entre ses deux mains crispées, Syveton pousse un vrai cri de rage.

— Oh ! ces femmes ! ces femmes ! Quand est-ce qu'elles me foutront la paix !... Et toi, tu crois que ce n'est pas une vie d'enfer que tu me fais, avec ta jalousie stupide, avec tes grossièretés, parce que j'ai parlé à Mme X., parce que je n'ai pas tourné le dos à Mme Z., parce que j'ai osé demander à mon collègue Trois Etoiles des nouvelles de la santé de sa

femme... C'est d'hier, ça, pas plus tard : « Ça t'intéresse bien, sa santé ! Tu veux coucher avec ! » Voilà ton genre ! Voilà tes scènes intelligentes, et c'est ainsi que tu devais — disais-tu autrefois — m'aider à travailler, à réussir, me faire une grande place dans Paris, dans le monde, dans la politique... Il me faut le calme ? Des scènes de jalousie !... Il me faut du silence pour préparer mes discours ? Des hurlements de portefaix avec tes bonnes !... Il me faut du repos ? Des crises de nerfs, parce qu'il te tente d'avoir une robe ou un chapeau et que tu n'as, pauvre malheureuse ! rien à te mettre !... Ah ! ça, dis-moi, une fois pour toutes, si tu penses que cette vie là peut durer ?

Souriante, en face de lui, Marie Syveton laissait passer l'orage.

Une intime satisfaction illuminait son regard, et sous les apostrophes elle montrait comme l'orgueil de les avoir déchaînées.

— Tu es beau, sais-tu, quand tu te mets en colère.

— Comment ne m'y mettrai-je pas ?... Et ce n'est pas toi seule qui m'y pousse... Depuis huit ans que nous sommes mariés, on dirait que vous vous êtes tous donnés le mot dans ta chère famille pour me faire damner. D'abord tu m'as fait brouiller avec les miens, et c'est à peine si mon père ose venir ici de temps à autres... Tu as une fille qui me fait peur... oui, peur. Crois-tu donc que je puisse oublier cette histoire de Spa ? Crois-tu que je ne me souvienne pas de son escapade de Chantilly ? On a été forcé de la marier... Et voilà que ton gendre, le beau Ménard, s'est révélé le joli coco que tu sais... Oh ! c'est complet. C'est encore plus complet que tu ne peux croire... Après tout, pourquoi ne pas te le dire : ta bonne, ton Anna, ce souillon dégoûtant qui entre ici, quand je travaille et que tu es sortie, et qui me fait de l'œil... Et maintenant que tu le sais, tu ne la mettras pas à la porte, parce que c'est ta compatriote, c'est une Belge, comme sa sœur, comme toi, comme ta fille et que tu ne pour-

rais plus causer flamand avec personne, si elle n'était pas là... Et voilà Syveton, voilà l'homme arrivé, le député en vue dont on envie le sort !... Misère de misère, du diable si je n'aurais pas mieux fait de rester petit professeur à 3.800 francs !...

— Quand tu auras fini... railla Marie.

— Quand j'aurai fini ?... Eh ! bien, je m'en irai à la Chambre parce qu'il y a une interpellation sur Vadecard, qu'il faut que j'y sois et qu'il n'est permis au député du deuxième de sortir des tourments de son ménage que pour tomber dans les tourmentes du Palais-Bourbon !

— Pauvre chéri !

Et le ton était tout changé, avec une nuance de tendresse.

*
* *

Elle s'approcha de Syveton par derrière et lui prenant la tête à deux mains l'embrassa longuement sur les yeux. Elle avait cette

grande habileté peu commune chez les femmes de savoir maîtriser la colère que lui occasionnait les justes reproches de son mari et de feindre un amour d'autant plus vif que l'attitude de celui-ci avait été blessante pour elle.

— Alors ta petite Marie te fait de la peine ? Tu sais bien pourtant comme elle t'aime !... Mais oui, grand fou; si je suis jalouse, c'est que je t'aime, sais-tu; que je voudrais avoir tous tes regards, toutes tes pensées; et quand je vois toutes ces femmes t'entourer, toutes ces jolies madames et même les laides faire leur cour « au Trésorier de la Patrie Française », cela me met en rage... Crois-le, mon Gabriel, oh ! crois-le bien, tout ça, c'est des preuves d'amour.

Penchée sur lui, l'enlaçant, elle faisait une fois de plus descendre dans son sang les effluves ensorcelantes de sa chair, et elle reprenait possession du révolté !

Hélas ! disait-il, tu sais trop que je t'adore... Te voilà bonne, gentille, toute à moi... Et puis ça recommencera !

— Et si ça recommençait ? — Est-ce qu'il ne faut pas souffrir un peu, pour être heureux ?... Tu peux y aller, maintenant, à ta Chambre : tu peux être sûr qu'il n'y en a pas un, ni parmi les blocards, ni parmi tes amis, qui possède une petite femme comme moi qui les embrasse comme ça !... Et comme ça ?... Et encore ?... Et toujours !... Et partout !...

— Petite sorcière d'amour !

— Et puis maintenant vas-y, à ta Chambre ! Va renverser ce ministère qui doit tomber tous les jours et qui reste éternellement debout. Tendrement elle poussait son mari reconquis et docile vers l'antichambre.

Sur le palier de l'escalier elle scella d'un nouvel et ardent baiser la réconciliation passagère.

Mais, rentrée dans l'appartement, elle regarda la pendule et appelant la bonne :

— Vite, mon chapeau, mes gants, ma fourrure; il est deux heures et demie; mon rendez-vous est pour trois; j'arriverai tout juste !

*
* *

Où allait-elle ? Nous le saurons plus tard. Quant à Syveton, il ne s'attarda pas pour aller à la Chambre, où effectivement une séance intéressante se préparait.

Dans la rotonde, il rencontra le petit Bardet, du *Figaro*, qui lui glissa simplement, en réponse à sa question :

— Je crois que ça chauffera. Y a quelque chose dans l'air.

Ah ! c'est que cet air du Palais Bourbon constitue dans l'atmosphère une atmosphère spéciale : c'est une poche de gaz moralement et physiquement asphyxiante.

Qui n'a pas assisté à une grande et passionnante séance d'interpellation, ne se rendra jamais compte du point d'effervescence où doivent monter les passions politiques, fouettées, exacerbées, empoisonnées par l'intoxication ambiante.

C'est dans cette cloche d'air irrespirable

que pénétrait Syveton, déjà surexcité et énervé par la scène conjugale.

Or ici, dans cette salle des séances où s'élaborent des lois dont Lycurgue paraît avoir enterré avec lui-même la sagesse et la pondération, tout prédispose à la violence et à la colère : le rouge sombre des fauteuils, qui fait songer à l'arène souillée de sang, la demi-obscurité de l'amphithéâtre éclairé dès quatre heures par la lumière blafarde du jour astral, la chaleur pesante, et surtout, ce mélange sans nom que l'on respire, d'où l'oxygène s'est enfui, mais où douze cents haleines d'honorables et de spectateurs ont jeté leur acide carbonique.

L'hémicycle, ce coin des fauves qui s'étend au pied de la tribune, ce n'est pas autre chose que cette fameuse Grotte du Chien, où l'étouffement triomphe dans les basses couches.

Voilà où les députés qui rédigent des textes sur l'hygiène des usines, s'emplissent journellement de mort les poumons. Les vé-

térinaires qu'ils délèguent aux fonctions de questeurs ventilent les lavabos, mais n'ont encore rien trouvé pour désinfecter la salle des séances. Ils ne savent même pas expulser de la fameuse buvette les exécrables consommations qui s'y boivent.

Dans ce milieu infect, où nul ne saurait demeurer sain de corps, les représentants du peuple appliquent leur esprit à discuter les lois de la République. Pour combien cette discussion se borne-t-elle à venir hurler quelques frénésies en séance, puis à chercher à la buvette l'humectation nécessaire à de nouveaux cris ?

De ces clameurs sauvages, l'*Officiel* est-il besoin de le dire, ne porte pas trace. Il n'est même pas la reproduction sincère et exacte des discours prononcés. Les sténographes corrigent les fautes de français, et le Président se fait un devoir d'y supprimer les paroles exemptes de bonne tenue parlementaire; et la banale formule « mouvements divers » ne donne aucune espèce d'idée du

spectacle des poings tendus, des bancs escaladés, ni du bruit des pupitres frappés en cadence, des cris inarticulés et des rugissements d'animaux.

*
* *

Tous ces détails ne sont point inutiles, pour faire saisir par nos lecteurs la physionomie réelle et vraie d'une séance historique dont aucun journal, ni officiel ni indépendant, n'a su représenter les péripéties émouvantes.

Dès en entrant dans la salles des séances, Syveton vit bien que les mamelucks de M. Combes étaient prêts et décidés à tout.

Gavés de faveurs, certains qu'on ne sortirait pas les cadavres de leur existence, assurés qu'on fermerait les yeux sur leurs tripotages, ces gens constituaient, entre les mains de leur maître, une phalange de séides sur le corps desquels il semblait impossible de passer.

C'est sur elle que le député du deuxième avait cependant accoutumé de foncer. Il sentit tout de suite que Bardet ne l'avait pas trompé : il y avait de la tempête en l'air.

***

La première séance d'interpellation sur la Délation dans l'armée avait été stupéfiante.

Le lieutenant-colonel Rousset avait lu à la tribune les documents déjà publiés par le *Matin*, et quelque fût leur intérêt intrinsèque, il n'avait pas retenu l'attention de cette chambre impatiente, énervée, à laquelle comme aux spectateurs du Cirque, il faut toujours du nouveau.

Or, quand, sur les cinq heures, Guyot de Villeneuve voulut monter à la tribune, le débat semblait épuisé. Quelques amis du député de Neuilly lui dirent :

— A quoi bon ? Plus rien à faire.

Car personne ne savait et ne pouvait savoir

ce qu'il y avait dans le dossier que Guyot de Villeneuve serrait sous son bras.

Si pourtant : il y avait un homme qui le savait. Un seul.

C'était Syveton.

Quand Guyot de Villeneuve eut parlé de l'armée livrée à des policiers de bas étage, quand une à une, il eut fait la lecture des fiches de délation rédigées par le Grand-Orient de France sur nos meilleurs officiers, quand il eut démontré que les tableaux d'avancement soustraits aux commissions de classement étaient cuisinés dans les antres maçonniques de la rue Cadet, on sentit comme une stupeur de plomb s'abattre sur la Chambre, écrasant de son poids plus pesant les bancs de l'extrême gauche où plus aucun loustic ne ricanait, où plus aucun insulteur — faute de mot d'ordre — n'osait crier.

Il fallut pourtant bien que, tout lâche qu'il fût, le ministre de la Guerre montât à la tribune pour tenter une réplique quelconque.

Mais lâche dans toutes les circonstances de sa carrière, lâche à Champigny où la colique lui conseilla de se faire dispenser d'aller au feu, il fut lâche encore ce jour-là, il déclara tout ignorer et livra salement au jugement de l'opinion son officier d'ordonnance, le capitaine Mollin qui n'avait fait qu'exécuter ses ordres.

* *
* *

Une telle attitude ne réussit qu'à augmenter l'incertitude, l'effarement, la démoralisation de cette majorité domestiquée à laquelle les mouches ordinaires de l'intérieur n'avaient pu, d'avance, annoncer l'orage.

Si le général André avait eu pour le sortir du guêpier honteux où il s'embourbait un Waldeck-Rousseau qui eût fait tête au coup de vent, qui eût habilement parlé de la République en péril, qui eût crânement et cyniquement revendiqué pour le ministre de la Guerre le droit de posséder une police poli-

tique, pour prévenir les entreprises réactionnaires de l'armée, qui eût couvert les maladresses possibles et les excès de zèle des subalternes, peut-être cet exécrable sophisme eût-il suffi à une majorité sans morale qui ne demandait qu'à sauver envers et contre tous un chef aux mains toujours pleines et dispensatrices.

Mais Combes fut aussi inférieur et aussi peu courageux qu'André.

Il monta péniblement à la tribune, et lui qui avait, de concert avec celui-ci, organisé tout le guet-apens et toute la traîtrise des fiches, il déclara et jura qu'il n'en connaissait pas le premier mot.

Au lieu de couvrir son collègue comme Waldeck-Rousseau aurait eu l'audace de le faire, il dit : « Je ne connais pas les affaires du général André, et je m'en lave les mains ! » Puis on le vit, de retour au banc des ministres, se frotter au général affalé, le couvrir d'objurgations, chercher à l'hypnotiser et le supplier de se suicider, de s'immo-

ler, d'offrir son portefeuille en holocauste pour le salut du Cabinet tout entier.

***

Mais André ne tenait pas plus que Combes à s'en aller. Et il resta.

Il resta d'autant plus que ses complices ayant voté pour lui et pour eux-mêmes, le ministère réunit une imposante majorité de deux voix; sur un ordre du jour équivoque blâmant la délation tout en maintenant la confiance. Car on croyait en effet où l'on feignait de croire qu'André et Combes — malheureux innocents — étaient victimes de cet affreux Mollin.

Mais, malgré tout, le Cabinet était définitivement atteint, désagrégé, coulé, et ses deux voix de majorité sonnaient comme deux glas.

* *
* *

L'impression de cette première séance fut tout de suite profonde dans Paris. Dans le monde militaire, elle fut énorme et soudaine.

Les révélations de Guyot de Villeneuve jetaient une lumière imprévue et formidable sur tant d'événements inexplicables auparavant, qui avaient affligé la grande famille de l'armée et qui tenaient suspendue sur toutes les carrières comme une mystérieuse menace.

On la connaissait, à présent, la cause de cette persécution latente; on voyait clairement la source de tant de persécutions, de dénis de justice dans l'avancement, de retraites prématurées et de démissions forcées.

Et l'on citait des cas. Celui, par exemple, de l'auteur même de l'interpellation, de Guyot de Villeneuve, brillant élève de l'Ecole de guerre, officier d'élite, réduit à quitter l'armée pour échapper aux mesquines bri-

mades du ministre. Or, qu'avait il donc fait ? Rien que ceci : il avait offert à Syveton de rétablir son traitement de professeur, lorsque celui-ci avait été supprimé par un gouvernement qui favorisait les Hervé et les Thalamas, mais n'admettait pas qu'un maître de l'Université basât l'enseignement de l'Histoire sur le culte de la Patrie et le respect de nos traditions nationales.

Syveton, disons-le au passage, refusa l'offre généreuse de Guyot de Villeneuve. Mais ne peint-elle pas l'homme qu'est ce dernier ?

Un cœur d'or, qui soulageait de sa bourse et de la façon la plus discrète bien des infortunes. Combien de ses camarades dans la gêne ont été sauvés par un bienfaiteur resté inconnu et qui n'était autre que celui-là.

Le jour où, las de vexations et obsédé, il s'était présenté à la députation, il avait dit : « J'ai de la fortune, s'il faut la sacrifier pour servir mon pays et lutter contre ses ennemis de l'intérieur comme j'aurais combattu ceux du dehors, je le ferai avec joie. » Car Guyot

de Villeneuve n'avait pas seulement l'argent, il possédait de plus la volonté, l'intelligence et la droiture.

Avec tout cela on fait beaucoup de choses.

* *
* *

Au Cercle militaire, on parlait aussi d'un autre acteur de la journée.

On rappelait dans quelles conditions le lieutenant-colonel Rousset avait été mis en demeure de quitter l'armée. Tout un roman chez la portière... chez André.

Rousset, avec ses beaux états de service, sa blessure en 1870, professeur à Saint-Cyr et à l'Ecole de guerre, auteur d'un remarquable ouvrage sur la guerre franco-allemande, est appelé un beau matin chez le ministre qui, de son plus vilain air de sale oiseau, lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous êtes hostile à la République !

— Moi ? riposte le colonel. Mais au contraire : j'ai toujours été républicain ! D'ail-

leurs, Monsieur le Ministre, dans mon service jamais je n'ai fait de politique.

— Vous ne m'abuserez pas ! Vous n'êtes pas républicain... On vous a vu l'autre jour, à cheval, au Bois, vous promenant avec Ernest Judet, du *Petit Journal !*

— C'est vrai. Judet est un des mes vieux camarades. Au surplus, un parfait honnête homme et un esprit des plus cultivés, dont la fréquentation, je vous jure, n'a rien de déshonorant.

— Par exemple ? C'est un homme qui écrit et qui dit tous les jours que nous sommes des traîtres et des bandits.

— Croyez que Judet est trop bien élevé pour employer de tels termes. D'ailleurs, il ne me parle jamais de politique.

— S'il n'écrit ni ne dit que nous soyons des bandits, ça se peut. En tout cas, *il le pense !* Et vous le fréquentez; ça suffit. Je vous préviens que jamais vous ne serez promu au grade de colonel. Vous êtes lieutenant-colonel à vie, et en attendant, je vous

sors de l'École de guerre. De plus, « pour vous punir », je vous envoie dans l'Est. Vous serez nommé demain à Epinal et l'on vous tiendra à l'œil.

Ainsi parla André, tout fier de son mot : lieutenant-colonel à vie ! Comme cet autre, Bertin-Mourot, breveté de tout premier mérite, soldat merveilleux qui n'aura jamais de régiment. Pourquoi ? Parce que, détaché à l'État-major général, il a eu Dreyfus sous ses ordres, qu'il a eu connaissance de certains faits et qu'il en a témoigné. Alors, comme Rousset, un beau matin, le ministre l'appelle, et brutalement, cyniquement, lui dit : « Reconnaissez donc que votre mémoire vous a mal servi dans votre déposition de Rennes, et vous serez colonel à la promotion prochaine. » Mais Bertin-Mourot qui est — signe particulier — un républicain plutôt avancé, fait demi-tour par principe et sort, sans daigner répondre à l'offre de déshonneur. Il marque le pas depuis lors dans un régiment de l'Est — de cet Est où comme di-

sent les André et les Peigné, on punit les officiers. C'eût été un commandant de corps d'armée admirable.

Rousset, d'ailleurs, était désigné de même pour manier les masses. En d'autres circonstances, il eût considéré comme un honneur et comme un privilège d'être envoyé à la tête d'un de ces régiments de la Frontière, où le soldat vibre de toutes les joies du patriotisme en éveil. Mais n'ayant jamais fauté, pouvait-il accepter ce châtiment du bris de sa carrière, et de la surveillance de la haute ou basse police ? Il alla bien dans l'Est, mais ce fut pour y accepter un mandat de député.

*
* *

Il faudrait un volume pour relater tant de faits abominables qui prenaient maintenant leur pleine lumière aux révélations de Guyot de Villeneuve.

Cette fois, tout Paris eût bien la sensation que la blessure définitive était faite au flanc

du Combisme qui, dès ce soir, portait son nom historique de « régime de la délation ».

Et c'est ce que, précisément, Syveton disait le soir à sa femme — rentrée elle-même fort en retard et dont la physionomie trahissait une préoccupation intérieure.

Mais encore elle semblait n'en vouloir rien croire; et elle répétait qu'on ne verrait jamais la fin de ce ministère dont la chute reculait toujours et infiniment, comme les mirages du désert.

— Tu verras, tu verras ! disait son mari.

- Quoi ?

- Quelque chose.

- Dis-moi, mon chéri ?

- Non, non : tu auras la surprise, comme les autres.

Quand Syveton ne voulait rien dire, aucune puissance ne l'aurait fait parler. Et il fit bien.

Car le rendez-vous d'où sortait Mme Syveton était avec Taraudier; et elle devait le revoir le lendemain.

CHAPITRE II

LA GIFLE

Qu'était-ce que ce Taraudier, dont les allures excitaient jadis, on s'en souvient, les soupçons de Juliette, l'amie de Pelletan? Nous ne le saurons que trop; mais dès à présent, il est bon de tracer un crayon de cette silhouette qui prendra, par la suite de ce récit, la place prépondérante.

— Sous-chef de bureau à trente ans dans un ministère, avait dit Tissier, ce garçon peut prétendre aux plus hautes situations de l'administration publique. Je ne vois pourquoi il serait de « la Rousse ».

Depuis lors, les années avaient passé; Taraudier n'était plus fonctionnaire. Un jour,

à l'époque la plus troublée de l'affaire Dreyfus, on avait pu lire dans la liste de souscriptions ouverte par la *Libre Parole*, en faveur de la veuve de l'infortuné colonel Henry, cette éloquente mention :

> T..., sous-chef de bureau au Commerce, dégoûté du régime judéo-maçonnique qui déshonore la France..... 10 francs.

Combien y avait il de sous-chefs de bureau au Commerce, dont le nom commençait par un T ? On ne sait; toujours est-il que vingt-quatre heures plus tard, le nationaliste Taraudier se voyait plus ou moins poliment prié d'aller chercher autre part ses droits à la retraite. Et le soir même on le voyait débarquer en héros à la *Patrie Française*, où tout un chacun se faisait un devoir d'acclamer son héroïsme.

Ils sont si rares, les Français abrutis d'admiration pour les fonctions publiques dont le cœur se hausse jusqu'à sacrifier leur situation dans une Administration de l'Etat !

Taraudier était de ceux-ci. On lui fit un accueil prodigieux.

Toutes les feuilles du nationalisme retentirent de son nom et de son exemple. Et l'on vit en lui le bon combattant qui allait pourfendre la horde judéo-maçonnique.

***

Dès le premier jour, il prit ainsi le plus large pied dans le parti français et fut en vue dans la *Patrie Française* qui, pour commencer, l'appointa. Il était doué d'une éloquence naturelle qui permettait de s'étonner qu'au lieu de se fabriquer des maladies de foie sur les ronds de cuir des ministères, il n'eût pas abordé le barreau. Mais il prétendait que, parlant avec son âme, avec l'ardeur de ses convictions spontanées, il n'eût jamais pu se plier à la discipline de ces avocats qui, pour des honoraires plus ou moins copieux, plaident indifféremment le pour et le contre.

Il eut vite une réputation de Spartiate in-

comparable. On eût pu tout aussi bien le qualifier d'Athénien si l'on s'en était tenu à la laideur toute socratique de son visage à la barbe grisâtre. Mais Socrate devait avoir, avec plus d'esprit, plus de droiture et de franchise dans le malicieux regard de ses petits yeux.

Vite, autour de Syveton, trésorier de la *Patrie Française*, Taraudier tourna et retourna. L'odeur de l'or ! Peut-être. Mais plus sûrement, le flair de Judas. L'avenir le montrera.

Taraudier n'avait-il pas connu chez Pelletan celui qui devait être l'heureux consolateur de Mme de Bruyn. C'étaient de jolis souvenirs communs à renouveler pour une entrée en relations suivies ? Et surtout la manière dont l'un et l'autre étaient sortis de la geôle administrative ? Syveton, professeur à Reims, brisant sa carrière pour la défense de l'idée de Patrie. Taraudier, sous-chef de bureau au Commerce, brisant la sienne pour protester contre les ignominies de la horde

dreyfusarde ! Quelle admirable confraternité de patriotisme ? Quelle force pour la Ligue de citer, en premières lignes, d'aussi admirables exemples d'abnégation ?

Il y en avait un de beau et de sincère. Celui de Syveton, sans fortune, responsable d'une femme affolée de toilettes et d'une belle-fille qui déjà demandait à briller, sacrifiant tout, pour se jeter dans une mêlée dont il pouvait être victime. Et celui de Taraudier, feignant des indignations généreuses et échangeant sa position publique contre une autre, officieuse, et de plus gros rapport.

*
* *

Car telle était la vérité. Autant la dire de suite.

Un jour, le sous-chef du Commerce avait été mandé à la place Beauvau, où l'on savait déjà qu'il n'avait rien à refuser : il était tenu par de sales histoires, et il était facile de lui commander les plus basses besognes en toute « sûreté ».

On lui donna des instructions d'un caractère bien défini.

- Vous allez faire un éclat, à la suite duquel on vous révoquera pour la forme, et vous entrerez à la *Patrie Française*, où nous n'avons personne, et où il nous faut quelqu'un. Vous savez parler. Vous vous ferez enrôler parmi les conférenciers de la Ligue, et quand vous prononcerez quelque discours, gardez-vous bien de ménager le gouvernement. Soyez au contraire parmi les plus violents pour gagner toutes les confiances. Inutile de dire que vous devrez nous tenir au courant de tout. Vous continuerez d'émarger au budget, mais secrètement, et pour 12.000 francs au lieu de 6.000.

De sorte que Taraudier s'était vu investi de fonctions bien en rapport aves ses aptitudes et avait du se déguiser en nationaliste farouche.

Il fut accueilli à la Ligue comme un héros des temps antiques et on lui fit tout de suite une place compensatrice qui lui permit de

vivre. Ce furent naturellement les têtes de ligne qu'il s'attacha d'abord à conquérir, et effectivement, il réussit à empaumer Jules Lemaître et Syveton, qui ne tardèrent pas à avoir en lui la foi la plus aveugle. Vite convaincu que ce dernier était l'âme agissante de la Ligue, c'est à lui qu'il s'attacha de préférence. Complaisant, obséquieux, flatteur pour ce trésorier qui l'avait sorti de sa misère prétendue, il s'était introduit dans son intimité, et rien de ce qui passait à la Ligue ne lui échappait.

C'est ainsi que M. Waldeck-Rousseau n'ignora jamais rien des secrets électoraux, des négociations de candidature, et connut tous les manifestes avant qu'ils pussent être lancés.

Mais cela ne suffisait pas. Il y avait un travail plus délicat — si l'on ose ainsi dire — à opérer : c'était de jeter et d'entretenir dans l'association des patriotes, des germes de dissentiment et de discorde.

*
* *

L'entreprise fut de longue haleine, mais conduite avec une réelle maîtrise. C'est Taraudier qui réussit à créer et à attiser une rivalité aiguë entre Syveton et Dausset, et qui sut par ses adroites manœuvres, faire se battre entre eux les Comités nationalistes de divers arrondissements de Paris.

Tout le monde ne s'illusionnait pas sur son mérite. Il y avait, au siège de la Ligue, des clairvoyants qui le regardaient de travers et baissaient la voix à son approche.

« C'est une mouche, votre Taraudier, disait un jour le capitaine Fatoux, un des conférenciers de la Ligue, au président Jules Lemaître: il fait tout pour que nos candidats soient battus !

— Je le crains, avait simplement répondu le Président de la Ligue. Mais à présent il est bien difficile de nous séparer de lui !

Et sur cette réflexion qui peint merveilleu-

sement l'insouciance de Jules Lemaître, Taraudier, plus que jamais, était resté dans la place.

Syveton lui disait tout. Mais par surcroît, le mouchard connaissait tous ses papiers par Mme Syveton, dont il s'était assuré le concours aveugle. Par quel moyen ? Par la possession de quel secret ? Nous le dirons plus tard. Qu'il suffise pour le moment de savoir qu'elle n'avait rien à lui refuser, et quelle eût même été obligée de lui donner sa personne s'il l'eût exigée.

*
* *

Le lendemain de la première séance sur les faits de délation, Taraudier mit tout en œuvre pour connaître par Syveton l'étendue des documents possédés par Guyot de Villeneuve. Il se heurta cette fois à un parti-pris de discrétion. Tout au plus le député du deuxième lui avoua-t-il qu'il avait très activement collaboré à l'acquisition du dossier

Bidegain. Mais il affirma ne pas connaître lui-même toutes les armes qui étaient aux mains de l'interpellateur. Taraudier resta persuadé du contraire, et fit agir sa complice.

Elle eut beau se faire câline et déployer tous les artifices de ses charmes, elle ne put provoquer aucune confidence de l'oreiller. Tout ce qu'assura Syveton, c'est que les jours du ministère étaient cette fois comptés et que, par tous les moyens, il faudrait qu'il tombe.

Certes, le Cabinet de la Délation avait eu ses deux voix de majorité ! Mais il sortait diminué et affaibli de la lutte.

Combes sentait le découragement se glisser dans ses troupes auxquelles il n'avait pas su donner dans cette séance la direction nécessaire, qui ne connaissaient pas les véribles responsabilités d'André et du président du Conseil, qui ignoraient l'importance des dossiers de Guyot de Villeneuve, qui ne pouvaient deviner le sens de l'attitude à prendre et qui se divisaient d'ailleurs sur le point de

savoir si, oui ou non, elles devaient approuver quand même les manœuvres de la délation.

Le manifeste du Grand-Orient, publié quelques jours après l'interpellation, et qui revendiquait hautement le droit à la mouchardise avait servi de direction de conscience aux francs-maçons pratiquants et fanatiques; mais combien d'autres affiliés — parmi lesquels de Lanessan, Hubbard, Doumer, tous anciens membres du Conseil de l'Ordre — manifestaient leur répugnance pour l'ignoble besogne des Vadecard.

Ces divisions se retrouvaient, très vives, au sein du Conseil des ministres, où Rouvier, Chaumié, Marnéjouls n'entendaient pas se solidariser avec Combes et André. Il n'y avait guère que Vallé, cet agent d'affaires véreuses devenu garde des sceaux, qui eut le courage de soutenir André et Combes et de trouver de son goût le travail de l'agence Vadecard.

* *
*

La situation était donc fort trouble quand arriva la deuxième interpellation sur les fiches. La chute était annoncée. Et cependant, cette fois, le ministère avait pris position, et nettement affirmé par l'organe d'André son droit à la délation.

Le ministre de la Guerre qui, au lendemain des révélations, avait cru donner satisfaction à l'opinion en sacrifiant le capitaine Mollin — le moins coupable de tous — justifiait à présent la délation en disant qu'il avait dû frapper des officiers factieux et traîtres à la République.

C'est le thème audacieux qu'il développa, maladroitement d'ailleurs, à la tribune. Il eut le tort, pour l'étayer, de prononcer un véritable réquisitoire haineux et mensonger contre plusieurs des chefs qu'il avait frappés dans l'armée et auxquels il reprochait des faits que jamais ils n'avaient commis.

Plus de vingt fois il mentit, avec la bassesse et la lâcheté d'un laquais, et plus de vingt fois, du centre, de la droite, des bancs nationalistes, des consciences indignées durent lui crier :

— Vous en avez menti !

Quiconque a pu assister à cette séance historique — dont nous n'avons point ici à faire l'histoire — fut intimement navré de voir le grand maître de l'armée française mentir avec un cynisme si affreux, et de l'entendre répondre par des ricanements grossiers et insolents aux apostrophes que son attitude provoquait.

Sur cette face hideuse se lisait ouvertement cette pensée ;

— Vous avez beau m'injurier, vous avez beau me crier que je suis un lâche et un traître, je m'en fous ; je suis ministre, et je ne sortirai d'ici que les pieds devant !

Universitas
BIBLIOTHECA

*
* *

Il y avait un homme qui contemplait ce spectacle avec un intérêt angoissé. Nous voulons parler du président Brisson, qui assistait à l'effondrement de ses amis et qui se rappelait peut-être cette fameuse journée où l'un de ses prédécesseurs, Floquet, panamiste lui-même, assistait à l'exécution cinglante du panamisme par le député Delahaye. Qui ne se souvient du tableau plein de génie qu'a peint de ces heures mémorables Maurice Barrès, dans *Leurs Figures ?*

Comme alors Floquet, Brisson était particulièrement et personnellement intéressé dans la querelle. Ami du général Percin, ami du colonel Sarrail qu'il avait choisi comme commandant du Palais-Bourbon et dont toute la Chambre connaissait depuis peu le rôle de délateur, ami par-dessus tout du général André qu'il était allé lui-même chercher dans l'obscurité de sa Loge pour l'ins-

taller à la place de Galliffet — il était véritablement déchiré entre le souci d'accomplir son devoir de président impartial et la peine mortelle qu'il éprouvait de voir les procédés de ses amis politiques ainsi disséqués, condamnés, flétris à la tribune, et si piètrement défendus par un ministre affolé.

Brisson, comme un pontife de l'Eglise qui eût assisté impuissant à la profanation du Tabernacle, assistait à la sacrilège lacération des voiles du Temple maçonnique. Il ne pleuvait plus seulement sur l'édifice sacré, c'était l'inondation qui pénétrait dans ses plus profondes arcanes; les profanes violaient ses secrets les plus chers, les jetaient au torrent, les donnaient en pâture à la malignité publique, à la moquerie du peuple, à la souillure des railleries incrédules.

Mais quelles que fussent ses tortures morales, Brisson était à son poste, debout, pâle et tremblant. Hélas ! Par dessus la tête de Guyot de Villeneuve, il pouvait lire les documents dont l'orateur égrenait le chapelet ven-

geur, et avant même que celui-ci en eût fait la lecture à la Chambre, il savait lui, le Pontife crucifié, quels nouveaux scandales allaient surgir. Il en avait l'amère et douloureuse primeur; mais aussi devinait-il avant qu'ils se produisissent les « mouvements divers » que l'émotion d'une telle série de lectures allait déchaîner.

Ah ! s'il avait pu, en ce jour néfaste, n'être pas revêtu de cette dignité présidentielle qu'en tout temps cependant il chérissait ! Comme il aurait voulu monter à cette tribune et tenter de rallier lui-même ces troupes désorientées — c'est bien le mot — auxquelles ne suffisaient plus aujourd'hui les sophismes ni la rhétorique du citoyen Jaurès !

Dans cette caverne peuplée de gens médiocres et d'esprit terre à terre qu'est la Chambre, ce n'est pas la belle éloquence, ironique, railleuse et forte en documents d'un Ribot ou d'un Denis Cochin qui convient; ce ne sont pas davantage les morceaux de logique et d'argumentation mathématiquement déduits

de Millerand, ni les harangues harmonieusement construites et si élégamment débitées de Gauthier de Clagny : c'est le discours banal, vide, pompier, gonflé des lieux communs de la Loge qu'il faut faire !

Ce que veut la Chambre, c'est le discours de Homais et les périodes de Monsieur Cardinal. Et le malheureux Brisson, rivé à son fauteuil, cloué à son devoir d'impartialité, sentait désespérément que nul autre que lui n'était capable en ce jour de donner le discours utile, de trouver les phrases pompeuses et nulles, mais libératrices.

Hélas ! trois fois hélas ! Frère, il faut se taire.

***

Mais voici que le général André est encore à la tribune. Il lance une vingtième calomnie, une suprême imposture. Il affirme avec une énergie peu commune qu'une de ses victimes, le colonel de Quinemont a été frappé par lui parce qu'il était sorti à la tête de ses

troupes avec le drapeau de la monarchie déployé.

A l'énonciation de ce fait exorbitant, des clameurs, s'élèvent à l'extrême-gauche; mais elles sont coupées par une voix vibrante de colère et d'indignation. C'est le général Jacquey, qui s'écrie de sa place :

— Général André, vous en avez menti !

La tempête est déchaînée, et l'électricité de cet orage parlementaire dons nous avons décrit les asphyxiantes effluves sillonne l'atmosphère. C'est le moment où la sonnette du président aux accents de cloche d'alarme sert plus à étouffer les interruptions des membres de l'opposition qu'à donner le signal du silence.

Brisson sonne à tour de bras pour que l'interruption que répète le général Jacquey par trois fois ne soit pas entendue, et, pour couvrir davantage encore les paroles de l'interrupteur, le président renforce les furieux tintements de sa sonnette du tonnerre profond de sa voix.

C'est en vain : le général Jacquey est debout, à trois pas de la tribune, et le doigt tendu vers le ministre de la Guerre, pour le clouer au pilori.

Et quand, à bout de force et de souffle, Brisson doit ralentir son bras, sa sonnette et les éclats de ses objurgations, le général Jacquey répète :

— Général André, vous en avez menti ! Général André, vous en avez menti !

Cette fois, les efforts de Brisson sont vaincus.

Tous les députés, tous les journalistes, tous les spectateurs des tribunes ont entendu. Il faut marcher, Monsieur le Président.

Le règlement est formel : c'est la censure avec exclusion temporaire.

En tout autre cas, ce serait auparavant le dérivatif nécessaire, c'est-à-dire la suspension de la séance pendant laquelle les attachés du ministère auraient encore le temps de voir et de réchauffer les parlementaires indécis. Et puis ce serait l'heure de répit du-

rant laquelle on liquidera l'expulsion par la force armée du général Jacquey, qui, conformément à l'usage, ne quittera sa place que sur la sommation du colonel commandant le Palais, suivi d'un détachement de soldats sous les ordres d'un lieutenant.

L'extrême-gauche est debout qui hurle : « La Censure ! »

M. Ribot dit à ses amis qu'il la votera, si le Président la demande.

Mais qu'attend donc Brisson ? Il ne la met pas aux voix; toute sa personne dénonce une hésitation incompréhensible. Il parle enfin, et dit :

— Général Jacquey, je vous supplie de retirer les paroles injurieuses que vous venez de prononcer.

— Non ! non ! La Censure ! glapit Coutan, d'Ivry.

Et le député des Landes de répondre :

— Je ne retirerai mes paroles qu'autant que le général André reconnaîtra qu'il vient sciemment de falsifier la vérité.

C'est l'injure renouvelée et aggravée. Toute la Chambre est debout. Une minorité imposante applaudit le général Jacquey, tandis que l'extrême-gauche déconcertée commence à tendre le poing vers Brisson qu'elle accuse de faiblesse et déjà de noire trahison.

Telle, en Espagne, aux courses de taureaux, la foule impatiente hurle des outrages et vomit des injures contre le matador qu'elle voit hésiter à donner à la bête vaincue le coup mortel.

Mais Brisson ne se décide toujours pas. Bien loin d'appliquer le règlement et de frapper le « coupable » on le voit, au milieu du bruit et du vacarme, demander au ministre de la Guerre de rectifier son affirmation.

Stupeur et rage de l'extrême-gauche : André s'exécute !

Il balbutie des explications dont le *Journal Officiel* a conservé une version plus ou moins exacte.

Et aussitôt le président Brisson, paraissant admettre que le ministre de la Guerre avait

dûment mérité l'apostrophe du général Jacquey, déclare :

— Je considère que M. le général André s'étant expliqué, les paroles du général Jacquey sont retirées. M. le ministre de la Guerre, je vous prie de continuer votre discours.

— Je n'ai rien retiré du tout, s'écrie alors le général Jacquey. Je maintiens que le ministre de la Guerre est un menteur et un lâche.

Encore, toujours, Brisson reste sourd. L'incident est clos pour lui.

Etrange attitude ? Quelle en était donc la cause ? Nous ne croyons pas qu'aucun journal l'ait expliquée. La voici :

Ce vieux professionnel du fauteuil — comme il se dénomme volontiers lui-même, sait tout prévoir. Au milieu des ouragans parlementaires les plus déchaînés, il a l'œil fixé partout, il devine l'écueil, il sait donner le coup de barre et sauver la barque au moment où les plus experts pourraient croire qu'il va la laisser sombrer.

En moins de temps qu'on ne saurait le dire, il a clairement vu ce qui allait se passer. Après les sommations amiables, le général Jacquey aurait refusé de sortir, et quand le colonel Sarrail, — le délateur de Saint-Maixent — serait venu, suivi du détachement de la garde du Palais, mettre la main sur l'épaule du général Jacquey, celui-ci l'aurait souffleté en lui criant :

— Un délateur comme vous est indigne de porter l'épaulette... Je vous soufflète au nom du Pays et de l'Armée.

Sarrail, colonel du Palais, protégé de Brisson, ami et collaborateur d'André, giflé et flétri par le général Jacquey, commandeur de la Légion d'honneur, vieux soldat maintes fois blessé à l'ennemi ! Quel spectacle ! Que penserait la France ? Que dirait l'Armée ? Elles donneraient raison au général Jacquey.

Voilà ce qu'en l'espace d'un éclair Brisson avait prévu et su éviter.

Il ne pouvait ni prévoir ni éviter ce qui allait suivre.

Syveton, pendant cette bagarre, était resté froid et dédaigneux, à telles enseignes que les énergumènes d'extrême-gauche l'avaient violemment pris à parti, parce qu'il leur paraissait plus insolent que jamais, avec son monocle méprisant et immuable braqué sur leurs débordements.

Sa pensée se concentrait. Lui aussi se demandait ce qui allait advenir de cette bouillie parlementaire pour les chats du suffrage universel, si les crimes de ce gouvernement de délateurs restaient impunis et triomphants; si le général félin et mouchard qui occupait la tribune pour déshonorer l'armée française, comme il occupait le ministère de la rue Saint-Dominique pour y persécuter les officiers loyaux, recueillait d'une majorité asservie et mûre pour toutes les bassesses, un blanc-seing et une approbation. Fallait-il supporter cette honte.

N'y aurait-il pas un geste libérateur, ou pour le moins vengeur, à tenter ? Il regardait le général André et comme tous ceux qui ont

vu de près cette figure dont les traits rappellent la ruse du renard, la férocité de la hyène et la lâcheté du chacal, il résumait à part lui l'impression ressentie par le mot populaire :

— Quelle face à claques !

Et ce lâche qui n'avait pas bronché ni bondi sous l'outrage dix fois répété du général Jacquey, c'était le chef imposé à l'armée française, toute la loyauté, de courage et d'honneur ! C'en était trop.

Alors, de même que Brisson avait calculé les effets devant le Pays d'un Sarrail souffleté, il entrevit ceux que comporterait l'outrage matériel et sanglant au ministre infâme en lequel s'incarnaient toutes les pourritures de la délation, du combisme et de la maçonnerie.

L'action ! L'action ! Jamais il n'avait cessé de répéter en tous lieux et en toutes circonstances qu'on ne sauve les peuples que par elle.

*
* *

Le moment lui parut venu d'agir, de traduire dans un acte tout le dégoût, toute la colère, tout le mépris de la France et de l'Armée. Et il eut l'intuition prophétique que la mort du plus infâme des gouvernements n'était qu'à ce prix.

Ayant ainsi délibéré en sa conscience lucide, froide et résolue de patriote et d'homme politique, il se leva.

Il marcha au-devant du ministre de la guerre qui descendait de la tribune.

Et par deux fois il abattit sa main large ouverte — à la française — sur les joues du menteur, du lâche, du délateur.

*
* *

Décrire de manière à en donner l'idée la plus affaiblie, ce qui se produisit alors, n'est pas à tenter.

Après quelques secondes de stupeur, ce fut le déchaînement sauvage de toutes les folies humaines, et — ce qui est pis — parlementaires.

En un clin d'œil toute la Chambre est descendue dans l'hémicycle, où elle se presse, se heurte, se bouscule, se frappe et vocifère.

L'extrême-gauche, toutes les brutes de la Révolution sociale, descendent en un flot irrésistible, hurlant : A mort ! A mort ! pour submerger Syveton qui, superbe de calme et de mépris, ne voit pas le danger, ou, le voyant, n'en a cure.

Dix secondes de plus, il va être saisi, écharpé, mis en morceaux.

Henry Ferrette, le jeune député de la Meuse, voit l'imminence du drame sauvage. Il se précipite sur Syveton et, de force, le pousse, le hisse dans la troisième travée de l'extrême-gauche où devant la victime désignée au massacre, quelques hommes robustes et déterminés, parmi lesquels le marquis de Dion font un rempart de leurs corps.

Cette fois, Brisson s'est couvert. Il a suspendu la séance.

Il est plus embarrassé que Syveton qu'entourent ses amis et avec lesquels il s'entretient vivement, car il y a toujours des timorés pour s'effrayer des conséquences d'un acte.

— Comment sortir de là ! s'exclament-ils, Syveton va-t-il attendre la reprise de la séance et faire des excuses, ou tout au moins s'expliquer ?

— Non pas. Son geste est prémédité, voulu, réfléchi !

Va-t-il quitter le Palais par une porte de derrière, comme les questeurs effarés le lui ont instamment demandé ?

— Encore moins. Il faut savoir garder une attitude jusqu'au bout.

Mais tout cela ne peut se prolonger. La séance reprend. Et quand Brisson, conformément au règlement, demande à Syveton s'il veut parler sur l'application de la peine, le député de Paris ne répond que par un geste de dénégation.

*
* *

La censure avec exclusion est votée, et la séance de nouveau levée, pour permettre d'exécuter l'opération délicate de l'expulsion, car Syveton a naturellement refusé de sortir volontairement.

Les questeurs vont d'abord se présenter pour l'inviter à quitter la salle des séances. Il refusera. Puis le colonel Sarrail se présentera avec la troupe.

Somme toute, si courageux et impassible qu'il fût toujours, Syveton se trouvait dans un certain embarras.

Pour l'instant, il était au milieu de ses amis; mais tout à l'heure, quand il serait reconduit à la porte par les soldats de Sarrail, il allait prévoir l'inévitable poussée des lâches de la majorité qui l'injurieraient au passage. On lui cracherait au visage et, prisonnier, il ne pourrait se venger.

Menacé naguère d'être écharpé, il allait

être couvert d'outrages sans noms par une horde de sauvages en délire. Et le lendemain, dans les feuilles d'agences, dans les journaux, on raconterait que sous cette avalanche de crachats et de huées, sa sortie du Palais-Bourbon avait pris les proportions d'une fuite déshonorante.

En écho de ces pensées, il demanda tout d'un coup à Ferrette :

— Que pensez-vous, Ferrette, que je doive faire ?

— Mon avis, répondit le député de la Meuse, c'est que vous ne pouvez sortir de la Chambre que la tête haute et non, comme on vous le conseille, par l'escalier de service. Il faut sortir avec les honneurs de la guerre. Voulez-vous me permettre de hâter la solution ? Si Gauthier de Clagny était là, il eût été mieux désigné que moi pour cette négociation. Mais je ne le vois pas. Je suis à votre disposition complète.

Faites donc, et ce que vous ferez sera bien fait.

Ferrette alla donc trouver sur le champ Brisson, qui se tenait près du bureau des ministres où le beau général André se tenait presque évanoui de peur. Bardet, du *Figaro*, racontait les impressions du malheureux. Cet homme qui s'était tenu si prudemment à l'écart des mitrailles de Champigny, ne connaissait pas le bruit des balles et déclarait tout pleurnichant, qu'en recevant les deux gifles de Syveton, il avait cru entendre deux coups de revolver. En tout cas, il en avait vu trente-six chandelles.

Et voilà le grotesque ambitieux auquel, après la première interpellation de Guyot de Villeneuve, Coutant, d'Ivry (car il avait de ces fréquentations) demandait :

— Eh bien, mon vieux qu'en dites-vous?

Et qui répondait :

— Je crois que je suis foutu devant la Chambre, mais je grandis devant le Pays.

Car le pauvre fou en était arrivé déjà, dans son aveuglement sénile, à se croire le succes-

seur de M. Loubet, le Président de la République réclamé et acclamé par la nation.

Et voilà que ce rêve de dément s'effondrait. André n'était plus que le menteur démasqué, le mouchard breveté, le soufflété couvert de honte.

Cependant Ferrette abordait le président qu'entouraient les députés ministériels, ceux-ci très excités, celui-là calme, mais pensif.

— Monsieur le Président, je voudrais vous dire deux mots.

— Oh ! Monsieur Ferrette, reconnaissez que l'acte de votre ami est abominable!

— Oui, abominable ! répètent Gaston Menier et Massé, député de Nevers.

— Ne me demandez pas d'apprécier l'acte d'un de mes meilleurs amis. Pour l'instant, il faut que vous appliquiez la mesure d'expulsion que vous avez prononcée contre lui. Voulez-vous, pour tout hâter, lui envoyer de suite les questeurs, sans attendre les délais fixés par le règlement; et, sur son refus inévitable de se retirer, lui faire faire immédiate-

ment après, les sommation d'usage par le commandant du Palais? Nous ferons ainsi en un quart d'heure ce que le règlement espace sur deux heures.

Le regard de Brisson était fixé sur Ferrette, essayant de scruter la pensée de celui-ci.

— Mais vous savez, Monsieur Ferrette, ce que je redoute. C'est que l'on injurie et que l'on frappe le colonel Sarrail.

Toujours, on le voit, la même préoccupation dominante. Et de fait, il y avait en ce moment dans la salle des séances d'où Syveton refusait de sortir volontairement, un grand nombre de députés de l'opposition particulièrement excités et déterminés aux conseils de la violence.

— Que ce mouchard de Sarrail, disaient-ils, se présente pour expulser Syveton; il verra ce qui l'attend.

Et il ne semblait pas que cet officier nouvelle couche, après avoir esquivé, grâce à l'attitude de Brisson la gifle du général Jac

quey pût cette fois se soustraire à une correction vigoureuse.

Brisson, qui le sentait plus que jamais, répondit à Ferrette :

— Que M. Syveton sorte de suite, sans attendre les sommations militaires. C'est ce qu'il a de mieux, évidemment, à faire.

— Non pas, Monsieur le Président. Vous savez fort bien que les députés expulsés résistent jusqu'au bout et Syveton ne consentira jamais, ne peut pas consentir à ce que ses adversaires appelleraient demain une fuite.

Si je vous ai demandé de faire au plus tôt les sommations militaires, ce n'est pas pour tendre un guet-apens au colonel Sarrail.

— Je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne sera pas frappé. Au surplus, je rentre dans la salle des séances et je vais demander à mes amis de se calmer et de ratifier cet engagement.

*
* *

Ferrette rentra en effet dans la salle, immensément vide, où il n'y avait plus que quelques huissiers, et le groupe des amis de Syveton.

La démarche ne fut pas commode. Les députés présents ne voulaient point faire grâce au délateur galonné. Mais Ferrette leur disait :

— Un geste sur Sarrail ne signifierait rien pour l'instant. En caressant la joue d'André, Syveton a souffleté le grand chef de la délation. Nous ne pouvons pas cependant souffleter tous les agents et tous les subalternes. L'opération de Syveton est suffisamment significative. N'allons pas la diminuer par des actes superflus. Il a bien réfléchi et bien voulu son geste : c'est assez, et il faut qu'il sorte avec les honneurs de la guerre, et avec la dignité du calme.

Finalement, tel fut l'avis des plus sages, et tout d'abord de Syveton.

Ferrette, sitôt ce consentement obtenu, repartit vers Brisson.

— Monsieur le Président, je maintiens la parole d'honneur que vous ai donnée il y a un instant. Personne ne portera la main sur le colonel Sarrail. Mais, en échange, lorsque Syveton sera reconduit à la porte par les soldats, aucun ami du général André ne l'injuriera au passage. Il sortira respecté, avec les honneurs de la guerre.

— Soit, conclut Brisson. Il en sera ainsi.

Et quand le colonel Sarrail se présenta pour procéder à l'expulsion de Syveton, celui-ci ne répondit par aucune parole, mais par un simple signe de tête à ses sommations, et c'est le lieutenant de garde, un loyal soldat, non pas le colonel délateur, qui fit le simulacre de toucher à l'épaule le député du deuxième.

Donnant, donnant. Les Apaches de la majorité ne proférèrent pas un cri sur le pas-

sage du prisonnier qui, déjà, était marqué pour la mort. Il est juste d'ajouter que la plupart étaïent absents : se fiant sur le délai réglementaire, ils étaient allés prendre des forces avant de revenir se ruer sur l'adversaire désarmé. Quand ils revinrent bien lestés, la séance était reprise.

*
* *

Syveton rentra directement à Neuilly. Sa conviction était que sa femme accueillerait avec enthousiasme le récit de son acte. N'était-il pas de nature à satisfaire sa perpétuelle soif de réclame et de puffisme ? Il fut surpris et froissé de produire un effet tout contraire.

—Eh bien ! dit-elle, tu as fait un beau coup, sais-tu !

—Comment cela ? Tu ne comprends la portée de cette giroflée ? André est trop lâche pour se battre avec moi ni avec Jacquey. Mais c'est une raison de plus pour qu'il soit

frappé à mort. Il n'est plus, il ne sera plus ministre de la Guerre. Jamais il n'osera reparaître à la Chambre. Mais moi, j'y serai pour compléter l'œuvre. Et c'est le ministère tout entier qui le suivra.

— Tu y tiens donc bien, à la chute du ministère ?

— Quelle question !

— Moi pas... Un autre ne vaudra pas mieux.

Mais ce n'était point pour cette raison que la confidente de Taraudier tenait à la durée du combisme.

CHAPITRE III

DÉBAUCHE ET SERVITUDE

— Ah ! il a fait là un beau coup, votre Gabriel ! Et il nous met tous dans de jolis draps ! a-t-on idée d'une pareille gaffe !

Ainsi parlait Taraudier à Mme Syveton, qui l'était venu voir — au rapport — dans son appartement quelconque de la rue de Turenne.

Quelques jours avaient passé depuis l'exécution du général André. L'instruction avait suivi son cours. Devant l'attitude du député du deuxième, les magistrats avaient bien été forcés de renoncer à correctionnaliser son affaire. La Cour d'assises était décidée; l'audience fixée au vendredi 8 décembre.

Entre temps, Syveton s'était battu avec le capitaine Le Gail, qu'André avait jugé commode de déléguer au nettoyage de son propre honneur.

Mais il y avait bien mieux : la veille même ce ministre de la Guerre défraîchi avait donné sa démission. Comme Syveton l'avait exactement prévu et prédit, le souffleté n'osait plus, ne pouvait plus paraître à la Chambre. Et c'était la première conséquence de la Gifle, de délivrer la France et l'Armée du sinistre, grotesque et criminel fantoche qui, depuis si longtemps déshonorait et trahissait l'une et l'autre.

*
* *

Voilà ce qui mettait Taraudier en si grande colère.

— Oui, nous voilà propres ! reprenait-il. Le patron est furieux.

— Qui ? Jules Lemaître ? on s'en fiche.

—Mais non, petite dinde. Le Petit Père. Je l'ai vu cette nuit. Et il m'a dit : « Tirez-nous de là comme vous pourrez; mais faites en sorte que ce procès n'ait pas lieu. » Facile à dire. Le moyen ? Mais on ne plaisante pas avec ce sacré Combes. Voilà le problème, ma petite : et si nous n'en trouvons pas la solution, nous sommes frits.

— C'est embêtant. Mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse.

—Vous le demandez ? Vous osez le demander ? Mais il n'y a que vous qui puissiez nous sortir d'embarras et arranger les choses.

— Je ne vois pas comment.

— Parbleu, il faudra toujours vous mettre les points sur les i et vous n'êtes de taille à rien comprendre tout de suite.

— Merci, vous êtes gentil.

— Je suis juste, et vous le méritez. Une femme comme vous, avec un homme bâti comme Syveton peut tout ce qu'elle veut. Vous êtes la volupté, le plaisir, la chair. On

ne vous résiste pas; et si vous voulez, sérieusement, fermement, entraîner Syveton à faire un petit voyage le jour même de l'audience, vous y réussirez. C'est un tendre et un amoureux qui ne saura rien vous refuser et ne se soustraira pas à vos caresses.

— Qu'en savez-vous ? Il a bien changé, et je n'en fais plus comme autrefois, ce qu'il me plaisait d'en faire. Il regimbe souvent.

— Arrangez-vous. Je vous le dis comme Combes me l'a dit moi-même. Il faut user de tous vos moyens de séduction, refaire sa conquête.

— Mais je ne demande pas mieux, moi. Au fond, et entre nous, il a été très chic l'autre jour à la Chambre : c'est un mâle, savez-vous.

— Et vous ne dédaignez pas ça. Oui, je sais. Et c'est parce que vous ne crachez pas sur la bagatelle, et parce que je le sais, qu'il faut marcher droit, ma petite, et aboutir, ou sinon, gare.

— Comment gare ?

— Parfaitement, il pourrait vous en cuire.

— Comme vous êtes drôle ce matin. La politesse ne vous étouffe pas.

— Bah ! avec vous !... Nous sommes de vieilles connaissances, j'allai dire de vieux chevaux de retour. Il n'y a pas lieu de nous gêner l'un pour l'autre. Vous savez par où je vous tiens : quand je vous aurai confié gentiment, en camarade, que je sais encore quelque chose de plus coquet, de plus secret, de plus suggestif sur votre compte, vous vous direz qu'en vérité vous ne devez et ne pouvez rien me refuser.

— Quoi, mon ami ! Vous aussi vous voulez me prendre ?

— Jamais de la vie ! J'ai bien l'idée à ces bêtises ! Est-ce que vous croyez que, dans le gâchis où nous nous débattons, j'ai le temps et le cœur de penser à donner des rendez-vous avenue Kléber, chez la pseudo-comtesse de Seccaro !

— Hein ! Quoi ? Que voulez-vous dire ?

Et toute la personne de Mme Syveton marqua l'agitation la plus vive, tandis qu'un vé-

ritable affolement se lisait sur ses traits soudain pâlis.

— Vous le savez bien, puisque vous avez compris... Eh ! bien oui, mon enfant. C'est comme ça... Jusqu'à présent j'avais le droit de vous faire marcher et de tout exiger de vous parce que je connais votre passé en Belgique, non seulement vos fredaines avant, pendant et après votre union avec M. de Bruyn — en voilà un, par parenthèse, qui, n'est-ce pas, est mort bien à propos — mais aussi tous les services que vous avez rendus à diverses polices. Car vous étiez cotée à la petite bourse de l'espionnage... Eh ! bien tout cela n'est rien. Et pourtant, s'il m'avait jamais pris fantaisie d'en dévoiler une partie à Syveton, vous auriez vu la musique !... J'ai mieux encore maintenant... Je sais l'emploi de votre temps heure par heure, et je connais les bras fort nombreux et très cosmopolites dans lesquels vous les passez avec ou sans agrément, mais moyennant des sommes assez coquettes... Et s'il fallait faire démontrer à

ce pauvre Gabriel qu'il est hélas ! un de nos cocus les plus quotidiens, vraiment je ne vous verrais pas fraîche.

Effondrée sur son fauteuil, Marie demeurait sans voix.

Ce Taraudier était le diable.

***

Mais le diable, c'est qu'il disait vrai, et que la jolie, délicieuse et voluptueuse dame à laquelle il parlait avec tant de brutalité et sur le ton du propriétaire avait bien été et restait tout ce qu'il disait.

Nous avons montré naguère comment elle avait cherché en Syveton surtout un « répondant » et nous avons dit qu'elle était de ces femmes pour lesquelles le mariage n'est, au résumé, qu'un moyen de réaliser une plus grande somme de liberté.

Réellement, elle avait besoin de quitter la Belgique où elle commençait à être brûlée. Or, être brûlé dans le monde de l'espion-

nage, équivaut à être mort. Il faut changer de climat et si faire se peut, de nationalité, c'est précisément tout ce que Mme de Bruyn avait trouvé en troquant également son nom contre celui de Syveton.

Il n'est pas sans intérêt de nous arrêter quelque peu sur cette période particulière d'une vie copieusement agitée.

Dans un de ses articles de l'*Intransigeant*, Rochefort a raconté qu'à l'époque où Mme de Bruyn fréquentait chez Pelletan on se défiait d'elle et que l'on disait : « Voilà l'espionne ! » Etait-ce simplement l'effet de son accent étranger ?

Mais on sut qu'un diplomate dont le séjour en Belgique fut prolongé a formellement affirmé l'avoir jadis employée pour certaines missions spéciales et en avoir obtenu des renseignements utiles.

C'est qu'en effet — et l'affaire Dreyfus en a fourni maintes démonstrations — la Belgique est le marché central de l'espionnage. Celui-ci s'y pratique pour le compte du

monde entier; et nul n'ignore que dans ce trafic, le beau sexe a toujours tenu la plus large place.

Il est si facile de jeter dans les bras d'un homme à surveiller, une jolie créature, qui, après quelques effusions, connaît ses habitudes, son appartement, ses papiers et les plus intimes de ses secrets !

Est-ce qu'à Paris même certaines grandes dames — du monde et non pas même du demi — ne sont pas à la solde de telles puissances étrangères, pour leur donner, en toute honnêteté et sans rien sacrifier de leur pudeur, les renseignements dont elles ont besoin ?

Elles fréquentent les salons politiques, à moins qu'elles n'en ouvrent elles-mêmes; et l'on a vu souvent créer de la sorte des mouvements d'opinions favorables à une idée, à une entente, à des alliances. N'a-t-on pas longtemps cité la maison d'une Madame de M... comme centre de propagande des idées anglophiles?

*
* *

A Vienne, c'est dans les réceptions mondaines qu'évolue toute la diplomatie. Autour du sopha des dames de la haute noblesse se discutent les problèmes européens. Aussi nos ambassadeurs près de S. M. François-Joseph ne peuvent-ils réussir qu'autant qu'ils possèdent la plus grande distinction et la plus native habitude du monde. Leur qualité officielle n'est rien. Il faut qu'ils se fassent admettre dans la haute société par leurs dons personnels, et qu'ils savent comprendre ce qui s'y dit et s'y fait et comme quoi telle duchesse ou telle ravissante baronne ne sont que le reflet des pensées et des tendances de tel diplomate en vue.

N'est-ce pas, hélas! pour cette unique raison que M. Lozé, l'ancien préfet de police, ne put faire qu'un si court passage à l'ambassade de Vienne. Assez rustre, un peu lourdaud, sans monde et sans finesse, il faisait

dans ce milieu ultra raffiné figure d'un policier maladroit qui prête ostensiblement l'oreille aux conversations et pose des questions avec toute la grâce d'un commissaire. Et l'aristocratie viennoise, si délicate à manier, refusa de l'admettre.

*
* *

Mais cet aperçu du rôle de la femme dans la politique internationale nous entraîne un peu loin de Mme Syveton qui, à l'époque où elle opérait en Belgique, le fit évidemment dans une sphère infiniment plus modeste que celle dont la Hoffburg est le centre.

Peu intelligente, d'une coquetterie tapageuse, et d'une prétention fatigante, elle n'avait jamais pu rendre les services que la haute diplomatie exige de ses « déléguées du grand monde. » Mais les rapports que Taraudier possédait la montraient comme assez précieuse pour les menues besognes de l'alcôve où tant d'officiers, d'attachés d'am

bassade et d'agents politiques perdent leurs secrets avec délices, parmi le flot des baisers affolants et des caresses trop savantes.

*
* *

Voilà ce que, de longue date, savait Taraudier. Mais qu'avait-il donc appris de nouveau et de nature plus grave ?

Qu'étaient-ce que ces rendez-vous avenue Kléber, et qu'était cette Mme de Seccaro ?

Tout simplement une entremetteuse de haut vol qui, dans son appartement de cette avenue, hospitalisait de chères amours de passage. Et Taraudier mentait quand il feignait une découverte récente. Depuis longtemps il connaissait le mystère de l'existence de Marie Syveton ; mais il le tenait en réserve pour le jour où quelque accident exigerait qu'il l'eût plus à sa discrétion que jamais.

C'était en effet aux premiers temps de son installation à Paris que remontait la fréquen-

tation par Madame Syveton — qui en avait vu bien d'autres à Anvers et à Bruxelles — de ce monde si spécial et si peu connu de la galanterie moderne.

De suite, protégée par la négligence forcée d'un mari tout entier aux soucis d'une politique de combat, elle s'était classée — ou déclassée — dans cette catégorie de jeunes femmes luxueuses et coquettes qui, en même temps qu'elles satisfont leurs instincts vicieux, cherchent en des travaux supplémentaires l'appoint pécuniaire sans lequel il leur serait impossible de dissimuler à leurs maris l'exagération de leurs dépenses.

Combien y a-t-il à Paris de ces femmes de petits fonctionnaires à 4.000 francs, ou même de ces femmes de la bourgeoisie et de la noblesse qui augmentent de la sorte la dotation que leurs maris leur servent pour leurs frais de toilette ?

Il y a pour les y aider quelque chose de si commode : la maison de rendez-vous !

*
* *

Appelons les choses par leurs noms : les maisons de rendez-vous ne sont en réalité que des maisons de tolérance d'un ordre supérieur, d'un extérieur discret. La clientèle n'y entre pas de plein pied. On n'y est admis que sur bonnes présentations et muni de sérieuses références et de recommandations autorisées.

Du côté hommes, c'est ce qu'il y a de mieux dans la politique, dans les finances, dans le Faubourg, surtout dans la colonie étrangère. Le Brésilien donne énormément; et le lord ne se fait pas prier.

Tous les matins, dans les hôtels cosmopolites, les dames d'allures respectables qui remplissent l'office de matrones, prennent ou font prendre les noms des étrangers de distinction nouvellement débarqués.

Une heure après, elles se rendent près

d'eux, sous un prétexte ou sous un autre, et ne sont pas longues à faire tomber la conversation sur l'objet qui les amène. Quelle facilité pour le voyageur qui ne connaît personne à Paris et qui voudrait tant goûter de la Parisienne !

Il ne s'agit plus, ici, de leur offrir la courtisane banale qui se prostitue au premier venu pour un tarif généralement réduit, et qui serait indigne de seigneurs d'une telle opulence ! Non : c'est non seulement le morceau de choix, mais la femme rare que tout le monde n'a pas et qui se fait payer en conséquence.

Alors, comme par hasard, la comtesse de Seccaro, ou l'une quelconque de ses concurrentes, a sur elle l'album des photographies de ces dames — de ces ensorceleuses dont la chair ardente constitue son propre fonds de commerce. Et elle développe cette alléchante galerie sous l'œil émerillonné du rastaquouère.

— Tout ça, c'est de la marchandise de luxe.

Celle-ci est la femme d'un chef de bureau du ministère des Finances; celle-ci est la femme d'un magistrat du Parquet; cette autre est une sous-préfète, dont le mari vit en garçon en quelque province; voici une actrice du Français dont la vertu est inattaquable et qui a la réputation de se réserver toute à son heureux époux. Ici — chut ! n'en parlez pas — c'est la fille d'un ancien ministre des Beaux-Arts et du Commerce (Vénus et Mercure). Là, c'est cette célèbre et adorable conférencière qui fait une si furieuse campagne contre l'immoralité masculine.

— Et puis tenez : un article soigné, fignolé et rudement couru en ce moment. Toutes les séductions, et les talents les plus raffinés. Le cri du jour. La petite Syveton.

— Syveton ? Celoui qui a calotté lou ministre de la Guerre ?

— Lui-même. Regardez-moi sa femme, si elle a une jolie frimousse !

— Jolie. Petit œil cochonne. Sourprenante. Ze la veux tout de souite. Mais dites-

moi... lou mari... est-ce qu'il calotte tous ceux qui... font l'amour avec la pétite?...

— Rien à craindre, mon prince. Le pauvre ne sait rien. La devise de ma maison est d'ailleurs : Amour et discrétion.

Généralement, pour ces sortes d'unions hâtives, le premier rendez-vous n'a pas lieu brutalement au domicile de la procureuse. De même que l'on met de timides fiancés en présence, à l'Opéra-Comique, pendant un entr'acte de *Mignon*, c'est dans un lieu public que l'obligeante dame fait connaître à l'amateur l'original de la photographie montrée.

On ne peut tout de même pas, à vrai dire, acheter chat en poche et sans avoir vu la couleur, la fraîcheur et le poil de la bête.

Le lieu de cette première rencontre sera tantôt le salon de lecture du Louvre ou du Bon Marché, les rayons de soieries des galeries Lafayette, tantôt le thé de cinq heures de l'Élysée-Palace ou de l'Hôtel Ritz, où dans le papillonnement exquis de tant de mondaines éblouissantes, ces messieurs chassent.

Ce qu'il y a aussi de très coté, ce sont les sermons de gala de la Madeleine. Et cela donne aux préparatifs du marché un petit relaut de profanation et d'impiété qui les pimente. Il offre du bout du doigt l'eau lustrale; elle l'accepte avec un sourire; et c'est une passe bénite.

Ceci est d'autant moins rare que, naturellement, toutes les jeunes amies de la comtesse de Seccaro sont de pauvres petites femmes vertueuses, qu'une incroyable nécessité force à tomber, mais — je vous le jure, mylord ! — qui fautent pour la première fois. Alors vous comprenez bien qu'il y faut mettre le prix, le bon prix.

Effectivement celui-ci varie entre vingt-cinq et deux cents louis. C'est pour rien quand un étranger de marque peut inscrire sur ses notes de voyage le nom de ces grandes dames. C'est pour rien quand un financier prodigue mais suspect peut se dire du juge d'instruction qui l'interroge :

— Tu peux me regarder de travers et pren-

dre les airs menaçants : ça ne m'a pas empêché, hier, de coucher avec ta femme !

N'est-ce pas d'une vengeance délicate et vraiment raffinée ?

Car de tout cela, comme de juste, les pauvres maris n'en savent rien.

Ils se contentent de s'extasier devant l'ingéniosité de leurs femmes qui trouvent des occasions épatantes et sont toujours habillées comme des princesses à si peu de frais !

Ils ne savent pas : mais une autre sait pour eux : la Police.

*
* *

Et c'est là que Taraudier, qui lui-même en était, avait trouvé le secret des dépenses de Mme Syveton. Elle avait trop fréquenté de maisons louches; et sous les regards vigilants qui toujours y sont ouverts, elle avait trop flirté.

D'ailleurs, en échange de la tolérance dont elles bénéficient, les congénères de la com

tesse de Seccaro sont dans l'obligation de servir d'indicatrices à la Préfecture : celle-ci tient donc un catalogue des marchandises offertes dans les maisons de rendez-vous.

Un homme que le gouvernement a intérêt à surveiller, sur lequel il veut avoir barre, fréquente-t-il une de celles-ci, ou bien une femme susceptible de lui rendre des services figure-t-elle sur le catalogue, la police s'arrange avec l'entremetteuse et fait une descente sensationnelle à l'heure où les pauvres amoureux s'occupent de toute autre chose que des destinées de la République.

Scandale. Cris. Epouvante. Crise de nerfs prolongée. C'est la situation perdue, l'avenir brisée : « Mon mari me tuera ! » — Ma femme va reprendre sa dot ! »

— « Rien de tout cela, fait le bon commissaire. On ne donnera pas suite à l'affaire. Mais à la condition que vous nous serviez, que vous soyez à nous et faites ceci et cela.

*
* *

Depuis longtemps la femme de Gabriel Syveton assurait au gouvernement par l'intermédiaire de Taraudier un concours des plus précieux. Son zèle s'était encore accru, du jour, où après un thé de l'Elysée-Palace qu'elle fréquentait assidûment, la police l'avait suivie dans une maison de rendez-vous et l'avait surprise en conversation très décolletée avec un rastaquouère de marque.

La menace précise de Taraudier venait à point pour l'enchaîner plus que jamais, pour la contraindre à l'accomplissement des redoutables besognes qu'allait peut-être exiger la gravité de la situation politique.

C'était bien jusqu'à ce jour d'espionner le trésorier de la Patrie Française jusque dans son lit, tandis que d'autres l'avait à l'œil à son bureau de la rue de Rivoli.

Mais cela ne pouvait plus suffire. Qu'allait-on lui demander ?

Elle n'avait pas été longtemps à se remettre du coup que lui avait porté Taraudier en lui révélant d'un mot qu'il savait tout sur son compte. Aussi bien n'a-t-elle jamais été de ces femmes timorées qui rougissent pour un rien et qui s'émotionnent de l'étalage de leur déshonneur.

— Eh ! bien, oui ; j'ai fait ça. Et puis après ? Pourquoi m'en parlez-vous ? Est-ce parce que vous en voulez, vous aussi. Dites-le, ça ne sera pas drôle, parce que, entre nous, vous êtes rien laid. Non, vous savez ! quand je me paierai un béguin, il ne vous ressemblera pas tout à fait... Mais enfin, si c'est ça qu'il vous faut...

Elle s'offrait.

— Dieu, ma petite, que vous êtes bête !

— Vous gênez pas. Tout comme Gabriel qui n'a que ce mot-là dans la bouche.

— Mais oui, vous l'êtes. Et quand je vous aurai couchée sur ce canapé, je serai bien avancé ! Quelle autorité de plus aurai-je sur vous ? J'en aurai moins. Je suis ainsi fait :

les rares femmes qui, de temps en temps, ont accepté de me donner du plaisir, je leur suis reconnaissant. C'est idiot, mais me voilà. Dès lors, si j'étais votre amant — même cinq minutes — vous ne m'appartiendriez plus comme il est nécessaire que vous m'appartenez. Il faut que vous m'obéissiez aveuglément, sans réflexion, sans observation — sans comprendre, au besoin. Ou sinon... Rentrez donc vos nichons, ma belle amie, et causons sérieusement.

***

Rageuse, mais domptée, Mme Syveton se rassit loin de ce mufle laid, stupide et mal embouché qui dédaignait le marbre de son corps

— Je vous disais que Combes veut empêcher le procès. Comment ? Voilà le problème que nous avons à résoudre vous et moi. Moi plutôt; parce que vous... Et pourtant je ne vois que vous qui puissiez arriver par votre

action personnelle à empêcher Syveton de paraître devant le jury où l'animal remporterait un succès formidable.

— Vous savez bien que, pour la politique, mon action directe sur lui est nulle.

— C'est pourquoi je ne crois pas que vous puissiez aboutir par la séduction. Il faut agir autrement : par la peur.

— La peur ? Lui ?... Vous êtes un peu fou. Lui qui a giflé André devant deux cents socialistes qui voulaient sa peau. Lui qui s'est battu si souvent, encore avant hier ? Vous déraillez.

— Je ne suis pas fou et je ne déraille pas. Il y a trente-six sortes de peur. La peur physique? Elle est plus rare qu'on ne croit. Ce sont des exceptions. Ce pauvre André est une exception... La peur nerveuse ? Rien du tout. Mais la peur morale ? Mais la peur du scandale ? Mais la peur d'être déshonoré ? Mais la peur de voir déshonorer ceux qu'on aime ? Voilà des dissolvants d'énergie ! Voilà des moyens de jeter à bas les plus vaillants !

Quels superbes leviers, dans une main adroite, pour opérer des pesées sur un homme et le démolir ! L'avez-vous, seulement, la main adroite.

— Alors, il faut démolir Gabriel ?... Le pauvre garçon !...

— Oh ! pas de sensiblerie. Ou c'est vous qui paierez les pots cassés.

— Et il vous croit son meilleur ami !... Il vous a tiré de la misère, et il vous a promené à ses cotés par toute la France, sans se douter que vous le trahissiez, que vous le vendiez. C'est tout de même terrible !

— Allons la belle, pas de boniment, j'ai tout aussi bien joué mon rôle que vous avez joué le vôtre, mon métier je ne l'ai si bien rempli que grâce à vous. Toutefois il ne fut jamais dans nos conventions que vous vous embaucheriez dans les maisons de passe, mais peu importe tout cela. L'essentiel est de réussir et d'obéir à nos maîtres communs. J'obéis, obéissez. Nous ne pouvons d'ailleurs pas faire autrement... Et puis il ne s'agit de le

démolir qu'au figuré, votre cher et tendre, cet époux adoré, dont vous portez le nom avec tant de dignité et de constance. Marchez droit, Marie et ne bronchez pas. A la moindre défaillance je dirai tout à Syveton.

— Et si je lui disais aussi, pour vous ?

— Il ne vous croirait pas. Il n'y a pas de preuves. Sur votre cas, elles abondent au contraire. Est-ce compris ?

— Il faut bien !

— A la bonne heure. Ecoutez donc mes instructions, et retenez-en bien tous les moindres détails.

La suite suffira largement à nous en montrer la nature.

CHAPITRE IV

COMBES ET TARAUDIER REMONTENT LES RESSORTS

Somme toute Taraudier n'était pas rassuré. Plus on approchait de la date fixée pour le procès, plus il se sentait nerveux et inquiet. C'était sa position qui était en jeu: et il ne voyait pas l'affaire en bonne voie. A la Patrie Française, il était forcé de constater à des signes nullement équivoques le terrain qu'il perdait. Un incident venait de s'y produire qui l'alarmait à juste titre.

Le semaine précédente, un député du groupe nationaliste qui se rendait à l'étranger, était descendu à la gare frontière pour la visite de la douane. Il se trouve nez à nez avec le commissaire spécial et reconnaît avec

stupeur, sur la casquette galonnée un ancien chef des huissiers de la Ligue, un garçon « de toute confiance » qui savait par profession tout ce qui entrait et sortait du siège social et qui même avait eu un certain maniement des fonds. Après les élections municipales, il avait quitté son emploi sous un prétexte quelconque et voilà qu'on le retrouvait commissaire spécial.

— Quoi, c'est vous qui êtes là, sous cet uniforme, vous en qui Jules Lemaître, Syveton, Coppée, nous tous avions tant de confiance.

— Hélas ! Il faut bien vivre, monsieur le député !

Et il tourna les talons, prenant la fuite vers son bureau.

Donc il était prouvé que la Ligue était infestée de mouchards, et que ses visiteurs avaient été pendant deux ans introduits et surveillés par un agent de la place Beauvau ! Quelle chance Taraudier avait-il qu'un beau matin on n'eut la preuve que lui aussi... La

suspicion montait autour de lui. On le tenait à l'œil déjà : il en avait la sensation. Et alors ? Brûlé à la Ligue, allait-il être disgrâcié à l'Intérieur ? Immanquablement, s'il échouait jamais dans la négociation périlleuse qu'on lui avait confiée de la part expresse et personnelle du Président du Conseil.

*
* *

C'est que Combes, le petit père au flair de renard et au regard de fouine, ne s'était pas trompé sur les conséquences possibles du procès à venir. Il avait, lui aussi, des signes avant-coureurs. Son complice Vallé n'avait-il pas échoué misérablement dans ses tentatives pour déférer Syveton à quelqu'une de ces Chambres correctionnelles où les juges ne rendent d'autres arrêts que ceux qui leur sont commandés par le Garde des Sceaux. Or celui-ci avait rencontré dans le cabinet du juge d'instruction et dans la Chambre des mises en accusation une résistance qui en di-

sait long sur l'ébranlement profond du ministère. On n'avait consenti à donner aucune entorse à la loi ni au bon sens; on avait décidé que Syveton, ayant dûment prémédité son acte de violence, comparaîtrait en Cour d'assises, où la justice est libre. Pour que des magistrats, membres de ce corps judiciaire qui est bien ce qu'il y a de plus pourri en France, se fussent permis cette indépendance, il fallait qu'ils sentissent le cabinet irrémédiablement atteint. Comme les rats, les chats fourrés désertaient le bateau qu'ils sentaient s'enfoncer. Cela n'était pas niable. Et le Petit Père en gémissait, les bras levés au ciel.

Jeter du lest? Eh! c'est ce qu'il venait de faire. Sournoisement, brutalement, assez salement, mais avec décision.

Basculé par dessus bord, comme une charogne encombrante et pestilentielle, le général André attestait que la barque était envahie par les voies d'eau et qu'il fallait à tout prix l'alléger.

Mais André, c'était Combes. C'était la

même complicité, la même trituration de papiers, la collaboration étroite pour le triomphe du régime des fiches et de la mouchardise. Tout cela serait forcément étalé au grand jour de la Cour d'assises, et ferait inévitable le formidable verdict d'acquittement. Lié par ces révélations au sort du Soufflet, le Défroqué devait à son tour prendre le chemin du néant. Et ce n'est pas avec ses deux voix de majorité, plus ou moins volées, qu'il oserait braver la fatalité.

Or Combes se rendait compte fort clairement que Syveton était terrible.

Il avait, cet homme à l'élégance recherchée et au monocle gouailleur devant son regard d'acier, le tempérament même du conspirateur. C'était un gaillard taillé pour jeter bas tous les gouvernements et même — ce qui est rare aussi — pour gouverner ensuite.

Le rôle de Syveton dans la découverte des fiches, Combes ne l'ignorait pas. Il savait que le député du 2e avait pu, à lui seul, trouver les fonds nécessaires à la négociation.

*
* *

C'était le côté prodigieux de cette puissance qu'en sa seule personne incarnait Syveton; il savait et pouvait trouver quelques sommes que ce fut pour l'action de la Ligue, parlons net : pour son action. La formidable antipathie qu'il déchaînait pour ainsi dire magnétiquement chez ses adversaires, avait un contrepoids dans une sympathie non moins irrésistible de ses amis. Or il comptait parmi ceux-ci, et dans le cercle de ceux qui avaient foi le plus aveuglément en lui, de puissants capitalistes.

Ainsi nul au monde, dans la politique, ne savait que la caisse de tout temps si convoitée, si assiégée de Mme Lebaudy lui était largement et pleinement ouverte. Cependant, ils étaient quatre pour lesquels ce n'était pas un secret : Syveton, sa femme qui l'avait arraché à son mari, Taraudier qui le tenait de celle-ci, et Combes à qui Taraudier l'avait

hiérarchiquement transmis. Et l'on se rappelle qu'en effet ce fut une surprise générale quand après le drame, au cours d'une de ses innombrables interviews, Marie Syveton en fit confidence.

Waldeck-Rousseau avait eu peur de Déroulède. Combes avait bien plus de flair en redoutant Syveton.

Hélas ! il ne pouvait pas s'en débarrasser, comme son prédécesseur s'était affranchi de l'autre, en faisant manœuvrer la Haute-Cour de Forfaiture : voilà qu'il se trouvait face à face avec le jury de la Seine — celui-là même d'ailleurs d'où Déroulède était sorti acclamé.

Non, non ! Décidément il faut que ce procès n'ait pas lieu.

C'est que Combes sait aussi quel effroyable déballage s'y fera.

Cette fois il ne l'a pas appris par l'espionne ni par Taraudier. Mais bien par Vadecard, le secrétaire du Grand Orient.

Vadecard a fait son recensement; il a fait

le détail et le total des documents soustraits, par Bidegain.

Ce qu'a lu Guyot de Villeneuve à la tribune, ce qu'il publie au jour le jour dans les journaux nationalistes, ce n'est rien auprès de ce que possède Syveton. Et Syveton n'est pas homme à négliger une arme quelconque. Intelligent et sagace comme il est, sûrement il a marqué le jour du procès pour l'écrasement décisif de la Maçonnerie et du ministère.

Il va vouloir justifier son geste, prouver qu'il a eu raison de venger sur les joues d'André (puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen capable d'éveiller les foules) l'honneur de l'armée, les droits de la Charte militaire et même — ce qui est la grande angoisse de Combes — la Constitution et le Président Loubet.

Vadecard l'a confié au Président du Conseil : il y a des plumes blanches dans le dossier des fiches.

Il y a Peigné, qui décime les officiers coupables d'être soldats simplement.

Il y a Passerieu.

Et il y en a un autre qui se met à la disposition du Défroqué pour faire tel coup d'Etat que celui-ci ordonnera et qui écrit :

— Je me charge de débarquer « le vieux de l'Elysée ».

« Le vieux », c'est le Président de la République. Ah ! que Déroulède s'était mal adressé, quand il comptait pour la même besogne sur un officier loyal, correct, républicain comme le général Roger.

S'il avait eu l'idée de se fier à un général de loges !

Alors vous devinez l'effet en cour d'assises !

***

Vous voyez Combes accusé et convaincu en pleine audience d'avoir organisé un service d'espionnage privé et de délation, dans les archives duquel existait cet engagement de chasser « le vieux » hors de l'Elysée pour

installer à sa place un délégué plus direct du Grand Orient.

Et lequel ? Combes lui-même ! !

C'était l'effondrement, la honte irrémédiable, l'obligation d'aller cacher son infamie à Pons jusqu'à perpétuité.

Donc pas de procès. Il ne fallait pas qu'il y eût de procès.

Comment ? Par quel moyen ? Eh ! par celui que Combes a toujours employé et qui lui donna tant de force dans le Parlement :

Par le chantage.

Par l'exploitation de la crainte du déshonneur.

Les exemples de ce genre de travail auquel excellait le Petit Père sont devenus classiques dans le monde parlementaire.

Un jour un honnête homme, député du Lot-et-Garonne, M. Dauzon, ose se séparer du Bloc. Immédiatement Combes fait écrire dans la *Dépêche de Toulouse* que M. Dauzon ne lui aurait certainement pas refusé de continuer son concours au ministère, si celui-

ci n'avait pas fait la sourde oreille à une demande pressante d'argent à prendre sur les fonds secrets. Et si le député indépendant n'avait pas eu la présence d'esprit et l'énergie de couper court sur le champ à la calomnie, s'il s'était laissé intimider par la crainte du scandale, c'était un esclave de plus attelé au char de Combes.

Or c'est exactement par le même moyen que, dès le lendemain de la gifle administrée au général André, le Président du Conseil entreprit de déshonorer Syveton. Le *Matin* sous la plume du spirituel Hardouin ne s'était-il pas fait l'écho des bruits répandus par le ministère en écrivant que pour agir de la sorte et grouper une majorité dans un élan de protestation contre l'acte brutal, il fallait que Syveton eût été payé par Combes lui-même.

En même temps il fit colporter par les nouvellistes ordinaires de son arrière cabinet que, somme toute la personnalité du député du deuxième était assez suspecte et que la Patrie

Française serait bien avisée d'ouvrir l'œil. Et certains députés informés qui vont prendre régulièrement place Beauvau livraison des propres pensées qu'ils doivent avoir se répandaient plus tard en disant :

— C'est bon. La séance aux assises ne sera pas pour Syveton un triomphe aussi éclatant qu'il le croit ! On verra... Et puis, autant vous le dire : j'ai des tuyaux... de vrais tuyaux.

Déshonorer Syveton ! Le mettre en telle posture qu'il n'osât même pas paraître devant ses juges, qu'il n'osait même pas, franchissant la frontière, aller se réfugier auprès de cet honnête homme de Déroulède, c'était le plan, c'était l'idée; ce fut la consigne donnée à Taraudier.

*
* *

Taraudier la mûrissait. Il avait tout d'abord imaginé d'acculer la victime à l'affolement par la révélation des débordements de

Mme Syveton. Le coup serait terrible pour cet homme qui avait cette femme dans la peau. Mais en somme, son amour pour elle était-il autre chose qu'une question d'épiderme ? Tabler sur le spasme pour mâter et dompter un gaillard de cette ambition et de cette belle structure cérébrale, c'était jouer gros jeu.

Il fallait cela. Mais il fallait autre chose.

Le déshonneur de la femme ? Très bien. Le démantellement du foyer ? Parfait. Mais alors, conséquence logique : le déshonneur personnel du mari.

On arrive à tout par la séduction. Surtout au crime.

Mais Taraudier a de l'expérience et de la pratique : pour toute entreprise humaine, il faut une base, comme Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde. On ne peut pas, davantage, faire passer un être irréprochable pour un bandit, du moment que l'on est impuissant à créer le terrain solide — fut-il moins épais qu'une tête

d'épingle — sur lequel et autour duquel on échafaudera, boulonnera, enchevêtrera la calomnie.

*
* *

Où trouver, dans la vie probe de Syveton, le point d'appui d'Archimède ?

Et Taraudier cherche. Il cherche avec l'angoisse du joueur qui va jouer sa dernière partie. Et de ses mains fiévreuses il se pétrit le front, avide d'en faire jaillir et d'en extraire l'idée libératrice.

Elle fut récalcitrante ce jour-là. Et puis le lendemain, comme il quittait la rue de Turenne pour aller à Neuilly, elle se dressa devant ses yeux, inopinée, superbe, dominatrice.

C'est une confidence que, quelques mois auparavant, Syveton lui avait faite, de telle nature qu'un ami très intime peut seul en recueillir. Fatal intimité ! Mortel aveuglement !

— Je n'ai pas la tête au travail, avait dit Syveton. J'ai des embêtements que vous ne pouvez vous imaginer. Ah ! elle pourra se vanter de m'en avoir fait voir de toutes les couleurs, cette Margot ! Et son Ménard ! Ah ! ce Ménard. Nous n'avons pas eu la main heureuse en les mariant. Croiriez-vous qu'il lui a fallu deux mois, après les justes noces pour se décider à la faire femme. Vous pensez si ça faisait le compte de cette petite qui est hystérique en diable. Elle poussait les hauts cris. Bref, il a fallu que sa mère et moi interv inssions. Est-ce assez grotesque ! Et ce n'est que sous le coup d'une menace en annulation de mariage que le drôle s'est décidé à l'accomplissement de son devoir. Eh bien ! savez-vous ce que j'apprends ? Ce misérable était malade, d'où son abstention et il a collé sa maladie à sa femme. Je suis tout bouleversé de cette dégoutation. Voilà ce que c'est d'avoir dans sa famille des donzelles dont il faut se débarrasser à tout prix.

— Comment ?... Mlle de Bruyn ?...

— Je vous l'ai dit : une hystérique à fond. A treize ans elle savait tout ce que nos mères ignoraient à vingt et n'avait-elle pas imaginé de raconter à tout le monde que je l'avais violée !... Oui, moi, son beau-père. Et si je ne l'avais pas fait examiner par un médecin, on pouvait croire que c'était vrai. Plus tard, elle s'est amourachée d'un palefrenier de Chantilly. Et tout le temps elle tournait autour de moi. Oui, mon cher : elle jouait les Phèdre à rebours. Nous l'avons mariée au premier venu, car la vie n'était plus tenable. Et maintenant voilà cette autre histoire. Ah ! la garce ! Gardez bien ce secret de famille douloureux. Car si jamais on savait...

*
* *

Aujourd'hui Taraudier voyait tout le parti à tirer de cet imprudent aveu : il fallait agir sur Margot, sur son étrange mari et, par eux, sur Syveton lui-même. Puisqu'il craignait tant la révélation de ce scandale, il de-

vait être facile de lui faire perdre la tête en l'en menaçant.

Deux heures après, Taraudier sonnait à la porte des Ménard.

On mit un certain temps à lui répondre. Il entendit clairement des pas précipités, des chuchotements et une voix d'homme qui disait à trop haute voix.

— Zut ! On ne peut pas être tranquille une minute.

Enfin on lui ouvrit et il se trouva en présence d'une bonne aussi laide qu'elle devait devenir célèbre, qui ragraffait précipitamment son corsage. Anna Spilmacker était très rouge. Elle eut l'accueil gracieux des gens qu'on dérange.

— Monsieur est sorti.

— Madame ?

— Oui, elle est là !

— Visible ?

— Faut bien.

En passant par la cuisine, Taraudier aperçut par l'entre-bâillement de la porte, une sil

houette d'homme qui ne lui était pas inconnue. Qui ? Il chercha et trouva de suite : Jondeau, le concierge de Syveton. Tiens, tiens ! Peut-être une piste.

Introduit au salon, il salua Mme Ménard qui paraissait un peu troublée. Bizarre ! Qui donc avait-il dérangé ? Tout le monde alors ? Il y avait sûrement là quelque chose d'intéressant à tirer au clair.

Il classa le fait dans sa mémoire de policier toujours à l'affût.

— Ce cher M. Taraudier, quel bon vent vous amène ! Mon mari est sorti.

— Qui pourrait s'en plaindre, Madame. La rencontre n'en est que plus charmante.

*
* *

Onduleuse, serpentine, Margot avait tenu toutes les promesses physiques de l'enfant que nous avons vu conquérir les suffrages le jour du mariage de sa mère. Même elle avait gardé, dans ses grands yeux séduisants

ce regard de candeur et d'innocence qui vous attirait par je ne sais quel piment de vice.

Elle aussi rajustait d'un doigt un peu fébrile les boutons nacrés de son peignoir flottant, jolie et vaporeuse robe d'intérieur qui ressemblait un peu trop à un saut du lit et dessinait indiscrètement les contours d'un corps voluptueux.

Elle tenait bien de sa mère, cette charmeuse troublante et pleine de mystère.

Rien de cela n'échappait à l'œil du visiteur toujours à l'affût; et il se demanda maintenant si ce n'était pas une scène à trois qu'il avait troublée. Cette idée incrustée dans l'esprit, il prit le parti d'agir carrément.

— Mon Dieu, Madame, ce sont des choses plutôt graves qui m'amènent et la présence de votre mari serait peut être, pour le moins, inutile.

Je viens vous entretenir très amicalement et pour vous rendre service, des bruits qui courent.

— Des bruits ? Quels bruits ?

— Ou plutôt de ceux que fait courir un homme qui vous touche de près et qui devrait, plus que tout autre, montrer une absolue réserve.

— Je ne vois pas, Monsieur...

— En effet, vous devez être à cent lieues de supposer que celui-là puisse chercher à vous nuire. C'est votre beau-père.

— Gabriel !

— Lui-même. Et pour l'appeler ainsi, avec cette familiarité touchante, il faut qu'effectivement vous possédiez en lui toute confiance ; que vous ressentiez même pour lui quelque tendresse, cette tendresse qui naît si naturellement, même en dehors des liens du sang, entre une fille et un père.

— Excusez-moi, Monsieur ; vous m'avez prise de court. Je nourris en effet à l'égard de M. Syveton les sentiments de la plus vive affection.

— Il ne paraît pas vous la rendre. Et je sais de source certaine qu'en ce moment même il fait courir des histoires abominables

sur votre ménage... Oh ! croyez bien que si je me permets la démarche audacieuse de vous en parler, c'est uniquement dans l'intention d'éviter de plus graves discordes au sein d'une famille où depuis longtemps je suis reçu comme sincère ami et comme confident. Pensez que j'assistais au mariage de Mme de Bruyn et que je vous ai vue toute jeune... Je suis des vôtres, et bien sincèrement. Or, ce n'est pas au moment où Syveton traverse une crise si redoutable de sa vie politique qu'il serait permis de laisser compliquer sa situation par des dissentiments de famille... Nous aurons assez de peine à le tirer de l'impasse où il s'est jeté !

— Mais enfin, Monsieur, dites-moi tout... Que je sache...

— Ma foi, c'est assez difficile. Entre hommes on s'explique. On ne craint pas la brutalité des termes. Avec une femme, c'est plus délicat. Bref... il raconte partout que M. Ménard s'est fait très longtemps prier pour vous donner le droit de vous dire véritablement...

sa femme. Et il ajoute que la maladie qui vous alitait ces temps derniers provient de ce que M. Ménard s'est tout de même décidé, sous la pression de certaines menaces, à remplir ces devoirs.

— Ah ! le cochon ! Quel besoin a-t-il de raconter ça !... je croyais que personne ne saurait...

Taraudier était fixé. Syveton ne lui avait dit que la vérité. De plus, la vivacité d'expressions de Margot montrait qu'il était superflu de chercher des périphrases avec une jeune personne qui s'exprimait si crûment.

— Il dit bien d'autres choses... Oh ! mais je vous les répète dans un but de pacification et pour que, le jour où tout cela vous reviendrait aux oreilles d'autre part, vous n'ayez point d'alarme et soyez préparée à répondre. Il ne faut pas en vouloir à votre beau-père. Il est tellement surmené ! Cette affaire d'André l'a jeté dans une telle surexcitation nerveuse ! Car il en a des nerfs ! ! En avez-vous, Madame ?

— Si j'en ai ! Si je le tenais, je lui grifferais les yeux.

— C'est bien cela. Et cette tendresse dont vous parliez tout à l'heure ? Elle est passionnée, cependant... si l'on en croit ce qu'il dit.

— Il dit que non seulement votre mari vous a avariée, mais qu'étant jeune fille, vous étiez une hystérique dangereuse et que vous avez tout mis en œuvre... oui, tout... pour devenir sa maîtresse.

— Et que je n'y suis pas parvenue, bien sûr ?

— Effectivement. Et puis que vous vous êtes vantée du contraire. Et qu'à treize ans, vous l'avez accusé de vous avoir violée.

— Violée ! moi, violée !... Mais il n'en a pas ! ! !

*
* *

Un éclat de rire strident jaillit des lèvres de Margot, un éclat de rire si prolongé, si convulsif qu'une minute plus tard elle tombait

dans un fauteuil en proie à la plus violente crise de nerfs.

Plus embarrassé d'apparence qu'il ne l'était réellement, Taraudier courut dans l'antichambre et demanda du secours. Comme il l'avait prévu, Jondeau se précipita en même temps qu'Anna Spilmacker et tous les trois s'empressèrent au secours de la jeune femme.

Très vite, elle revint à elle et Taraudier qui, à ce moment s'était détourné pour chercher un flacon quelconque, surprit dans une glace la cause de ce retour si précipité à la santé.

Le concierge de Syveton, qui tapotait les mains de Margot, l'avait tout d'un coup saisie par la nuque et, d'un long et pénétrant baiser sur la bouche, avait ramené le calme dans cet organisme exaspéré. Un spasme voluptueux avait détendu tout le corps et les globes des yeux retournés reprenaient leur place normale, avec tous les rayons de séduction diabolique.

Tout conspirait en faveur de Taraudier,

qui, d'un geste, fit comprendre à la bonne et à Jondeau qu'il avait tout vu.

On sait comme, au sortir de pareilles crises, les hystériques reprennent vite connaissance, et comme facilement elles rattrapent la conversation au point interrompu.

*
* *

— Violée, cria-t-elle. Oui, si j'avais voulue, et à treize ans, et à quinze, et tout le temps. Ah ! il me dédaigne ! Attends, mon vieux : ces choses-là se paient. Oui, M. Taraudier, il me voulait : et s'il ne m'a pas prise, c'est que je savais bien par ma mère, qu'il n'était pas capable d'avoir deux femmes à la fois... Demandez plutôt à Anna !

Anna, gênée, regarda Jondeau avec angoisse, et prit le bras de Margot pour l'arrêter. Mais allez enrayer l'emballement d'une femme furieuse, jalouse, déchaînée !

— Tiens, remarqua froidement Taraudier !

Justement il dit aussi que Mademoiselle le cherchait dans tous les coins et qu'il ne pouvait s'en défaire.

Anna, suppliante près de Jondeau et le prenant à témoin :

— Non, non ! c'est le contraire... Oui, oui, c'est le contraire, sais-tu !

Et Taraudier, insinuant, mais l'œil incisif.

— Alors, je vois bien; la vérité est tout le contraire de ce que dit Syveton... Il est bien vrai qu'à Spa, il vous a souillée, Madame... Il est bien vrai que c'est lui, Mademoiselle, qui vous poursuivait dans les chambres et voulait vous assujettir à sa honteuse frénésie... Il est bien vrai que si vous avez conservé l'une et l'autre, votre pureté, c'est par un effort de révolte contre ce satyre, car c'est un satyre !

— Oui, oui, clama d'une voix rauque Mme Ménard qui entrevoyait le moyen de se venger de l'affront de tant d'années à ses charmes dédaignés, et de punir aussi ce Joseph qui, d'après la relation de Taraudier, se van-

tait en tous lieux d'avoir échappé aux séductions de Madame Putiphar.

— Oui, oui, clama la Spilmacker qui avait été moins prompte; mais qu'un regard jeté sur Jondeau soupçonneux et jaloux, voulut lui donner cette attestation de sa vertu — de cette vertu angélique d'une domestique chaste et réservée qui refuse de se livrer au maître impérieux.

— Ah ! je le vois d'ici, reprit Taraudier, la voix âpre, le geste précis et obscène. Je le vois vous poursuivant l'une et l'autre de l'offre cynique et odieux de sa virilité exhibée ! Quelle infamie ! Mais l'infamie suprême, n'est-ce pas d'ébruiter lui-même ces actes sadiques, en retournant les rôles ?... Si j'étais vous, j'irais lui jeter son ignominie à la face, et lui montrer ce qu'il y a d'infâme dans toute sa conduite.

— Allons-y tous, cria le naïf Jondeau.

Taraudier le regarda avec compassion et pitié.

— Laissez, M. Jondeau. Ce ne sont pas

nos affaires... Moi, d'abord, je suis tenu par les obligations politiques... Syveton est à la veille d'un gros procès. Je me dois à mon parti et je lui dois d'être aux côtés de son champion jusqu'à la dernière minute. Mais après...

— Moi, c'est avant, que je me vengerai ! déclara Margot. C'est parce qu'il est dans l'embarras que j'aurai du bonheur à augmenter ses angoisses... Ah ! il a dit cela de moi... Il verra ce que je vais dire de lui... Et d'abord je lui enverrai mon mari... Lui aussi est insulté. Lui aussi est outragé... Un homme que j'aimais tant ! !

— Qui ça ? Votre mari ?...

— Vous êtes bête, Monsieur Taraudier. Ce Gabriel, pour lequel j'aurai... Oui, c'est un misérable, un sadique, comme vous dites, un vampire, un satyre... Il me provoque, il le veut : nous allons revenir à Spa !

— Ne craignez-vous pas que votre mari se porte à quelque excès regrettable ?...

— Ménard ! Jamais de la vie... Avant qu'il

se serve de tous les poisons qu'il collectionne !... C'est pas un homme assez énergique.

Autre fait que Taraudier nota sur ses tablettes : il y avait des poisons à portée de la main de Ménard.

Il reprit :

— Enfin ne le prévenez pas trop brusquement. De ce pas, je vais voir Potel... Il est toujours chez lui à cette heure, Potel ?

— Toujours. Mon mari est pour une affaire à Puteaux.

— Parfait, alors, je connais Potel. Il verra Ménard... Quand celui-ci rentrera, vous n'aurez rien à lui dire. Il saura tout.

— Et il ne m'empêchera pas de me venger, savez-vous.

— Je ne vous demande que du temps. Vous ferez après le procès tout ce que vous voudrez. Mais d'ici là, ayez pitié de la Cause !

*
* *

Le fin mâtin, savait bien que plus il demanderait d'atermoiement à une femme

nerveuse et hystérique, plus il précipiterait les catastrophes.

En se retirant, il planta son regard aigu dans celui du concierge Jondeau :

— Je vous laisse, mon brave, avec ces dames. Vous aussi, on veut vous faire passer pour un amant trompé... Ne vous faites pas de bile. Reprenez, mes enfants vos petits exercices. Moi je saute chez Potel... Et surtout pas un mot de mon intervention : la Cause serait perdue !

*
* *

Potel, nul ne l'ignore, était cet agent d'affaires, ancien serviteur du Préfet de police, qui s'était associé avec le mari de Margot pour l'exploitation d'un cabinet de consultations juridiques à trois francs l'une — trente sous, comme a dit Rochefort, pour chacun des « avocats ».

Le soir, quand Taraudier se coucha, il avait vu ce précieux auxiliaire ; il avait la

certitude que celui-ci avait de son côté chapitré Ménard, et il s'endormit plein de confiance en murmurant :

— Cette petite Margot inventera tout ce que l'on voudra. Ça va à merveille, tout est bien remonté : il n'y a plus qu'à déclancher.

CHAPITRE V

« IL FAUT QUE TU FOUILLES »

– C'est le plus grand procès que j'aurai plaidé de ma vie, déclare Me Henri Robert à Syveton qui le reconduit jusqu'à sa porte. Qu'est-ce qu'une tête humaine arrachée au bourreau, vis-à-vis d'une nation que nous allons libérer d'une tyrannie comme il n'y en a pas eu d'aussi lâche et tortueuse depuis Venise ! Je crains qu'il me reste trop peu à dire, après les coups de tonnerre que vous allez lancer.

— Allons donc, riposte gaîment Syveton ! Vous serez l'arc-en-ciel après l'orage et la France verra étinceler toutes les couleurs attendues de la Lumière, de la Liberté, de la

Délivrance à travers le prisme de votre éloquence.

— En tout cas, puisse cette journée déjà marquée dans l'Histoire, ouvrir pour la France une ère nouvelle d'apaisement et de probité.

— J'y compte fermement. J'ai tout espoir et je vais à la bataille avec la certitude absolue d'un triomphe... avec des suites.

*
* *

Syveton rayonnait. Jamais ce combattif plein de vigueur, de santé et de force jeune ne s'était senti plus en formes. Il touchait au couronnement de ses ambitions, et tout son être exultait de cette foi intrépide et calme qui n'appartient qu'aux tempéraments d'élite.

Il rentra dans son cabinet de travail en sifflotant et y trouva sa femme qui occupait le fauteuil quitté l'instant d'avant par Me Henri Robert.

— Te voilà, ma petite ! dit-il joyeusement. On étouffe ici, tu ne trouves pas. Baisse donc la clef de ce fourneau à gaz. Décidement, c'est un mauvais système. Il faudra le faire changer.

— Il s'agit bien de ça, cria Mme Syveton, les yeux pleins de flammes mauvaises. Regarde ce que j'ai reçu à l'instant.

Elle lui tendit un papier que Syveton prit négligemment.

— Quoi ? Une lettre anonyme ! La belle affaire. Si tu crois que je vais me donner la peine de la lire. J'ai bien autre chose en tête.

— Quoi ? Le procès ? Justement c'est à ce propos, sais-tu ? Il faut que tu la lises, — il le faut, ajouta-t-elle avec une intonation presque tragique dans la voix et un geste impérieux.

— Si ça te fait tant plaisir, après tout, je veux bien.

Et il reprit le papier où le louche message s'étalait en caractères d'imprimerie péniblement juxtaposés l'un près de l'autre.

*
* *

« Madame, quelqu'un qui vous veut du bien...

— C'est toujours par cette formule que commencent les lettres anonymes.

« Quelqu'un qui vous veut du bien croit « de son devoir de vous prévenir qu'il se « prépare quelque chose de pommé pour « l'audience où votre mari va comparaître. « Le procureur Bulot est décidé à déballer « tout le dossier que votre Gabriel possède « sur le chapitre des mœurs. Et ça n'est pas « ragoûtant. Il paraît que ce vertueux défen- « seur du trône et de l'autel est un pédéraste « avéré et que la Préfecture de police en pos- « sède les preuves. Il paraît que, sous vos « yeux, il a eu le cynisme de coucher avec « toutes ses bonnes, et qu'il y en a même « une, nommée Anna Spilmacker qu'il a tout « simplement violée. C'est pourquoi, dit-on, « elle a quitté votre service. Il a fait mieux :

« il a perverti votre fille, quand elle était « Mlle de Bruyn. Le parquet en possède une « preuve terrible et qui remonte loin. Votre « Margot n'avait pas treize ans, qu'il l'avait « déjà bousculée sur un canapé et violée. Ces « abominations n'ont jamais cessé. Quand il « a mis tant de hâte à la marier, c'est qu'il « la croyait enceinte. Depuis, il n'a pas cessé « de la voir, à telles enseignes que la maladie « qu'elle a, c'est lui qui la lui a passée, dans « le dernier voyage à Trouville... Ah ! c'est « qu'on sait tout.

« Vallé a donné l'ordre à Bulot de tout dé- « baller à l'audience. On l'écrasera sous les « preuves. Il y aura toutes les pensionnaires « d'une maison publique de la rue Joubert où « votre mari conduisait Margot et sa bonne « Anna pour des travaux spéciaux, et qui, « toutes le reconnaîtront. Il n'a aucun moyen « d'échapper.

« Il faudrait qu'il fuie. Ce sera un désastre « pour la Patrie Française et les nationalistes. « Mais croyez bien que je ne vous révèle tout

« cela, au risque de vous chagriner, que pour
« vous donner l'occasion de rendre un si
« grand service à un parti dont je suis. Vous
« pouvez tout sur cet homme. Emmenez-le
« bien loin.

« Un véritable ami. »

*
* *

Pendant que Syveton lisait, l'espionne le suivait du regard, et se mettait en rage de ne pas voir le plus amer des sourires abandonner ses lèvres.

Remettant le papier sur son bureau, il laissa tomber ces mots de sagesse.

— Ma chère amie, tu seras toujours la même. Il faut être bête comme tu l'es pour n'avoir pas remarqué un détail qui juge tous les autres. L'imbécile qui a fait cela prétend qu'à Trouville j'ai donné la... maladie à ta fille. Est-ce que tu l'as jamais eue, toi ? Ces choses-là ne se donnent pas à volonté. Ta fille l'a. Tu ne l'as pas. C'est donc que je ne

l'ai pas. Avec un peu de réflexion tu aurais jugé par cela de tout le reste. Laisse moi donc tranquille, avec toutes ces ineptie, et ne te mets pas martel en tête. Je crois bien que les bandits du gouvernement sont capables de tout. Mais ils ne sont tout de même pas capables de fournir des preuves de ce qui n'exista jamais... Oui, ils pourraient payer les filles d'un lupanar pour venir témoigner de m'avoir vu; mais il y en aurait trop; elles se couperaient... Si c'est avec des moyens pareils que Combes a imaginé de se débarrasser de moi, c'est un idiot : et je ne le croyais pas.

Marie l'avait laissé parler avec la conviction de plus en plus lancinante qu'il faudrait y aller du grand jeu et que ce serait dur.

*
* *

Elle se ramassa sur elle même et fit appel à tous les artifices de sa jalousie tour à tour sincère et simulée.

La parole sifflante entre ses dents serrées, elle commença :

— Tu n'es qu'un misérable ! Tout ce qu'il y a sur cette lettre, oui, tout, je le crois... Tout, c'est vrai... Ça correspond trop bien à tout ce que j'ai moi-même observé, vu et compris. Car, j'ai beau être une bête, comme tu me dis toujours, je comprends, sais-tu. Il n'y a pas dans cette lettre une ligne qui ne se rapporte à un fait, à une absence, à un regard, à un geste dont mon cœur n'ait saigné... Toujours et partout, moi qui te suis si fidèle et qui porte si dignement ton nom — et j'y ai du mérite, car Dieu sait si tout le monde, telle que je suis, m'a fait la cour ! — partout et toujours je t'ai vu empressé près des femmes... Et puis tu serais plus souvent après moi, si ce n'était pas vrai. Sous prétexte que la politique l'occupe, Monsieur ne touche plus sa femme que de loin en loin !... C'est que tu as d'autres occupations... Tu vas bien ; il t'en faut de tous les sexes !... Ah ! ne ricane pas : il faut que celui qui a écrit ça

soit bien renseigné, puisqu'il cite des faits que tu ne peux nier... L'histoire de Spa, par exemple. C'est vrai, ça, l'histoire de Spa. Malheureuse que je suis ! C'était vrai aussi comme le racontait ma pauvre Margot, ma chérie, victime de tes sales passions, souillée par ton infamie... Prendre la fille de sa femme, ah ! salaud.

Syveton, depuis le commencement de cette diatribe, affectait le calme et battait le tambour du bout des doigts sur le bord de son bureau. Mais visiblement, il commençait à s'énerver.

***

Sur la dernière injure, il n'y tint plus et, se levant, marcha sur Marie.

— Vas-tu, une bonne fois pour toutes, me foutre la paix avec tes histoires de femme hystérique ? Dieu me pardonne, ta Margot n'est que la reproduction de ce que tu es. Toi, tu as l'hystérie de la stupidité et du mensonge...

Ah ! ça tu ne comprends pas que toutes ces lettres anonymes sont fabriquées chez Combes pour me troubler, me faire perdre mes moyens de défense et qu'il faudrait que je fusse le dernier des imbéciles et des lâches pour m'y laisser prendre... Les faits exacts sur lesquels on bâtit le roman, tout en les falsifiant d'ailleurs ?... Mais ça s'explique tout seul par des indiscrétions de domestiques et de concierge. Toutes les bonnes sont plus ou moins de la police, car elles sont toutes à sa merci. Et quand on a eu chez soi une Anna Spilmacker, quand on l'a traitée comme tu l'a fait, en amie, en confidente, quand on l'a ensuite installée chez sa fille, on n'a pas droit de s'étonner de la diffusion des secrets de famille... Et quels secrets, je vous demande un peu ! Le seul dont la divulgation soit gênante ne l'est pas pour moi, mais pour toi. Une petite malheureuse, viciée jusqu'aux moelles qui accuse son beau-père de l'avoir violée, qu'on examine et dont le mensonge abominable éclate à tous les yeux ? Qui est-ce

que ça atteint ? La criminelle et sa mère... oui, sa mère, car pour avoir procréé un être physiologiquement aussi taré, il faut vraiment avoir soi-même des tares que je ne pouvais deviner, mais que je commence à entrevoir... Moi, quel rôle ai-je, là-dedans ? Celui de victime... Les coupables sont du sang des Bruyn et des Reussens : ce ne sont pas des Syveton.

— Ah ! le scélérat ! Il n'est pas content de tout ce qu'il m'a fait. Il faut qu'il insulte ma famille !

Et très sincèrement, elle se mit à pleurer de vraies larmes.

— Au diable ta famille et toi avec. J'en ai soupé.

*
* *

— Dis tout ce que tu voudras... Accable moi... Bats moi ! mais réfléchis à ce qui t'attend vendredi. Moi, je ne suis qu'un pauvre

chien qu'on rudoie ; je me dévoue. Aies commis tous ces crimes ou ne les aies pas commis, peu m'importe : le simple soupçon, le doute suffisent à me briser le cœur : mais songe à toi, malheureux, puisque ma propre honte te laisse indifférent... Que vas-tu faire à l'audience devant cette accumulation de flétrissures ?... Tu dis que ce sont des calomnies ; soit... mais tu conviens toi-même que des preuves comme ça on peut en fabriquer, on peut faire entendre des faux témoins. Et alors ? Tu auras beau te débattre, te défendre, te justifier avec éclat, si tu veux : il en restera toujours quelque chose. Ces choses-là ça s'attache, ça poisse. Et la foule ne s'arrêtera pas à discuter le sang des Bruyn ou des Reussens, elle ne verra que Syveton. Et tu le sais bien ! Ah ! ce Syveton, ce patriote, cet intègre, ce défenseur des catholiques, il en avait de jolies mœurs. Il était bien qualifié vraiment pour se poser en justicier et frapper les vieillards ! C'est qu'il n'avait pas sous la main de petit garçon à caresser !... Et l'on

ajoutera : Ils sont tous pareils dans son parti !... Tu peux être sûr, sais-tu ?

— Je suis sûr, principalement, que tu m'embêtes et que j'en ai par-dessus la tête de tes histoires. Des lettres anonymes ? Mais est-ce que tu crois que je n'en ai pas reçues sur ton compte ?... Eh bien, si j'avais cru un seul instant la centième partie de ce qu'il y avait dedans tu peux penser que ton compte serait bon et que j'aurais vite fait de te liquider.

— Ah ! quelle horreur ! Qu'est-ce qu'on dit ?

— Ça ne te regarde pas. Mais puisque je tiens pour nuls et non avenus tous ces sales papiers, tu dois faire de même.

*
* *

Marie se sentait un peu gênée : Que savait son mari et jusqu'à quel point les délateurs anonymes l'avaient-ils calomniée ? Le terrain

devenait mouvant ; elle le quitta de suite et se fit tendre.

— Tout cela, mon ami, ne me dit pas ce que tu feras vendredi, quand cet horrible Bulot va décharger sur ta tête ce tombereau d'ordures.

— Ce que je ferai ? mais je leur crierai au visage leur ignominie. Et personne, entends-tu, personne n'ajoutera la moindre foi à tout ce qu'ils inventeront : on verra trop que c'est pour les besoins de la cause. Un tombereau d'ordures ? Mais sache donc que moi, c'est par wagons entiers que je vais en déverser sur eux : le tombereau disparaîtra bien vite. Mets-toi ceci une fois pour toutes dans la tête : je ne les crains pas, je ne redoute rien ; quoi qu'ils fassent, je me fous d'eux et si tu ne veux pas qu'il en soit de même pour toi, tu n'as qu'à me laisser la paix et à ne plus me parler de toutes ces balançoires.

— Tu as beau dire, Gabriel. Je ne suis pas convaincue. Je ne puis l'être. Ah ! si c'était moi, je sais bien ce que je ferais. Je filerais.

— Tu filerais ?... qu'est-ce que cette nouvelle bêtise.

— Pas une bêtise du tout. On irait vivre en Belgique où, tu as beau dire, on est bien mieux qu'en France — à preuve que tu veux tout changer ce qui existe ici. On planterait là tous ces embêtements et on serait tranquilles dans un coin.

Syveton restait abasourdi. Quelle était cette nouvelle folie ?

— Alors tu déserterais au moment de la bataille ?

— Ce n'est pas une bataille. C'est un guet-apens, une tuerie. Tu vois bien ce qui se prépare ! Si tu n'étais pas là, on ne dirait rien. Mensonges ou vérités on ne sortirait rien. Ton honneur ne serait plus atteint.

— Où le places-tu, l'honneur ? Tu veux dire qu'il y aurait unanimité de tous les partis pour me traiter de lâche. Tiens tu es folie, plus folle encore que je ne croyais, folle à lier.

— Je vois clair, au contraire. J'ai des pres-

sentiments. Et mes pressentiments ne m'ont jamais trompée.

— Le danger est trop grand. Je te le dis. Je t'en supplie. Tu ne sauras pas le surmonter. Alors le plus sage est de s'en aller, de chercher son salut dans la fuite.

« Oui, la fuite, la sagesse. Gabriel, il faut que tu fuies. »

Le mot est resté célèbre, parce que dans un de ses interrogatoires. Mme Syveton le prononçait avec une exagération pittoresque de son accent belge :

« Il fallait qu'il fouie ! »

— En fait de fuite, ma chère amie, c'est toi qui va la prendre. Je t'ai assez entendue. Va donc voir à côté si j'y suis.

Et calme, mais intimement furieux et dégoûté, il la prit rudement par le bras et la mit à la porte sans politesse.

*
* *

« Ça ne mord pas, ça ne mord pas du tout », dut constater la charmante femme

derrière l'huis refermé sur elle. « Il ne voudra jamais. Que faire? Taraudier va être aux cent coups. Il faut aller le voir. Je perds la tête dans toutes leurs histoires. En voilà une mission qu'il m'a donnée ! »

Elle fut dans sa chambre et s'apprêta pour la ville. C'était un travail compliqué que la toilette de cette jolie femme qui employait le plus clair de son temps à se regarder dans son miroir et à fouetter son orgueil de la vue des charmes — les plus secrets — que les hommes aiment le plus en elle.

Elle fixait enfin la voilette de son chapeau, en admirant dans la glace la cambrure excitante de ce simple geste qu'elles font en levant les bras, quand un violent coup de sonnette la fit sursauter. Aussitôt elle entendit un bruit de voix féminines aiguës, jacassantes, et, introduites par Louise Spilmacker, Anna, sa sœur, et Mme Ménard firent irruption dans sa chambre.

Et tout de suite, avec une volubilité fébrile, Margot se jetait au cou de sa mère, lui fai-

sant, secouée de colère et d'une apparente douleur, connaître le motif de sa visite imprévue.

— Maman, ma maman chérie, mon mari veut tuer le tien. C'est épouvantable. Il sait tout ! Syveton est un misérable, mais pour toi, pour écarter le scandale, il faut le prévenir... Non, il ne mérite pas qu'on le sauve, mais nous ne méritons pas d'être perdues pour lui et à cause de lui. A quoi servirait sa mort ? Lui avec une balle dans la tête, Alphonse en prison : notre ruine à toutes les deux... Il n'y a qu'un moyen, un seul moyen, crois-moi, de tout éviter, de tout arranger. Dis lui qu'il s'en aille.

— Oui, qu'il s'en aille, glapit Anna Spilmacker, qu'il nous débarrasse, le monstre, le bandit, le satyre !

*
* *

Mais les femelles s'arrêtèrent interdites, la langue figée dans la bouche. Syveton, venu au bruit, était derrière elles, ironique, gouail-

leur, insultant, et sa voix tombait cinglante, les giflant à la face, les sabrant sans pitié.

— Ah ! si les bonnes s'en mêlent, il faudra bien effectivement que je parte. Une pouffiasse, une hystérique et une idiote, qu'est-ce que vous voulez qu'un homme fasse contre un tel trio ? Oui, je partirai, mais pas comme vous l'espérez, tas de saletés. Je resterai à mon poste, oui, certes. Mais je vous jure bien que plus jamais, ni l'une ni l'autre, ni la mère, ni la fille, ni la bonne à tout faire, vous n'aurez l'honneur de vous trouver en ma présence... Mais dites moi donc, mégères, pourquoi vous tenez tant à me voir partir et déserter. Combien Combes ou Vadecard vous ont-ils payées ? Vous pouvez leur dire que vous leur volez leur argent, comme toi, Marie, tu m'as volé mon nom et mon amour; comme toi, Margot, tu m'as volé ma tendresse; comme vous, la bonne, vous avez volé dans mes tiroirs... J'y vois clair, dans votre jeu : vous êtes trois espionnes. Retournez à vos fonds secrets et foutez moi la paix !

— Oh ! papa ! proteste Mme Ménard.

— Toi, je te défends de m'appeler papa. Tu as assez apporté de honte dans la maison. Je ne te connais plus : va trouver ton propre à rien de mari... Mais à propos, pourquoi veut-il me tuer, cet oiseau-là ?

— Parce que vous l'avez outragé dans ce qu'il a de plus cher.

— Quest-ce que c'est ?

— C'est, moi, moi sa Margot.

— Allons bon ! Voilà que je l'ai outragée. Nous retombons dans les crises de Spa ! Le seul qui t'ait jamais outragée, petite peste, c'est ton Alphonse. Tu es donc guérie, que te voilà ? J'en suis fort aise. Mais que le drôle ne se présente jamais devant moi, car ce n'est plus une simple paire de gifles que je lui octroierais comme à Saint-Etienne quand je lui arrachais l'aveu qu'au jour de son mariage il était atteint de blennorhagie chronique.

— Alors, vous voulez qu'il soit content d'avoir appris toutes vos horreurs ?

Quelles horreurs ?

— Mais tout ce que vous nous avez fait, depuis si longtemps à Anna et à moi... Il a tout appris par une confidence de Potel, qui lui a dit tout ce qui se préparait pour l'audience d'après-demain.

— Ah ! cette gouape de Potel est de la combinaison ?... C'est bien ça. Ancien secrétaire d'Andrieux, homme de police, fondateur de l'Agence Tricoche, Ménard, Potel et Cacolet, il est bien à sa place. Lettres anonymes, jérémiades de Marie, invention pathologiques de Margot, revolver braqué d'Alphonse et coup de pied en vache de la bonne — c'est parfait, c'est complet. Tout cela se tient, s'enchaîne, se soude... Et l'on se figure que Syveton est un pauvre homme qui s'intimide pour un rien, qui va s'affoler et prendre la poudre d'escampette, à la seule fin de sauver un gouvernement qu'il déteste et de faire plaisir à un trio de garces qui le dégoûte !

*
* *

Mme Syveton, assise sur le bord du lit, reste affolée, sans forces, sans pensées, vaincue pour le moment sous cette avalanche brutale.

Mme Ménard se tord les doigts, sous l'étreinte de la crise toute proche.

C'est l'affreuse Anna qui se trouble le moins. Elle est tout entière sous l'empire des paroles de Taraudier qui la menacent dans l'amour de son Jondeau. Tandis que les autres sentent la bataille perdue, elle fonce sur l'obstacle avec l'aveuglement sauvage de la brute.

— Tout cela n'empêche pas, sais-tu, Monsieur, que vous êtes un sale cochon. Et si on m'appelle devant les juges, je raconterai, veux-tu voir, toutes les saloperies que vous m'avez faites et à Mademoiselle.

La patience humaine a des bornes. A la grossière injure de cette souillon, Syveton se

précipite et lève la main. Elle va s'abattre : mais non. C'est quand même une femme, ce tas. Ça vaut mieux qu'un André. Il recule. Le naturel persifleur reprend le dessus et, les mains dans les poches pour se prémunir contre la tentation, il raille :

— Et que leur direz-vous, aux juges, intéressante jeune fille ?

— Je leur dirai, sais-tu, tout ce qui est vrai. Et je le jurerai sur Sainte-Gudule. (Les paroles sont hachées, précipitées, un phonographe qui déroule sans arrêt toute la leçon apprise). Que vous m'avez violée. Que vous m'avez battue, comme tout de suite. Que vous m'avez forcée à vous faire des choses qu'on ne peut pas dire. Que chaque fois où Madame sortait, il fallait que j'y passe. Que, pendant tout le temps où j'ai été ici vous avez couru après Mademoiselle. Que vous la caressiez en lui mettant les mains partout, que vous la surpreniez dans toutes les chambres en lui montrant votre histoire. Que deux soirs vous nous avez emmenées dans une sale mai-

son, rue Joubert, où vous avez fait devant nous des choses dégoûtantes avec une grande brune et une grosse blonde. Que j'ai du quitter la maison à cause de tout ça. Que Mademoiselle a du se marier pour vous échapper. Qu'à Trouville vous l'avez enfin prise de force et que vous lui avez donné la maladie. Ça n'est-il pas assez, Monsieur ?

*
* *

Le malheureux Syveton, admirable de maîtrise, sifflote entre ses dents.

— Non, ce n'est pas assez. Car je savais tout cela. On me l'a déjà raconté. J'attendais du nouveau.... Et alors vous, Margot vous laissez raconter ces jolies infamies, et vous ne protestez pas ?... Naturellement; c'est au moins vous qui les avez inventées, comme à Spa ?

Margot se lève, tragique, les yeux agrandis, toute sa svelte et mince personne arc-boutée dans un mouvement d'horreur et de répul-

sion. Elle est possédée. Elle vit le mauvais rêve d'hystérie accusatrice. Elle paraît sublime de sincérité et prononce d'une voix lointaine, froide, tranchante, qui semble appartenir à une autre.

— Je n'ai point à protester; puisque tout est vrai !

Et sans une larme, secouée de convulsions spasmodiques, elle se jette dans les bras de sa bonne mère.

— Oh ! maman, ma maman chérie, protège-moi; il me tuerait... ou il me prendrait... C'est le diable ! c'est le diable !

*
* *

Alors Marie se dresse à son tour, suppliante, tendre, pleine de miséricorde, trop à bout de forces pour jouer la comédie de la femme outragée, de la mère meurtrie dans son âme, de la créature que tant d'affronts et de trahisons ont rendue furieuse; elle s'en tient aux prières, aux supplications tendres

qui répondent à sa nature féline, aux torsions de bras qui font valoir la souplesse reptilienne d'un beau corps et elle pleure :

— Tu vois, Gabriel, tu vois bien que je ne t'avais pas menti. Que cette lettre maudite ne mentait pas... Je te pardonne tous tes crimes, toutes tes ignominies... Je te pardonne cette effroyable chose d'avoir abusé de mon enfant presque sous mes yeux, et de l'avoir souillée, pervertie, perdue d'âme et de santé.. Mais aie pitié de nous toutes... J'obtiendrai aussi que les autres te pardonnent... Mais de grâce, je t'en conjure à genoux, Gabriel, rends toi au bon sens, à l'évidence. Admets que ce procès ne peut avoir lieu, qu'il est impossible qu'il ait lieu pour notre honneur à tous, pour le tien, pour celui de ton père !... Comprends-le !... Mais comprends-le donc !.. Il faut que tu *fouies*, Gabriel, il faut que tu *fouies ! !*

Syveton répond par un éclat de rire.

Comédienne ! Ce n'est pas trop mal joué. Mais je vais immédiatement vous satis-

faire tous les trois... Oui, je suis décidé à prendre la fuite...

Un triple soupir de satisfaction sort des trois poitrines de ces dames.

... Et je la prends jusqu'à mon cabinet où je vais m'enfermer à double tour pour être sûr que vous n'y veniez pas.

« Bonsoir, casseroles ! Et tâchez que je ne vous entende plus grincer.

Il sort, superbe de mépris et de dégoût.

*
* *

Sitôt la porte fermée, les trois femmes se regardent, interdites.

Mme Syveton a un grand geste de découragement :

— Rien à faire ! dit-elle.

— Est-il beau ! murmure Mme Ménard, l'œil luisant.

Mais Anna Spilmacker résume :

— Cette fois-ci, sais-tu, c'est raté !

CHAPITRE VI

LA FUITE OU LA MORT

Tandis que se passait avenue de Neuilly cette scène tragique et grossière à laquelle l'accent belge des trois Harpies donnait par surcroît un cachet grotesque, une conversation s'achevait chez Alphonse Ménard entre celui-ci et Taraudier. L'agent de Combes disait :

— Je ne comprends pas, vraiment, de quelle source Potel a pu tenir tous les renseignements qu'il vous a fournis et, que, certes, il a eu tort de ne pas garder pour lui. Mais je songe avec effroi que, pour être si bien documenté, il faut que beaucoup d'autres le soient également. Ce sera le bruit de tout Pa-

ris dès demain. Evidemment, il y a une cabale montée par ce sale ministère, et les Francs-Maçons ne laisseront pas impunie la négociation des fiches par ce malheureux Syveton... Je dis malheureux, en songeant au parti, car lui ne mérite aucune pitié. Comme il nous a trompés !... Quoi qu'il en soit, vous êtes perdu vous-mêmes si tout cela se dit à l'audience. Et cela se dira... Vous serez déshonoré et vous n'aurez plus d'autre ressource que la vengeance... Ressource bien tardive... Moi je l'emploierais avant les débats. Je chercherais le moyen de tuer le scandale dans l'œuf.

— Pour tuer le scandale il faudrait tuer l'auteur, s'écria Ménard avec une épouvante véritable. Oh ! oui, une balle dans la tête de ce bandit... avec quel bonheur... Mais ce serait au contraire la certitude et l'explosion du scandale !

— Qui sait ? Il y a des balles silencieuses, et qui ne laissent pas de traces.

— Ah ! si j'étais sûr !... Vous en connaissez vous ?

— Peut-être. Vous les connaissez aussi, puisque vous en possédez.

Et Taraudier planta dans les yeux de Ménard ce regard qui pénétrait jusqu'à l'âme les êtres faibles et qui s'enfonçait comme une vrille tenace tant qu'il n'avait pas atteint, pour les engourdir et les diriger, les sources de leur volonté vacillante.

***

— Vous n'êtes pas un enfant plus que moi. Nous sommes des hommes et nous pouvons parler sans détours... Vous êtes outragé comme jamais nul ne le fut. Vous avez un devoir suprême. C'est de sauvegarder l'honneur de votre femme, de cette infortunée victime qui porte votre nom.... Pour remplir ce devoir primordial, en dehors duquel il n'y a rien, il ne doit rien y avoir pour vous, la suppression de l'auteur du crime ne paraît-elle pas la solution unique, et Dieu me pardonne la solution morale ?.... Pensez : Syveton ne

comparaissant pas aux assises, c'est le mystère sur les malheurs de votre ménage, c'est votre nom toujours respecté, c'est la pauvre victime d'un effroyable sadisme sauvée de la boue, — c'est aussi, car il faut bien que je songe aux grands intérêts du pays, la Patrie Française délivrée du danger, qui serait sa mort, de voir étaler la confiance stupide avec laquelle, si longtemps, elle a présenté cet homme comme le champion de toutes les causes justes, vertueuses, religieuses... Il disparaît, et cet... accident sauve tout et tout le monde !

*
* *

Dominé, haletant, Ménard boit ces paroles. Aspire-t-il à la vengeance ? Peut-être, s'il croit aux mensonges que depuis deux jours on lui répète, on lui entre dans l'oreille et dans le cœur. Mais comment y croirait-il puisqu'il connaît le premier le mystère de ses noces et la souillure dont il a marqué sa

femme ? Non; mais il sait qu'il est doux de mettre sur le compte d'un autre sa propre infamie; et pour le reste il ne peut pas admettre que cette Margot dont il est ensorcelé ait pu mentir en se dégradant elle-même au récit de tous les attentats qu'elle a subi d'un beau-père immonde.

Et tout ce cauchemar s'évanouirait avec l'Obstacle !

— Oui, je le veux, je le veux, dit-il. Mais comment ? Comment, l'accident ? Comment la balle qu'on ne retrouve pas et dont on ignore qui l'a tirée ?

Un rire sardonique lui répond et c'est une voix insinueuse qui tranche le problème :

— Vous m'étonnez, cher Monsieur, pour un collectionneur de poisons !

Il a un sursaut, un regard d'épouvante !

— Qui vous a dit ?

— Je sais, voilà tout. Il y a beaucoup de choses que je sais, et dont nul ne se doute... Montrez-moi donc ce petit arsenal.

Subjugué et docile, Alphonse Ménard se

lève. Il va, suivi de Taraudier, ouvrir dans son cabinet de toilette le tiroir d'un petit meuble, et il en tire quelques flacons minuscules.

* *
* *

Il montre les étiquettes : cocaïne, morphine...

— Enfantillages !

— Strychine ?

— Ça, c'est plus sérieux, mais aussi puéril... Vous avez un chien que vous aimez. Vous le voyez tomber raide mort. Autopsie. Et démonstration immédiate qu'un voisin jaloux lui a donné la fâcheuse boulette... On ne retrouve généralement pas le voisin coupable. Mais en notre cas, c'est plus aléatoire. Il ne faut pas de traces quelconques... Qu'est-ce que cette fiole ?

— De l'acide nitrique.

— Passons ! Et cette autre ?

— Du cyanure de potassium.

— Je sais. Acide prussique. De quoi foudroyer un régiment, là dedans. Mais il ne s'agit pas de ça. Dangereux de foudroyer. Et ce petit flacon, dans le coin ? Ça s'appelle ?

— De la daturine. Mais ça ne tue pas tout de suite. Ça paralyse, ça donne des étourdissements. C'est plutôt un narcotique, mais qui peut devenir mortel à grosse dose. Justement cela permet, en calculant la dose, d'apprécier l'heure à laquelle se produiront les symptômes et la chute du sujet. Après on en fait ce qu'on veut... Je connais un cas fort curieux de son application : un gros entrepreneur fait la tournée de ses chantiers; une heure avant d'inspecter le faîte d'une maison, avant la pose de la charpente, il a bu un bock avec son neveu. Le voilà en haut de l'échafaudage; il donne des ordres, il a un étourdissement, il tombe dans le vide, s'écrabouille. Le neveu hérite. Il était d'ailleurs venu guetter le succès de sa ruse... Vous voyez que ce n'est pas un talisman banal que

cette daturine... Voici maintenant un autre produit...

— Non, non, il suffit. Je crois bien que voilà votre affaire... C'est tout ce qu'il nous faut pour établir l'accident, et pour le provoquer.

— Quoi ? Vous avez un plan ? Que faut-il que je fasse ?... C'est atroce, ce que vous me faites faire. J'en tremble déjà.

— Vous n'avez pas à trembler. Tout ce que je vous demande, c'est de me donner ce joli petit flacon et de ne vous occuper que d'une chose à vous tenir à ma disposition, si nous avons besoin de vous. J'ai idée qu'on vous sauvera, vous et votre charmante femme, sans que vous ayez rien à risquer.

— Quel homme vous êtes ! Moi en dépit de ma rage et de ma soif de vengeance, je me sens bouleversé.

— Soyez bouleversé tant que vous voudrez; mais ne le faites pas voir.... Soyez circonspect. Parlez le moins possible. Mais devant votre femme laissez librement déborder

le flot de votre légitime colère et criez votre soif de vengeance. Ne craignez rien en tout cas : je serai toujours là.

Il tire sa montre.

Allons, bon ! je vais être en retard. Il faut pourtant que je sois à ce rendez-vous. Bah ! elle m'attendra.

Tout affalé et prostré qu'il soit, l'idée que ce vilain singe de Taraudier ait un rendez-vous galant fait sourire l'heureux époux de Margot.

*
* *

Quelques minutes plus tard, le taximètre de l'agent le déposait à la porte de l'Elysée-Palace. Il y pénétra et se rendit directement dans les salons où l'élégance société du cosmopolitisme et de la galanterie prenait le thé. Dans ce cadre éminemment mondain, il se sentait un peu dépaysé et cherchant parmi les lumières éclatantes celle qui devait l'attendre, il avait un peu l'air d'un hibou que le grand jour abrutit.

Ayant tout exploré, et surpris de n'avoir pas été devancé, il s'assit à un guéridon et commanda quelque boisson antialcoolique.

— Comment n'est-elle pas là ? se dit-il. Elle est généralement exacte au rapport. Il doit y avoir du nouveau... Après tout, elle serait plus empressée, s'il s'agissait de lier quelque connaissance sous les auspices de l'honnête comtesse de Seccaro... La voilà justement là-bas, cette proxénète... En me voyant avec sa cliente, elle me prendra pour un boyard ?

Il ne savait pas si bien dire. Quand, cinq minutes plus tard Mme Syveton fit son entrée froufroutante, et vient s'asseoir près de Taraudier, la noble dame eut un sursaut dont brinquebillèrent tous ses authentiques diamants, pendentifs et pendeloques, et marmonna dans son ratelier :

— La petite garce ! Qui diable lui a procuré ce paysan du Danube !

Pouvait-elle se douter que ce n'était pas une entreprise d'amour, même vénal, qui

conduisait cette fois la fille des Reussens dans ce cadre de galanterie, mais au contraire une œuvre de mort et de servitude aux abois ?

*
* *

Et parmi tous ces hommes élégants, allumés, avides de s'amuser et de jouir; parmi toutes ces femmes divinement parées, rieuses et aguichantes, qui aurait pu songer qu'au milieu de ce luxe et de cette fête, ce couple disparate allait arrêter la suprême mise en scène du drame qui, demain, devait faire sursauter la France et émouvoir le monde entier ?

— Tout est perdu, disait la voix sifflante et basse de Mme Syveton. Je lui ai dit, je lui ai démontré qu'il fallait qu'il *fouie*. Margot le lui a dit. Elle l'a accablé de son témoignage, de ses cris, de sa vengeance. Elle lui a juré que Ménard le tuerait. Anna l'a traité comme il est impossible qu'une misérable bonne traite un homme, en lui jurant de le traiter de

même aux assises... Rien n'y a fait : il s'est payé nos têtes, prétextant qu'il en avait bien d'autres à déballer que tout ce dont on le menaçait, qu'il ne craignait rien de nous, ni de personne et qu'il se foutait de nous comme de Combes, de la Loge, et de tous les mouchards... Alors, il est rentré dans son cabinet et s'y est enfermé en déclarant qu'il allait travailler.

— Conclusion ?

— Conclusion, jamais, jamais il ne *fouiera*.

— Tant pis pour lui, et pour vous !... Car c'est vous qui serez la victime en cette affaire... Lui ? Après tout, il faudra prouver tout ce dont on l'accuse. Ce sera peut-être difficile. Mais ce qui sera démontré, séance tenante, sans effort et sans autre douleur que la vôtre, c'est qu'il est un mari largement... trompé. Et dans quelles conditions, grand Dieu ! C'est vous, et vous seule qui paierez les pots cassés. On sait bien ce que c'est qu'un cocu. Il y en a tant. Mais le monde est si injuste qu'avec nos nouvelles mœurs tout le dés-

honneur en retombe sur celle qui cocufie ! C'est abominable, ma chère amie, mais c'est ainsi. Notre ami sortira la tête haute, et vous, bonne à jeter aux chiens ! Oh ! vous ne pourrez plus mettre les pieds ici !

— Tout de même, c'est vrai ! C'est moi qui suis menacée, qui suis perdue ! Quelle infamie ! Mais que veulent-ils donc, avec leur politique ! Je ne suis qu'une femme, après tout.

— Vous n'en paierez pas moins, vous-même et vous seule, la gifle d'André et la trahison de Bidegain. Voilà l'immanente justice !

— Elle est propre !... Que faire ? que faire ?... Je ne peux pourtant pas le tuer, pour l'empêcher d'aller à cette audience !

— Qui sait ?

*
* *

Et sur cette interrogation dubitative, cette femme qui se sent acculée, qui se voit perdue, qui n'a jamais eu de cœur ni d'amour vrai,

qui n'a jamais eu de sens que pour les asservir aux calculs de son orgueil et de son ambition, cette femme ouvre de grands yeux pour recevoir la lumière nouvelle.

Ce qu'elle subit, la domination à laquelle, tout à l'heure, elle va s'assujettir par un irréparable consentement, ce n'est que la conséquence et l'enchaînement logique de toute sa vie; il a toujours fallu qu'elle fut adulée, qu'elle fut reine, qu'elle dominât; tous les moyens lui ont été bons, et maintenant, d'un seul coup, elle tomberait de son piédestal, elle s'effondrerait dans la boue? Elle ne serait plus la « belle Madame Syveton » honorée, considérée, enviée. Non, non jamais ! Et fallût-il aller jusqu'à ce crime odieux...

— Le tuer? Il le mériterait... Avec la manière dont il m'a traitée !

— Moi, déclare Taraudier avec ce sourire mielleux qui lui a valu tant de méfiances à la Patrie Française, je ne vous le conseillerai jamais. La chose est tout de même un peu grave... Et puis il faudrait la faire de telle

sorte qu'au lieu de supprimer le scandale, elle ne le provoquât pas, au contraire... Non, ma petite amie, ne vous emballez pas.

— Vous êtes bon. Qui m'emballe, sinon vous ? Dites-moi votre pensée, une bonne foi et guidez-moi, puisque je suis entre vos mains.

— Nous y voilà ! Eh bien, mon enfant, si j'étais vous, je tenterais une dernière chance. Approchez-vous plus près; car c'est un peu loin, et nous avons beau parler à voix très basse, je crains toujours les mouches.

— Elles ne se mangent pas entre elles !

— Vous croyez ? C'est drôle comme vous connaissez peu le monde.

Et de l'air en effet de quelque fauve qui dévore un animal plus faible, Taraudier se pencha vers l'oreille de Mme Syveton et lui dit les paroles essentielles.

Elle écoutait avec une attention soutenue, semblant graver chaque mot dans sa mémoire rétive, secouée parfois de mouvements de recul et peut-être de révolte.

*
* *

Dans ce milieu joyeux, parmi ces flirts enfiévrés, on put croire que ce vilain homme et cette femme exquise chantaient un duo d'amour ou débattaient entre eux le prix d'un marché d'amour difficile. C'était tout autre chose. Mais c'était quand même un monstrueux marché.

— Vous avez bien tout compris, dit un peu plus haut Taraudier, en se redressant de cette attitude qui pouvait faire songer à une passion trop impatiente ?

Une simple inclinaison de tête répondit, avec un soupir angoissé.

Marie songeait, pensait; peut-être n'était-elle pas encore à point.

— Il faudrait renoncer à tout, reprit la voix tentatrice.

D'un coup d'œil elle embrassa ce cadre de luxe, de vie joyeuse, de domination mon-

daine, et il lui sembla que quelque chose s'arrachait d'elle-même.

Son parti était pris.

— C'est cette histoire des fonds de la Patrie Française qui me tracasse. M'accuser d'une infamie qu'en somme je n'ai pas commise... ce n'est pas drôle. Et puis, vous qui le connaissez, le croira-t-il ?

— Problème. Mais c'est le dernier moyen d'éviter l'extrémité fâcheuse. Vous pensez bien que moi qui l'aime beaucoup, dans le fond, ce cher ami, je ne vous conseillerai pas d'aller tout de suite à l'extrême.

Tentez, il faut que vous tentiez cette dernière chance.

— Mais, implora-t-elle, je suis exténuée. Demain ne serait-il pas suffisant ?... Ne peut-on remettre à demain ?...

— Vous n'y pensez pas. L'audience n'a lieu que vendredi. Mais d'après la loi, il est obligé de se constituer prisonnier la veille. Il faut donc que vous ayez réussi... ou que vous ayez... échoué — cette nuit même.

*
* *

Un douloureux frisson, malgré tout, pénétra jusqu'aux moelles de Marie. Elle s'effraya devant l'énormité de la tâche si précipitée.

Mais il était temps de regagner Neuilly. Quel accueil y trouverait-elle après les scènes de l'après-midi ? Quel serait le dîner en tête à tête ? Quelle serait la soirée? Quelle nuit fatale ?

Ils gagnèrent la sortie. Elle se dirigea vivement vers sa voiture avec un « au revoir » précipité. Mais il la suivit et la prit par le bras.

— Quelle étourdie vous faites ! Vous oubliez le principal.

Et il lui glissa dans la mains le flacon de daturine.

CHAPITRE VII

Lugubre, le dîner. Syveton avait à peine mangé. Il n'avait pas une fois adressé la parole à sa femme. Puis il était rentré dans son cabinet où, cette fois, il ne s'enferma pas. Il avait lieu de penser que c'en était fini de ces scènes énervantes et stupides et qu'il pourrait travailler en paix.

Maintenant, il était plus de dix heures. Mme Syveton avait été dans la cuisine, et, tout en causant en flamand avec Louise Spilmacker à laquelle elle semblait faire des recommandations pressantes, elle avait absorbé trois tasses de café. Singulière façon de calmer ses nerfs.

Louise en avait porté une à Syveton, sans remarquer que sa maîtresse y avait laissé tomber deux simples gouttes d'un petit flacon.

Pour l'instant, elle songeait, étendue sur sa chaise longue; et son œil surveillant constamment sur la pendule la marche des aiguilles. Elles avaient déjà plusieurs fois fait le tour du cadran. Mais elle ne se décidait point à engager la lutte décisive. Elle avait peur. Une brûlure la harcelait au creux de l'estomac. Elle avait passé par bien des aventures, traversé bien des moments difficiles et cruels; mais quoi de comparable à cette affreuse nécessité de tuer. Car elle ne nourrissait point d'illusions sur l'échec de sa dernière tentative. Cet homme était un roc. A moins de le faire sauter, on n'en aurait pas raison.

Alors, avec épouvante, elle mettait en balance de cet accident ce que serait sa vie à elle, quand le surlendemain, par les révélations annoncées de l'audience, on allait éta-

ler au grand jour ses propres turpitudes. Tout Paris, toute la France allait connaître les dessous de son existence de courtisane. Elle allait faire pendant à la Madame Marneffe de Balzac et lui prendre sa célébrité. Montrée au doigt, chassée de partout, répudiée par son mari, déchue — cette orgueilleuse — de tout orgueil, quelle serait désormais son existence ?

*
* *

Il n'y avait pas, décidément, à hésiter. D'ailleurs Syveton ne souffrirait pas. Taraudier avait tout prévu. Il serait là, puisqu'il lui avait indiqué l'endroit, dans le voisinage, où elle devait aller le chercher à toute heure de la nuit. Tout serait préparé pour que l'on crût à un accident. Mais s'il y avait des doutes ?... Si l'on allait soupçonner autre chose ? Si on l'accusait d'assassinat ?

A cette pensée un frisson la secouait; mais elle se remettait en songeant que Taraudier

lui avait garanti l'impunité complète. Le gouvernement, avec ses magistrats bons à tout, en faisait son affaire.

Une autre pensée se présentait à son esprit enfiévré. L'accident allait lui faire toucher cette assurance de 150.000 francs qu'elle avait eu tant de mal à faire contracter par Gabriel, car la prime constituait pour lui une terrible charge. La Mutual Life paierait sans hésitation. Ne payait-elle pas, même les suicides ? Et ce ne serait qu'une mort accidentelle !

De tous côtés se présentaient les bonnes raisons d'agir. Elle en venait à se demander s'il était bien nécessaire de s'épuiser à jouer une dernière scène et de renouveler une tentative illusoire.

Mais non, se dit-elle avec cette prodigieuse inconscience dont elle a donné tant de preuves : mon devoir est d'épuiser tous les moyens pour éviter.... la chose !

Et l'aiguille tournait toujours. Allons ! il fallait y passer.

*
* *

La résolution prise, elle entra chez son mari. Il écrivait et ne leva pas les yeux.

— Tu travailles trop Gabriel. Tu seras éreinté pour après-demain, et avec toutes les émotions qui t'attendent, tu ne possèderas pas tous tes moyens. Si tu m'écoutais, tu irais te coucher, quitte à te lever de meilleure heure.

— Quelle touchante sollicitude ! Tu m'étonnes, ma chère.

— Pourquoi ? n'est-ce pas ton intérêt que je cherche toujours ? Je fais tous mes efforts pour te décider à prendre le parti le plus sage, c'est pour ton bien... N'en parlons plus, puisque tu es buté. Tu seras désohonoré. Tu t'en moques. Mais comme je dois l'être en même temps, et probablement plus que toi, je ne partage pas cette belle indifférence. Car tu penses qu'on ne m'épargnera pas.

« Ces gens-là sont des bandits que se délectent à traîner les femmes dans la boue. »

— Qu'est-ce que tu veux qu'on dise sur toi ? Cette infamie qu'on a eu soin de me signaler par lettre anonyme.

Mme Syveton s'émeut :

— Tu as reçu des lettres ? Que disent-elles ?

— Des stupidités dont je ne crois pas un mot, du même genre que celles qu'on t'a écrites sur moi. Par exemple que tu es une habituée des maisons de passe.

— Oh ! quelle horreur ! Mais c'est abominable !

— C'est bien ce que dira l'opinion, si vraiment les misérables ont l'audace de jeter une pareille ordure dans le débat. Que tu sois étourdie, légère, coquette, trop disposée à flirter avec tout le monde, c'est certain. Mais de là à cette atrocité, il y a un abîme que je ne te soupçonnes nullement d'avoir franchi.

— Cher Gabriel !

— Je suis tout simplement plus intelligent et meilleur que toi, qui t'es montrée beaucoup

plus crédule sur le chapitre des lettres anonymes et de ces canailles de Ménard qui me calomniaient... Ah ! on me dirait ça de ta fille, je le croirais tout de suite. Mais tu n'as rien de ta fille, et j'ai confiance en toi... N'empêche qu'on n'aurait jamais eu l'idée d'une invention si spéciale, si l'on ne t'avait vue si leste d'allures.

Alors, cela aussi, de me voir outrager, ça te laisse indifférent !

— Autant que les derniers outrages que j'aurais fait subir à ta Margot et à son amour de bonne... A propos, si tu continues à voir ces gens-là tu tâcheras de savoir combien ils ont touché pour faire leur belle besogne de tantôt. Ils ont dû palper gros, et je parierais que ça s'est opéré par l'entremise de l'agence Potel.

— Si tu savais, Gabriel, comme je suis touchée de ta confiance... Oh ! je la mérite bien sous ce rapport, mais peut-être pas autant sous un autre.

— Quel autre ?

*
* *

Elle se cacha la tête dans ses mains, prête à sortir le dernier argument pour le forcer à fuir. Il n'avait pas tremblé devant les menaces et le chantage de Margot. Elle allait essayer d'un autre moyen d'intimidation.

— Hélas ! comment dire ? Comment te faire cet aveu ?... Ce ne sont pas leurs accusations d'inconduite que je crains : elles sont trop bêtes. Mais c'est la chose.... la chose terrible que tu ne soupçonnes pas et qui, celle-là, va me déshonorer tout à fait et me conduire... où ! Car ces gens-là savent tout. Ce sont des démons. C'est là-dessus, plus que sur toutes leurs histoires de mœurs qu'ils comptent pour t'écraser ! Et, malheureux ami, ce sera ma faute, ma seule faute !

— Eh bien, quoi ? Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu fait ? Parle... mais parle donc !

— Je ne peux pas... c'est trop grave...

C'est monstrueux. Pourtant il le faut... Il faut que tu le saches. Mais tu vas me tuer !

— Mais non, je ne vais pas te tuer, imbécile ! Allons, parle.

Elle tombe sur ses genoux, et la figure dans ses mains, les épaules secouées de sanglots, prostrée dans cette pose d'humiliation, elle fait l'aveu.

— J'ai volé l'argent de la Patrie Française !

— Hein ! Tu as volé l'argent de la Patrie Française ? Ce n'est pas vrai ?...

— Si, c'est vrai.

— Mais quel argent malheureuse ! Où ? Quand ? Comment ?

— Les dernières valeurs que tu m'as envoyée déposer à la banque d'Anvers.

— Quoi ? Les cent mille francs qui restaient des élections ?

— Oui, exactement 98.000.

Il se jette sur elle, les poings fermés. Il va la rouer de coups. Mais, c'est une femme, quand même. Il la prend seulement sous les

bras, la relève, la secoue, la jette sur le fauteuil comme un paquet.

— Misérable !

Elle sanglote de plus belle et se tord les mains. Elle pleure de vraies larmes — et sans effort, car elle ne pleure pas sur le vol imaginaire qu'elle n'a pas commis mais sur le crime que, de plus en plus, elle sent inévitable.

— Mais c'est impossible ! Qu'est-ce que tu as fait de cet argent ! Cent mille francs ! où as-tu pu les faire passer ?... Tu dois te tromper. Ce n'est pas possible autrement... Dis que tu as détourné une somme, mais pas celle-là ! On ne vole pas cent mille francs sans qu'ils laissent des traces.

*
* *

Elle donne des explications, hachées de sanglots. Les voilà bien les hommes ! Tous les mêmes ! Ils sont tout entiers à leurs affai-

res, à leur politique, et comme ils aiment la vie facile, ils ne s'occupent pas de leur ménage, satisfait de le trouver confortable, élégant, luxueux. Ils ont une jolie femme et ils se réjouissent de la montrer pimpante, dans les dentelles, dans la soie, dans l'éclat des bijoux. Bref ils gagnent vingt mille francs et vivent, sans le savoir, sans avoir idée de demander la clef du mystère sur un pied de quarante mille.

— Alors il y a des maris dont les femmes font ce dont on m'accuse pour augmenter les ressources. Moi, je ne pourrais pas. A quoi ils ont servi, ces billets de mille ? A payer des dettes de quatre ans que tu ne savais pas, parce que tu ne demandais pas à savoir. Je devais des sommes folles chez le couturier, le bijoutier, la dentellière. Et voilà !

— Mais infâme gredine, tu ne te disais pas qu'un beau jour, forcément ça se saurait ? Et qu'est-ce tu comptais faire alors ?

— Est-ce que je sais ! Je me disais : à la grâce de Dieu.

— Le Dieu des voleurs, comme le Dieu des ivrognes ! Eh bien, me voilà dans de beaux draps ! Que devenir ? Quel parti prendre ?

Elle a une lueur d'esprit. Il est ébranlé.

— Tu vois bien, maintenant que je t'ai tout dit, qu'il faut partir. Il faut que nous partions tous les deux.... Tu penses bien que personne ne pourra voir en moi la seule coupable. Tout le monde dira que nous avons dépensé l'argent ensemble. C'est toi qui m'as confié les fonds. Tout le Bloc va crier que tu es l'auteur principal... Pourvu qu'au sortir de l'audience on ne nous arrête pas tous les deux !... Ah ! tu as raison. Qu'ai-je fait ! Qu'ai-je !...

Pendant qu'elle parle, quelle développe une fois encore la vision de la fuite nécessaire, il marche de long en large, plein de fureur concentrée, mais délibérant dans le tréfond de son être avec sa froideur de logicien.

— Partir, partir, toujours partir ! Non, encore une fois je ne partirai pas... Je sais ce

qui me reste à faire, et je le ferai sans tarder. Je...

Il s'arrête, passe la main sur son front, sur ses yeux.

— Qu'ai-je, maintenant. Comme un éblouissement, un étourdissement. Déjà trois fois, j'ai eu cela ce soir. Louise n'est pas encore couchée ?

Il ouvre la porte appelle la fille et lui dit :

— Faites-moi une infusion de tilleul, très fort. Vous y mettrez un peu de fleur d'oranger.

Il revient, disant :

— Je ne suis pas bien.

Le contraire serait surprenant. Ah ! il faut être solide pour résister à toutes ces femelles. Elles finiraient par me tuer, si je n'y mettais bon ordre, et par des moyens radicaux.

***

Il marche sur sa femme et le doigt tendu vers elle, de ce geste autoritaire, décisif, ac

cusateur et vengeur qu'il avait souvent à la tribune :

— Pour toi, saleté, voici ce que je décide. Tu peux en faire ton deuil. Je ne prendrai la fuite d'aucune manière ni en franchissant la frontière, ni en me logeant dans la tête une balle de ce revolver que j'ai dans ma poche et qui te serait bien plus justement destiné : c'est toi qui partiras.

Et tu partiras, parce que je te fous à la porte.

Elle s'effondre en gémissant, avec un « oh ! » de stupéfaction et de douleur. Une envie folle la tient de crier : « Mais non ! mais non ! Ce que je t'ai dit est un mensonge. Les cent mille francs sont intacts. Je n'y ai pas touché.

Oui, mais alors ? Il demandera comment on vit sur un pied de quarante mille francs ? C'est donc que les lettres anonymes disaient vrai ? Et puis encore : après-demain, Taraudier l'a dit : on déballera tout, les rendez-vous chez la comtesse de Saccaro et tout

le reste. Elle est dans une impasse inextricable, sans issue. Que son mari la chasse aujourd'hui comme voleuse, ou qu'il la chasse vendredi comme prostituée, la belle différence. De toutes manières, elle n'a plus qu'une chance de salut, une seule !

Il faut que le destin s'accomplisse !

Elle agite tous ces problèmes de mort et de honte dans sa tête ravissante, faite pour les joies, les voluptés et l'amour, — tandis que Syveton continue de prononcer sa sentence.

Elle est irrévocable.

— Tu n'arriveras pas, voleuse, à faire croire à personne que je sois un voleur. J'aurais pu être cocu sans le savoir; mais on n'est pas voleur sans le savoir. On connaîtra ton vol. Du moins ceux qui ont intérêt à la somme détournée. Dès demain matin, j'irai chez Jules Lemaître, je lui dirai tout, je prendrai — comme responsable de toi, mais non comme coupable, entends-tu bien — l'engagement de rembourser. Il faudra du temps;

mais la Ligue n'en souffrira pas, parce que je sais où trouver de quoi boucher le trou avant huit jours.

Mais, comme ce n'est pas avec toi et en continuant ce genre de vie que je pourrai jamais économiser dix mille francs par an pour amortir cette dette en dix ans, il faut nous séparer.

*
* *

Après tout, j'en ai assez de cette existence de furie jalouse que tu me fais mener, et qui, je te le dis maintenant, a tué mon amour. Donc, sitôt après mon acquittement nous ferons le nécessaire pour divorcer... Oh ! ne crains rien. Puisque tu portes mon nom pour quelque temps encore, on s'arrangera pour que rien ne transpire des vraies raison ni des autres : on prononcera le divorce contre moi.

« Et je serai enfin débarrassé des Reussens, des Bruyn, des Ménard, des Spilma-

cker ! Ah ! quelles douleurs ne valent-elles pas le prix d'une telle délivrance, d'une telle fin de cauchemar !

Syveton s'arrête, et boit une tasse de tilleul que la bonne avait apporté.

— Tu ne trouveras pas mauvais, c'est d'ailleurs de toute justice, que je déchire le contrat d'assurances de la Mutual Life, et que j'applique les 4.000 francs qu'il me coûtait par an à éteindre « ta » dette vis-à-vis de la Patrie Française. Tu ne peux pas, si tu as quelque repentir, t'en formaliser.

***

S'il y avait eu encore quelque hésitation dans l'esprit de Marie, comment cette dernière et malheureuse allusion ne l'aurait-elle pas décidée ?

Elle a un grand geste de lassitude, d'abandon de tout :

— J'ai eu tort !... Qu'il en soit comme tu as décidé.... Je suis prête à tout subir; car

je suis lasse de tout, à bout de force... Je vais prendre un peu de ce tilleul.

Et avec un douloureux sourire : Tu veux bien me permettre de boire encore une fois dans ta tasse ?

Il hausse les épaules et lui tournant le dos, va vers la cheminée.

Elle s'est versée du tilleul. Prompte comme l'éclair, elle verse le contenu du flacon de daturine dans la théière. Puis elle boit sa tasse. Quand elle a fini :

— Tu en prendras bien une autre, toi aussi ?

— Oui, la première m'a dégagé le cerveau.

Elle prend la théière et verse une troisième tasse.

Il la sucre, la porte à ses lèvres du côté où celles de sa femmes se sont posées. Il boit :

— Tiens, j'ai oublié de mettre de l'eau de fleur d'oranger : ça n'a pas le même goût.

Haletante, trébuchante, Mme Syveton est sortie de la pièce où elle sait que le premier

acte de mort va s'accomplir. Elle a la force de se rendre à la cuisine et d'envoyer la bonne se coucher. Puis elle se rend dans sa chambre et s'écroule sur la chaise longue. Cette fois, elle ne sanglote plus, elle ne pleure pas : elle envisage d'un œil sec l'irréparable. Elle songe à ce qui lui reste à accomplir. Elle repasse dans sa mémoire les recommandations de Taraudier, et voudrait déjà qu'il fut là pour n'être pas la seule actrice du drame, la seule sur qui repose toute la responsabilité du crime à parachever.

L'oreille tendue, elle guette les bruits. Elle attend, le cœur battant — ce cœur qu'aucun sentiment noble n'a fait battre — que quelque chose se produise dans la chambre à côté et dont une mince cloison la sépare.

Elle voudrait voir. Et elle ne le voudrait pas. Voir, pour connaître la minute où l'action nouvelle s'imposera. Ne pas voir, parce qu'elle est dans l'épouvante de l'action déjà commise.

* *
*

Il est là, vivant, fort, vigoureux, mais les veines gonflées de mort, le brave garçon qu'elle a épousé, dont elle a été la chose, qui a réussi plus d'une fois à faire vibrer, défaillir, se pâmer sa chair de femme froide, calculatrice jusque dans l'étreinte; qu'elle a trompé sans scrupules, mais qui était bon et qu'elle aima tout de même de toute la faible capacité d'affection dont elle est capable, il l'aimait, lui, profondément. Et voilà sa récompense. Elle sait que, tout dernièrement, lors de son duel avec le capitaine Le Gail, il a pris la précaution touchante, un peu puérile, à la veille d'une rencontre au pistolet au commandement, de rédiger un testament en sa faveur, au détriment de ses héritiers naturels. Elle occupait donc dans ses pensées la première, la seule place. Et pour le remercier, elle le tue !

Quelle chose atroce ! Non : c'est la fatalité. Il faut bien pourtant qu'elle songe à elle-même. Le coupable, c'est lui, avait-il besoin de provoquer cette affaire ? Ne pouvait-il laisser mentir cet André, sans lui infliger le châtiment de son infamie ? Et pour cela, il faudrait qu'elle, adulée, triomphante, si jeune encore, elle fut traînée dans toutes les boues par les magistrats de Combes, déshonorée, ravalée au rang des prostituées ? Ou il faudrait — pas d'autre alternative — qu'elle devint une divorcée sans fortune, dont les confidents de la Patrie Française, sinon d'autres diraient qu'elle était une voleuse !

Décidément, elle n'avait pas d'autre issue que celle dont Taraudier lui a indiqué la voie. Oh ! cet homme ! C'est lui qui a tout fait. Et c'est encore lui seul qui peut achever l'accomplissement des choses.

Mais les heures passent. Comme avant son crime, elle les trouve interminables. Elle sait qu'il faut agir. Et elle n'ose. Sa main convul-

sive serre ce flacon maudit qui a versé l'engourdissement de la mort dans le sang de l'homme qui est là, qui dort peut-être déjà d'un sommeil qui ne finira plus et elle s'en martèle le front dans un geste d'angoissse et d'affolement.

Qu'est-ce ? Qu'entend-elle ? Oui... On a marché à côté... Il n'est donc pas mort ?... Il n'est donc pas assommé par le narcotique ?... Tout est à refaire ?... Oh ! l'effroyable calvaire... Oui, c'est cela, il est debout... Il marche... Il tourne le bouton de la porte... Il va venir, et il va falloir... Oh ! le supplice infernal !...

Mais la porte ne s'ouvre pas... Et c'est un bruit sourd qui retentit, le bruit d'un sac de farine qu'on jette à terre... Et sous le choc, tout le plancher frémit... Ça y est : la daturine a fait son œuvre.

— Il faudrait aller voir... Me rendre compte... Ah ! non, non, pas cela ! Je n'ose pas... je n'oserai jamais... Il faudrait : non, non plutôt mourir moi aussi... C'est l'autre

qui doit voir; je veux l'autre... C'est lui, le bandit, le démon, lui... l'assassin !...

*
* *

Fébrile, une sueur d'épouvante sur tout le corps, elle se coiffe d'une mantille, elle jette sur ses épaules son manteau de fourrure, elle sort de l'appartement. Sans tâtonner, comme menée par une crise de somnambulisme, elle descend l'escalier qu'enveloppent les ténèbres; elle demande la porte à Jondeau, ne la referme pas, et court vers l'endroit où Taraudier lui a dit qu'il l'attendrait toute la nuit... Mais, où est-ce ?... à droite ? à gauche ?... Elle ne sait. La tête perdue, le cœur défaillant.

Mais voilà qu'elle se heurte à une ombre, à un homme qui rit, de ce rire sardonique trop connu, et qui lui dit :

— Par sainte Geneviève de Brabant ! chère amie, je croyais que vous ne viendriez pas ! C'était donc bien difficile, cette petite

chose-là ? Voilà trois heures que je fais le pied de grue.

— Ah ! vous, vous ! Enfin vous ! Sauvez-moi. Je suis anéantie.

— Ça passera. Et lui ?

— Je l'ai entendu tomber. Je n'ai pas osé regarder.

—Alors, tout va bien... N'ayez plus peur.

Ils rentrent, ferment la porte d'entrée très doucement, montent à pas de loup. Ils sont devant la porte du cabinet de travail de Syveton, un peu éblouis de cette lumière dont des témoins devaient dire que, brillant toute la nuit, elle les fit croire à quelque soirée de danse prolongée.

Ils parlent à voix basse.

— Il faut que vous entriez la première. Si vous vous étiez trompée, vous auriez le prétexte de vous inquiéter de sa santé... Ma présence serait inexplicable.

— Non, non, fait-elle dans une épouvante, avec un recul de tout son être.

— Si, je vous dis qu'il le faut.

Et il la poussa doucement, mais fermement.

Elle tourne le bouton: elle ouvre la porte: celle-ci s'entre-baille: puis s'arrête. Et par l'ouverture, elle aperçoit les pieds de Gabriel, allongés sur le parquet.

Elle défaille. Taraudier la soutient brutalement. Il pousse la porte davantage: elle résiste. Il s'arc-boute. Vain effort.

— Passez. Vous le tirerez.

— Moi ?... Jamais ! déclare-t-elle, défaillante.

— Ce n'est pourtant pas moi : j'ai trop de ventre. Allons, nous perdons du temps.

Il la bouscule dans l'entre-baillement. Elle pénètre. Elle se retourne, et voit Syveton étendu par terre. Qu'il est grand !

En présence de la réalité, tout son sang froid lui revient. Elle se baisse, saisit le corps, dégage l'entrée.

C'est maintenant Taraudier qui se penche, qui examine « son ami ».

— Parfait. Il respire régulièrement.

J'avais peur que la dose n'ait été trop forte et le tuât... Mais il importe d'agir vite... Voyez-vous qu'il se réveille ?... Adieu l'accident !... Faites tout ce que je vous dis, et pas d'observations inutiles.

*
* *

Ils prennent l'infortuné Syveton chacun par une épaule; ils le traînent jusqu'à la cheminée. Unissant leurs efforts, ils le hissent, et lui posent la tête sur les bûches d'amiante.

— Tournez le robinet, dit-il sourdement.

—Oh ! moi, vous voulez que ce soit moi ? J'en ai fait ma part.

— Justement : vous avez l'habitude... Allons, pas d'observations, vous ai-je dit. Je ne suis pas un assassin, moi... Je dénoue les situations.

—Vous en avez de bonnes !... Et puis, après tout, savez-vous !

Elle donne le coup de pouce fatal.

Mais le gaz s'échappe en grande partie dans la cheminée, en minimes proportions dans la pièce.

— Ce sera long, et ça ne sent pas bon, murmure Taraudier.

Il réfléchit; il prend un journal, le dispose en capuchon sur la tête de la victime. La force du gaz le fait envoler. Taraudier le fixe avec deux presse-papiers qu'il prend sur le bureau.

Et ils attendent, debout, de chaque côté de ce corps qui sera bientôt un cadavre. Leurs yeux ne peuvent s'en détacher. Mais ils s'extériorisent, en quelque sorte, de la besogne immonde. Ils n'ont que la sensation d'assister à une expérience de physique.

Ils perdent la notion du temps. Les minutes se prolongent comme des siècles. Ils se figurent simplement que c'est très long.

— Souffre-t-il ? interroge-t-elle dans un retour d'humanité.

— Assurément non, répond-il, plein d'une assurance superbe.

Ils épient; ils observent, avec la seule inquiétude, désormais, que la fin n'arrive pas.

Mais le corps a des soubresauts.

Il glisse sur la cheminée.

Ce doit être l'agonie qui commence, engourdie par la daturine, Syveton glisse toujours. Ils le remontent. Ils l'assujettissent et le maintiennent.

— Va-t-il encore bouger, le bougre !

Mais non. Les spasmes s'espacent, s'atténuent, disparaissent.

Ils desserrent leur étreinte.

— Pas de hâte. Attendons encore.

Et ils attendent. Et les minutes recommencent de tomber, énormes, dans l'éternité.

— Sûrement, dit enfin Taraudier, c'est fait.

A eux deux, ils retirent le corps.

Elle faiblit, le lâche et le front porte sur l'angle de la cheminée. La chair est profondément entamée.

De la blessure, pas une goutte de sang ne jaillit.

Gabriel Syveton est mort.

TROISIÈME PARTIE

L'Enfer

TROISIÈME PARTIE

L'Enfer

CHAPITRE PREMIER

ENTRE COMPLICES

Il n'entre pas dans le cadre de ce livre de relater tous les événements qui suivirent le crime dont on vient de lire la genèse et l'exécution — et dont la chute du ministère Combes fut le plus saillant.

La gifle reçue par Andre avait coûté la vie au pauvre Syveton; mais elle avait du même coup affranchi la France d'un joug détestable.

On se rappelle l'émoi que la découverte du drame souleva en France. Tout de suite la plupart des amis du mort eurent la certitude d'un crime. Quelques-uns seulement, comme M. le docteur Tholmer, comme Me Noilhan,

admirent et soutinrent, après la version inadmissible de l'accident, celle non moins absurde du suicide. Un autre, M. Jules Lemaître, eut une autre attitude encore, tellement contradictoire et incertaine qui, plus tard, à l'époque où l'on résolut d'élever un monument à la mémoire du mort, le comité d'organisation refusa la cotisation de cent francs que lui avait envoyée le Président de la Patrie Française, moralement morte avec son trésorier.

Devant l'évident parti pris de la justice de mettre la vérité sous le boisseau, le docteur Barnay prit une énergique résolution et fit déposer par le malheureux père de Syveton, la plainte en assassinat contre X..., qui devait aboutir au non lieu que l'on sait, — non lieu ambigu qui ne libère nullement les meurtriers.

On se souvient aussi de ce coup de théâtre des 98.000 francs rapportés très tardivement par Mme Syveton à la Patrie Française et dont elle accusait sottement son mari d'avoir

opéré le détournement, après s'être accusée elle-même, dans la scène tragique qu'on vient de lire, de les avoir volés.

*
* *

Et ce fut cette abominable campagne d'une femme, d'une belle-fille, d'un gendre, des amis, colportant sur la mémoire du mort les inventions les plus immondes, et jetant en pâture à la malignité publique ces monstruosités dont nous avons vu que les traîtres de son entourage l'assaillaient lui-même pour l'acculer à la fuite.

Du moment qu'il s'y était montré réfractaire, on les sortait au grand jour pour accréditer qu'épouvanté des révélations du lendemain, il n'avait pu trouver de refuge que dans le suicide.

Ah ! cette version du suicide, comme les agents et les journalistes de Combes se battaient les flancs pour lui donner des bases acceptables !

Ils n'y étaient pas parvenus et l'on avait vu

Jaurès, prenant carrément en une série d'articles merveilleux de l'*Humanité* le rôle d'accusateur, essayer de détourner l'opinion de sa croyance de plus en plus ferme du crime politique, en la lançant sur la piste du crime domestique.

Puis il avait tourné court — probablement vaincu à son tour par les arguments de M. Vallé, le garde des sceaux, qui connaissait mieux que personne les promesses d'impunité faites par Taraudier à Mme Syveton et l'obligation où était la magistrature du Bloc d'enterrer l'affaire.

N'est-ce pas Vallé d'ailleurs qui avait le premier répandu à la Chambre le bruit qu'il y avait des choses sales sur la mémoire de Syveton et que ses amis seraient bien inspirés de faire autour de lui le silence — de même que M. Combes lui-même, sitôt la nouvelle du drame connue au Palais-Bourbon, s'était vu en mesure de montrer au général Jacquey une dépêche de M. Cavard, chef de la sûreté générale, attribuant cette mort —

qui n'était encore certaine pour personne à un accident par le gaz d'éclairage !

*
* *

Ainsi Combes, Mme Syveton, Ménard s'étaient trouvés d'accord, à la même heure, en des lieux différents, pour proclamer la certitude d'un accident banal.

Bizarre coïncidence dont l'agent Taraudier eût été à même de dévoiler le mystère. Puis devant les clameurs d'incrédulité, devant une version si saugrenue, si manifestement idiote, c'avait été la campagne savante et tortueuse, répandant la légende d'un Syveton sadique, incestueux, pédéraste et criminellement dépravé, obligé de se donner la mort pour échapper aux révélations terribles, aussi formidables qu'inévitables, de l'audience publique.

Cette thèse, cent voix autorisées la démentaient dès le premier jour. Bardet, du *Figaro* Marius Dorcette, qui de la *Petite République*, était passé à l'*Action*, Fernand Hauser,

le chroniqueur du *Journal*, qui donnait chaque jour une documentation si précise de l'affaire, et d'autre chroniqueurs de la presse parisienne, en recueillaient le même jour la réfutation éloquente et irréfutable, faite dans les couloirs de la Chambre par un des plus fidèles amis du mort : M. Gauthier de Clagny.

*
* *

« Comment, disait l'éminent député de Seine-et-Oise, comment ose-t-on soutenir un seul instant que Syveton se soit suicidé ? Et qu'il l'ait fait le jeudi, veille de son procès d'assises, pour échapper aux scandales qui devaient s'y dévoiler ? »

Il s'adressait alors, devant un groupe de parlementaires et de journalistes, à M. Maurice Binder qui racontait, plein d'indignation, cette odieuse version répandue par Vallé dans les couloirs.

« C'est une thèse souverainement imbécile, poursuivait M. Gauthier de Clagny, et dont

l'invraisemblance atteste le dénuement dans lequel s'agitent les assassins et les complices de l'assassinat. Il suffit de consulter le manuel le plus élémentaire du président d'assises, et l'on y lira qu'aucun document, qu'aucun renseignement de police ne peut être produit à l'audience s'il n'a été préalablement communiqué à la défense.

« Or, le dossier de l'accusation a été depuis longtemps communiqué à Me Henry Robert, et dans ce dossier il n'y a rien — entendez-moi bien — rien de rien, qui, de près ou de loin, concerne la vie privée de Gabriel Syveton !

« Me Henry Robert était donc bien fixé sur ce point; et dans l'entrevue qu'il eut avec Syveton la veille de sa mort — ou de l'annonce de sa mort — il ne manqua pas de lui signaler les points sur lesquels porterait l'accusation. Ayant en mains le dossier même de Bulot, il lui montra qu'en dehors de la matérialité du fait et du côté politique de l'affaire, le réquisitoire ne ferait aucune incursion

d'aucune nature sur le terrain de la vie privée. »

« Le contraire eût été d'ailleurs d'une incorrection notoire, et à supposer même que le Président des assises n'eût pas interrompu le Procureur général, si celui-ci s'était permis de sortir ainsi des bornes judiciaires du débat, Me Henry Robert, ce maître incomparable, dont on a dit avec juste raison, qu'il savait présider les séances d'assises auxquelles il plaidait, n'aurait pas manqué de couper court à l'incident par une apostrophe décisive, alors même qu'il y aurait eu déballage de rapports quelconques de police, et il aurait su faire tourner la discussion à la honte de ceux qui l'auraient imaginée.

« Qu'on ne vienne pas dire davantage que, le jeudi matin, veille de l'audience, Syveton craignait des dépositions inattendues, émanant de témoins tels que les époux Ménard ou la fille Anna Spilmacker ! Car aux termes de la loi aucun témoin ne saurait être entendu à moins que son nom, sa profession

et son adresse aient été signifiés à la partie poursuivie au moins vingt-quatre heures avant les débats. Or, Syveton a reçu la veille de sa mort, notification de la liste des témoins du ministère public. Il a examiné cette liste avec Me Henry Robert dans sa dernière entrevue avec ce dernier, et l'un et l'autre ont pu constater, qu'en dehors des députés témoins de l'incident, aucun témoin dit de police ou de moralité ne devait être entendu.

« Croyez donc, terminait M. Gauthier de Clagny, que Syveton ne pouvait être sous l'impression d'aucune menace de ce genre, et que, s'il est vrai qu'on lui en ait faite, il était averti de n'avoir point à s'en préoccuper. Notre malheureux ami avait le tempérament de l'historien qui recherche, qui sonde les faits, qui les discute, les critique dans leurs causes et dans leurs conséquences. Certes il n'avait donc pas négligé de se renseigner sur tous les détails de la procédure en Cour d'assises.

« Inquiété tout de même par les scènes que

sa femme, et le ménage Ménard se vantent de lui avoir faites, intrigué par les menaces de révélations scandaleuses qui lui étaient ainsi transmises, il avait posé à Me Henry Robert cette question que tous les accusés posent, même d'instinct, à leurs défenseurs : « Croyez-vous que les débats ou que le réquisitoire puissent porter sur des faits que ne permettent de prévoir ni le dossier ni la liste des témoins ?

« Et sûrement, Me Henry Robert lui a répondu : « Ne vous inquiétez pas de cela. Bulot ne pourra pas sortir de l'ordre de faits qui se trouve limité par le dossier ! »

« Et c'est pourquoi Syveton était si calme et si souriant quand, le lundi, le mardi et le mercredi, veille de sa mort ou de la publication de sa mort le docteur Cachet, Lasies et Maurice Flayelle lui ont rendu visite. »

*
* *

Tout cela, c'était la logique même. Nos lecteurs ne savent-ils pas, au surplus, que les

premières menaces de Mme Syveton, stylée par Taraudier, se formulèrent à la suite de l'entrevue dernière de Syveton et de son avocat ?

Il n'avait donc pas seulement, pour les refuter avec tant de décision et de fermeté, la seule conscience de son innocence; mais encore la certitude qu'elles ne seraient pas suivies d'effet et que rien ne les traduirait à l'audience.

Mais cette légende d'un impossible suicide ne trouvait plus crédit que dans des feuilles suspectes prenant notoirement leur mot d'ordre dans les ministères, et jour par jour l'opinion publique, désormais fixée, attendait l'arrestation des assassins, et des complices, dont les noms se disaient couramment.

Chaque jour, Marie Reussens, à laquelle le père du mort allait dénier publiquement le droit de porter son nom, était interrogée par le juge d'instruction Boucard et se retirait suivie par une escorte significative de policiers.

L'étau se resserrait chaque jour davantage, allait irrévocablement l'étreindre.

*
* *

Mais pour une fois, le gouvernement n'aurait qu'une parole et resterait fidèle aux engagements pris, à l'observation du pacte conclu.

L'autopsie faite en dehors de médecins impartiaux; l'analyse des viscères soigneusement reculée jusqu'au jour où, fatalement, la trace du poison ou du narcotique devait être atténuée et supprimée; les témoins les plus importants délibérément tenus en dehors de tout interrogatoire — tel le directeur de la *Presse*, M. Bailby, auquel par le téléphone, à l'heure tardive et voulue de la divulgation du drame, une voix féminine avait maladroitement avoué que la mort était survenue dans la nuit; la tâche des experts limitée contrairement à la loi, le parti pris de ne point acculer Mme Syveton à l'explication de

ses mensonges aussi contradictoires que successifs; la décision de laisser en liberté des accusés qui, dans toute autre cause, eussent été emprisonnés dès la première heure, et cela dans le but trop visible de leur permettre de conférer entre eux, et de concerter leurs moyens alternatifs de défense; la résolution déterminée de ne point communiquer les pièces du dossier à Me Joseph Ménard, l'avocat de la partie civile, avant la dernière heure; le procédé sommaire qui consiste à laisser disparaître certaines parties de ce même dossier; la communication scandaleuse à certains journaux ministériels des tranches de déposition de Ménard, de sa femme, de Mme Syveton, de Potel, qui paraissaient suffisamment infamantes pour la victime — tout ce qui démontre enfin, sans conteste, la scélératesse d'une instruction de commande, avait été mis en œuvre, jeté comme un défi à la conscience des citoyens. Cela ne trompait personne, mais établissait l'impossibilité d'aller à l'encontre des ordres

donnés de très haut à des magistrats obéissants.

***

Or, à quoi toute cette fantasmagorie et ce savant travail aboutissaient-ils ?

A ce que la mémoire de Syveton sortit intacte et sans souillure de toute la boue morale où les assassins l'avaient astucieusement plongée.

De toutes les accusations monstrueuses dont Mme Syveton avait eu le courage atroce d'accabler l'homme dont elle portait le nom, on n'avait pu faire jaillir que le déshonneur de la malheureuse hystérique qui invente le chantage de Spa et qui se révéla la camarade obscène de sa bonne ! et l'on avait en même temps découvert l'infamie de cet Alphonse, le ridicule mari de Margot, qui, après avoir feint de s'irriter des prétendues obscénités de Syveton à l'égard de sa femme apprit ensuite avec une certaine fierté que celle-ci avait eu les dons voulus pour séduire son concierge.

Rien n'était vrai des abominations inventées et concertées par les complices du crime et les prostituées même de la rue Chabanais ne reconnurent même pas la photographie de l'homme qu'on voulait leur faire désigner comme un habitué de la maison, comme le débauché sadique dont le plaisir était d'y conduire de pures jeunes filles et des bonnes irréprochables, à seule fin de les y faire assister et participer à des orgies du Bas-Empire.

Rien que la démonstration de ce complot de calomnies atroces devait suffire, à tous les gens, pour justifier l'inculpation de ses auteurs.

Mais non, tout au contraire, elle n'aboutissait qu'à la rédaction d'une ordonnance de non-lieu.

Le juge Boucard déclarait qu'il n'y avait pas de preuves suffisantes contre le meurtrier présumé X..., formule qui, pour tout le monde, équivalait à l'aveu formel de la probabilité du meurtre.

Mais il n'avait pas pu prendre sur lui d'admettre ni la version imbécile de l'accident, ni la version odieuse du suicide.

Puis était venue la Chambre des mises en accusations, que Me Joseph Ménard plaçait en face de faits nouveaux et de l'obligation morale d'ordonner un supplément d'enquête. Mais elle avait à son tour subi l'influence des ordres du Garde des Sceaux de Combes, et par un déni de justice inqualifiable, elle avait sanctionné l'ordonnance de complaisance du juge d'instruction.

Le rideau judicaire était tombé sur le drame abominable.

Il ne pouvait plus se relever que si — dans le délai de dix ans, heureusement imparti par la loi — les parents et les amis du supplicié pouvaient mettre au jour une démonstration brutale et éclatante du crime, ou produire les aveux enfin échappés de la bouche des criminels.

*
* *

Et c'est ce résultat prévu, mais dont quand même elle désespérait par moments, que Taraudier, rayonnant, vient annoncer à sa complice.

Il est radieux et se frotte les mains, avec l'insouciance d'une conscience pure et la satisfaction d'un cœur égal.

— Eh bien, qu'en dites-vous, chère amie? Tout cela n'a-t-il pas été admirablement combiné, mené et résolu? Voyez-vous combien vos craintes étaient vaines? Je savais bien, moi, que le gouvernement ne nous abandonnerait pas et qu'il tiendrait parole... qu'aussi Pelletan et Tissier qui, jadis avaient su apprécier la saveur de vos charmes auraient la reconnaissance du ventre... Quoi? Pourquoi cette pudeur et cet accueil glacial? Est-ce que vous n'êtes pas heureuse, par hasard?

— Je suis exténuée, surtout. Mais com-

ment voulez-vous que je sois heureuse ? Ma vie est perdue. Ma réputation dans le ruisseau.

— Bah ! Tout s'oublie en France, aussi bien n'allez pas nous dire que vous regrettez Syveton, que vous n'avez jamais aimé et que vous avez toujours trompé. Allez donc voir la comtesse de Seccaro. Je parie que vous êtes plus connu que jamais et qu'elle doit être assaillie de demandes !... Toutes les Amériques doivent vous solliciter... Si vous n'êtes pas contente d'une pareille réclame, qu'est-ce qu'il vous faut, ma petite ?...

—Vous êtes un gredin, un infâme, un cochon... Aurais-je été plus déshonorée, si l'audience avait eu lieu et qu'on y ait étalé les faiblesses de ma pauvre vie ?

— « Faiblesses » est ravissant. Laissez-moi donc tranquille, avec ces sentimentalités déplacées. Vous me faites peur, après coup. Imaginez que vous ayez été prise de ces découragements au cours de l'instruction : nous étions beaux ! Mais vous avez été superbe,

merveilleuse. Quel toupet, ma chère ! Quel cynisme !... Non, ma parole, vous aviez l'air convaincue ! J'en étais parfois à me demander si vous n'étiez pas vraiment innocente... Ah ! cette scène où vous avez supplié le pauvre Boucard de vous arrêter et de vous inculper d'assassinat, pour que vous puissiez enfin vous justifier au grand jour des assises et confondre tout le vil troupeau des calomniateurs !... Je vous verrai toujours. Quelle allure !... Je me rappelle le regard d'admiration profonde du docteur Barnay lui même. Sarah Bernhard n'a jamais été plus tragique, ni plus pressante... Tiens. Pourquoi n'entreriez-vous pas au théâtre ?... Vous avez une sacrée étoffe de comédienne.

— Vous êtes idiot. Maintenant que tout est fini, je n'ai plus aucun ressort.

« Ma vie est un enfer. »

« C'était la phrase de Gabriel quand je feignais de l'accabler de scènes de jalousie. Mais tout ce que je lui ai fait endurer ne fut rien auprès de ce que j' « endure ».

— Pas possible ! dit Taraudier sardonique. Des remords ?

— Le sais-je ? Croyez-vous que ce soit une existence de vivre ici, dans cet appartement, d'avoir toujours sous les yeux le spectacle que vous savez !... de craindre chaque jour les bavardages, de cette folle de Margot. Ah ! heureusement que son mari la surveille, et qu'il ne la laisse jamais sortir sans la faire accompagner ni surveiller par Anna.

— Ah ! cette roublarde d'Anna, c'est le maître d'armes qui pare les mauvais coups.

— Vous, c'est bien commode... Vous circulez, vous êtes distrait par vos occupations, par vos amis... car il vous en reste, à vous. Et puis vous êtes un homme, et même mieux, un homme exempt de nerfs !... Mais me voyez-vous, moi, ici dans ce salon d'où j'épiais l'effet de votre daturine; dans cette pièce à côté où je le vois toujours étendu à terre, puis la bouche collée sur les bûches, et où il a fallu que je reconstitue par trois fois la scène du « suicide » ! Il n'y a pas un

seul objet, ni un meuble, ni une chaise, qui me rappelle le moindre détail de cette horreur et ne le fasse revivre !

« J'ai beau faire ! J'ai beau accumuler partout les bottes de roses, m'entêter de l'odeur des fleurs et des parfums jetés à profusion... partout, partout, je sens l'odeur de ce gaz qui s'échappait de cette cheminée. Je l'ai dans les narines malgré tout, par-dessus tout : je la respire jour et nuit... Ah ! mes nuits... dans ce lit où il m'a eue si longtemps et tant de fois, et où maintenant ce n'est que son ombre, son squelette qui me possèdent, m'écrasent et m'étranglent !... Eh ! fichez-moi la paix ! Tuer son mari n'est rien. Mais vivre là où il est mort, c'est atroce !

— C'est vrai, opine Tarandier indulgent, que ça doit être gênant. C'est un côté de la question auquel je n'avais pas songé... Bien simple d'y remédier : il faut déménager.

— Ah ! j'y songe. Croyez-le bien. Oui, je veux rompre avec tout ce qui me le rappelle. Avec tout... Avec vous, d'abord.

— Avec moi ?... Peste ! Vous n'êtes pas dans vos bons jours.

— Est-ce que vous croyez que votre vue ne m'exaspère pas ? L'assassin ? Mais c'est vous. Je n'ai agi que sous votre pression, sous l'empire de vos menaces, pour échapper à votre étreinte abominable... Vous étiez le Diable et vous m'avez hypnotisée.

— Des phrases tout cela ! C'est peut-être moi qui ai fait boire le tilleul !

— Mais c'est vous qui m'avez donné la daturine !

— C'est peut-être moi qui ai été assez maladroit pour ne pas le convaincre de la nécessité de s'enfuir.

— Mais c'est vous qui n'avez su me fournir, et à Margot, que des arguments stupides, qui ne tenaient pas debout, pour l'y décider.

— Ah ! zut ! Vous allez dire aussi que c'est moi qui fait des passes avenue Kléber !

— Mais c'est vous qui m'avez épouvantée de leur révélation !

*
* *

Taraudier rit, — de son rire exaspérant et cynique.

— Décidément, vous êtes mal lunée, aujourd'hui. Moi qui vous apporte une bonne nouvelle, exquise, et voilà comme je suis reçu ! Qu'aurait-ce été, belle dame, si j'avais précédé le panier à salade !

— Au moins, vous y seriez monté avec moi ?

— Des menaces ? Alors, fini de rire, nous deux ?... Bien le bonsoir. Mais je vous donne un conseil : ne songez pas un seul instant à manger le morceau. Mes précautions sont prises : j'ai des garanties du côté du gouvernement. Combes me couvre et le Grand-Orient me protège... Tout ce que vous pourriez dire ou rien, ce serait la même chose... Je vous briserai aussi bien que l'autre. Il y a encore de la daturine par le monde, et l'on fabrique toujours du gaz d'éclairage à Paris...

« Conséquemment, ne faites donc pas l'im-

bécile. Ne montrez pas qu'il avait raison de vous dire que vous étiez bête. Prenez le dessus. Levez la tête. Faites-vous des rentes. Demandez 100.000 francs à Jaurès, 100.000 francs à Rochefort. Les magistrats vous doivent bien une compensation et en les travaillant un peu, ils condamneront vos détracteurs à d'importants dommages-intérêts. Forcez la *Mutual Life* à vous verser vos 150.000 francs. Que diable ! Quand on a le bonheur d'avoir les juges avec soi, il faut en profiter... Et puis gai, gai, faites la noce, faites une concurrence à Mme de Seccaro. Avec Margot et Anna Spilmacker, vous aurez deux attractions de première valeur... ou bien cherchez un mari... Je vous offrirais bien ma main, mais vous me taperiez d'une troisième assurance !

— Sortez ! Sortez ! Que je ne vous voies plus... Vous me faites horreur, me rendez malade... Votre voix m'exaspère... Vous êtes le crime. Vous êtes le châtiment. Vous êtes le remords !

« Mais moi aussi je prendrai mes précautions.... Si jamais vous m'assassinez à mon tour, mon secret me survivra, et me vengera de vous.

— C'est bien. On s'en va.. .Prenez garde tout de même aux accidents.

CHAPITRE II

CES DAMES

Marie n'avait point exagéré en disant à Taraudier qu'elle en avait assez de l'existence. Cette tête légère et frivole pouvait être faite pour l'intrigue courante et peu compliquée : elle ne l'était pas pour le drame.

Cependant, aussi longtemps que celui-ci avait duré, qu'il avait fallu se débattre contre une accusation qui se resserrait de jour en jour davantage, elle avait tenu bon. Certes, elle s'était débattue avec un affolement trop visible, accumulant les versions contradictoires, se démentant, se coupant, multipliant les invraisemblances et les mensonges — telle une bête traquée, qui donne dans les

panneaux tendus, se heurte la tête aux obstacles, les yeux fous, l'instinct en déroute. Mais l'exagération même du danger, la trépidation des événements, de la polémique, de la lutte l'avaient soutenue. Elle vivait dans un étourdissement qui ne lui laissait pas le loisir de penser. On l'avait bien vu, d'ailleurs, à tant d'incohérences et parmi tout cet étalage d'inconscience.

Somme toute, elle avait dû faire front partout. Jusqu'au dernier moment, n'avait-elle pas dû se dire qu'il lui fallait céder à de nouveaux chantages du gouvernement, ou bien échanger contre le poison véritable la surveillance des agents qui, nuit et jour, collaient à ses pas et guettaient son sommeil ?

Est-ce qu'un jour, par exemple, tout n'avait pas été remis en question, parce que l'on exigerait qu'elle obtint de M. Guyot de Villeneuve la cessation de la publication des fiches de Vadecard.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? avait-elle répondu. Et puis elle s'était quand même ré-

signée à la démarche, avec un mot qui la peint bien tout entière : « Après tout, avait elle dit à l'intermédiaire qu'elle avait chargé de cette délicate mission, Guyot de Villeneuve peut bien faire cela pour moi, puisque tout le monde dit qu'il couche avec moi. »

Elle l'avait dit naturellement, comme telle autre femme demanderait le temps qu'il fait, alors qu'au contraire elle savait que Guyot de Villeneuve avait toujours manifesté à son égard, une réserve et une correction qu'elle considérait naguère comme injurieuse.

L'échec de cette tentative, lui avait fait redouter qu'en échange, le ministère rendit à M. Boucard la liberté de son instruction. Que de transes ! Que d'épouvantes !

Mais cela c'était du mouvement, du bruit, du danger, dont elle avait la ressource suprême de se griser, d'échapper à ses pensées.

***

A présent, plus rien : le calme plat, le non lieu, le salut !

Mais encore ? Un salut provisoire, à la merci d'une preuve égarée, d'une trahison, d'un propos imprudent, à la merci surtout de ces parents et de ces amis du mort qui ont dix ans pour le venger, et qui n'en laisseront échapper aucune occasion.

Il y a ce père dont elle a tué l'enfant, le fils tant aimé et si glorieux; ce beau-frère, dont la logique triomphante l'écrasait, et tant de fois devait la confondre et la perdre, sans l'intervention narquoise du juge qui avait reçu l'ordre de fermer les yeux et les oreilles à l'évidence; et enfin tous ces patriotes dévoués à la mémoire de leur ami, qui ne demandent qu'à saisir ou à créer des prétextes pour rouvrir l'affaire et imposer la justice.

Ah ! vraiment, la belle sécurité ! La belle garantie de repos.

Mais une considération surtout assomme la malheureuse : c'est que sa situation est perdue, gâchée. Adieu, la Mme Syveton encensée, qui passait, provocante, altière dans la

foule des snobs et qui se jetait à la tête des hommes dans les salons politiques.

« Casque d'Or », l'a dénommée Mme Lebaudy; et elle n'a plus en effet d'autre réputation que la célèbre rouquine des Halles.

C'était bien la peine de tuer un homme! Et pourquoi?

Pour éviter le déshonneur des révélations stupides en Cour d'assises.

Et voilà qu'au lieu d'être montrée au doigt comme la cliente d'une comtesse de Seccaro, un peuple entier la taxait d'assassinat, de l'assassinat le plus lâche et le plus vil, celui d'un mari qui lui était tout dévoué, qui lui avait sacrifié jusqu'aux siens et qu'elle frappait sournoisement en pleine sécurité!

Déshonorée par ses mœurs, ou pour le crime qu'on lui impute, quelle avance!

On ne l'eût plus reçue? Et maintenant? Qui se soucie de fréquenter l'échappée du Palais de Justice? On fréquente encore des non-lieu. Tel panamiste célèbre est ministre des finances. Mais elle, peut-elle seulement

montrer une ordonnance de non-lieu ? Il y en a une, mais en faveur d'un inconnu, d'un X... fantasmagorique. Pour elle, on la laisse en dehors ; on n'a même pas pu lui délivrer ce papier qui l'aurait mise à l'abri de toutes poursuites à venir: elle reste sous le coup de la prescription.

*
* *

Et tout le monde sait. Il n'est pas un des hommes qui avaient envie d'elle, pas une des femmes qui tenaient avec elle des conversations de perruches mondaines, qui ne puisse songer en la voyant : « D'ici dix ans, ma petite, la main des gendarmes sera tous les jours prête à s'abattre sur ce joli col blanc, de lait et d'ivoire, fait pour les baisers et les frissons. »

Aussi est-elle seule, complètement seule dans un Paris transformé en désert : elle n'y aura plus que la fréquentation des hommes de loi, qui consentent à prendre soin de ses procès, mais ne la mépriseront pas moins.

Au lieu de ces visites sans nombre, de ces papotages dans le monde élégant, elle n'a plus que la ressource des conversations avec cette sotte de Louise Spilmacker, autour d'une tasse de café à la chicorée flamande !

Peut-elle encore aller papillonner aux five o'clok de l'Elysée-Palace, de chez Ritz ? Non pas, elle a son deuil, ce deuil d'ailleurs ravissant dont la glace lui renvoie l'image appétissante. Mais quand elle n'en sera plus embarrassée, comment oser affronter les regards insolents de la foule élégante et les chuchotements de l'un à l'autre : « Vous savez, la Reussens, celle qui... » !

Et de l'argent ? C'est encore cela qui la tenaille le plus.

Elle s'est saignée aux quatre veines pour se débarrasser de sa fille et la jeter aux bras de cet abominable Ménard.

Stupide, elle s'est dessaisie des 98.000 fr. de la Patrie Française que nul ne lui demandait, et que Dausset refuse de lui rendre.

Elle a dû payer sa note chez son couturier

Paquin, qui si longtemps avait fait d'elle une des femmes les plus merveilleusement vêtue de tout Paris, et son cœur de coquette s'étreignait à la pensée que jamais plus dans l'avenir sa bourse ne lui permettrait de fréquenter les grands faiseurs.

La *Mutual Life* plaide, discute sur le drame plutôt que de lui payer ses 150.000 francs.

Le procès, ses enquêtes, ses saisies-arrêt, tous les incidents en appel et en cassation dureront quatre ou cinq ans, et d'ici là ! !

Elle n'a donc plus que l'héritage du mort. Une bibliothèque, quelques bibelots. Qu'est-ce que ça vaut ? Pas grand'chose. Et les héritiers naturels attaquent même le testament, en plaidant l'indignité morale de la veuve !

Que lui reste-t-il donc de plus clair ? Sa beauté persistante. Mais son exploitation clandestine ne pourra pas durer éternellement.

Il lui faudrait la jeunesse de Margot. Ah ! celle-là !... Quelle coquine !

Alors cette femme qui n'a point pleuré sur

le cadavre de l'homme qui l'a tant aimée, qui a tout fait pour elle, pleure amèrement sur son propre sort.

— Mes chiens ! Mes bons chiens ! Je n'ai plus qu'eux !

Et elle couvre de baisers frénétiques et de pleurs sa Katy, sa bien-aimée Katy !

Ce n'est pas une heure que toutes ces réflexions s'entassent et se heurtent dans ce qui était jadis sa folle tête de poupée, — bientôt, si cela continue, sa tête de femme folle : c'est tout le jour.

Et la nuit, des rêves affreux. Aussi la raccourcit-elle le plus qu'elle peut. Elle fait monter le soir, Jondeau, et veille avec lui et Louise.

Peur un peu elle le supplierait, comme une simple Margot, de demeurer jusqu'au jour, tant elle a l'épouvante d'être seule dans ce lit encore tout plein du souvenir et de la présence de « l'autre ».

Mais quelle folie ! « L'autre » se glisserait entre eux !

Rien ne pourra le chasser. Rien, jamais. Jamais rien !

*
* *

Où est-il ? où pourrit-il ! ce corps qui n'est même pas intact, dont le cerveau est d'une part, les entrailles de l'autre ? Elle n'a point eu le courage ou l'hypocrisie d'aller pleurer sur cette tombe où, par ses mains, tant de force, de jeunesse, de gloire, d'espérance pour la Patrie, ont été jetées sans retour.

Mais c'est la vision brutale de ce cadavre — son œuvre — qui l'obsède.

Elle ne songe point à ce qu'elle a fait de plus affreux et qui, vraiment est plus irrémissible que le meurtre même.

Elle a tué. Horreur ! Mais combien plus horrible cet assassinat moral, lâche, immonde, répugnant, commis sur la mémoire du mort !

Ses défenseurs, ses amis, ses proches lui pardonneraient peut-être la matérialité du crime. Oui. Peut-être en auraient-ils la géné-

rosité magnanime, s'ils connaissaient surtout les détails de l'entreprise homicide, et les effroyables pressions qu'elle a subies, qui l'ont presque réduite à l'état d'un instrument passif. Mais de quelles vengeances n'auront ils pas le droit et le devoir de poursuivre la femme qui n'eut, en unique préoccupation, que de salir, d'outrager, de déshonorer son mari et de le vouer — innocent — au mépris, à l'exécration et au dégoût du monde et de l'Histoire ?

Sa fille aussi a commis le même crime ; mais n'a-t-elle pas, dans une certaine mesure l'excuse de sa pathologie sexuelle ?

Est-elle entièrement responsable cette hallucinée des sens et de la volonté, qui dès l'âge de treize ans, s'imaginait victime des attouchements de son beau père, s'affirmait violée et défloree ? Celle qui, jeune fille, s'offrait au paletrenier de Chantilly, ou, recevant en chemise le concierge Jondeau, relevait ses voiles et s'offrait toute nue, dans l'antichambre à ses caresses

— Prends mes seins, mon Pierrot. Comme ils sont durs ! Prends mes cuisses. Comme elles sont blanches !

*
* *

Celle-là était une malade. Emportée au courant de sa fièvre sexuelle, affolée de désirs pour ce bel homme dont la nuit de noces — elle avait onze ans ! — excitait déjà une jalousie cruelle contre sa mère, elle se vengeait animalement contre lui de tous les refus qu'il lui avait opposés, de toutes les délices qu'il n'avait pas, malgré d'invites et d'excitations, voulu révéler à sa chair de demi vierge. Et elle se vengeait encore en lui prêtant de grotesques amours avec Anna, ce souillon. C'était la maladie de ses nerfs et de son sexe qui criait, qui outrageait et distillait la calomnie abjecte.

Mais Marie ? Quelle excuse ? Il n'en existait pas plus dans l'exaspération de ses sens tant de fois satisfaits que dans la jalousie

d'un cœur pour lequel l'amour n'a jamais été qu'un calcul.

De tout ce qu'elle avait, en des relations non moins successives qu'obscènes, déroulé les tableaux, n'était-elle pas la première à savoir la fausseté ?

Et de ce que Taraudier, Potel, Ménard, Anna Spilmacker, avaient combiné la peinture sadique, sur les indications de Margot l'hystérique, ne savait elle pas mieux qu'eux tous que tout était mensonge !

Or, je le répète, de cette infamie qui surpasse toutes les autres, Marie Syveton n'a pas conscience. Si elle a des remords, ce n'est pas de cela : mais de l'assassinat matériel qui fait repasser sous ses yeux, des scènes de violence pénibles et malpropres.

Tout le reste — le pire — échappe à son entendement.

Et cela démontre bien la profondeur de son amoralité prodigieuse.

*
* *

Le timbre de la porte d'entrée a retenti. Elle reconnaît cette sonnerie vibrante et prolongée. C'est sa fille. Comment ose-t-elle ?

Marie n'a pas le temps d'y réfléchir longtemps.

Comme toujours, Margot entre en coup de vent, onduleuse, élégante, les yeux plus innocents et candides que jamais.

— Bonjour, maman !

— Que viens-tu faire ici ? Qui t'a permis ? Est-ce que je ne t'ai pas dit que je ne te connaissais plus ? Que je n'ai plus de fille.

— Bah ! la bonne blague ! Assez boudé comme ça, maman chérie. Maintenant que nous voilà tirés d'affaire, à quoi bon nous faire du mauvais sang ?... Alphonse t'envoie le bonjour.

— Ton Alphonse ? Il a une certaine audace. Je le croirais plutôt capable de m'envoyer du cyanure de potassium. Quel gredin ?

— Ah ! ça diable, pourquoi lui en veux-tu tant que ça ? Il a été bien correct, le pauvre chéri. Et si tu savais comme il est gentil, maintenant. Ma parole, toutes ces histoires-là l'ont émoustillé. Ce n'est plus le même homme... Crois-tu : c'est un gaillard, maintenant.

— Vraiment ? Joli monsieur. Alors tu n'as plus besoin de « donner ta bouche » à Jondeau... Mes compliments. Mais en quoi cela m'intéresse-t-il. Je te répète que tu n'es plus rien pour moi.

— Vrai, tu n'es pas gentille. Moi qui venais toute prête à sceller la paix... Maintenant que Gabriel n'est plus entre nous deux, je ne vois pas pourquoi on ne commencerait pas à bien s'aimer... En somme, ça ne nous est jamais arrivé. Ça serait bon.

Mme Syveton, l'inconsciente, a un grand geste de stupéfaction, devant une inconscience plus extraordinaire que la sienne.

— Je ne t'ai jamais aimée ? Moi qui t'ai tout sacrifié ?

— Mais je ne suis pas Boucard, maman. T'as pas besoin de me monter le coup... Voyons, là ; sois bien mignonne et bien sincère : est-ce que tu n'as pas toujours été jalouse de moi ?

— Jalouse ? Et pourquoi.

— Pour qui, veux-tu dire ?... Eh bien, pour papa ! Tu as bien toujours vu qu'il tournait après moi.

— Petite malheureuse, tu sais pourtant que c'est faux. A mon tour de te dire : il n'y a personne à tromper ici... Tu peux rentrer tes histoires à dormir debout...

Margot persifleuse :

— ... Et qui endorment la justice.

— C'est toi, infâme, qui étais jalouse de moi, qui enrageais de me voir si jeune, si aimée, et de ne pas pouvoir prendre ma place ! Voyez-vous cette fille vertueuse, qui veut prendre pour amant le mari de sa mère et de dépit de n'y pas réussir, tombe dans les bras du concierge !... Et tu veux que je te pardonne ?... Mais alors même que toutes les

inventions seraient des vérités et que réellement tu aies couru les maisons publiques avec Gabriel et que c'eût été de force, est-ce que je pourrais oublier que c'était toi, avec tes airs de sainte nitouche, qui excitais cette furieuse passion et provoquais ces saletés ?... Non, non... Je ne puis plus te voir. Ta vue m'est odieuse et je te renie.

Margot éclate de rire :

***

— Tu ne vas tout de même pas, petite mère, la faire à la femme sans tache... Tu as beau rouler des yeux effarés : si tu crois que je ne me suis jamais aperçu de rien !... Ah ! ce qu'il l'était, le pauvre papa !

Marie se drape dans sa dignité :

— Margot ! !

— Eh bien quoi, Margot. On sait ce que c'est. Je suis bien ta fille, va... C'est crevant, à la fin, d'être déshabillée toute nue par les

journaux et de passer pour une dévergondée, tandis que personne ne dit rien de sa maman, de sa jolie petite maman fidèle, qui rôtissait le balai dans tous les coins du Sabbat !... Va donc trouver ta Saccaro. Ça vaudra mieux que de me renvoyer à mon Jondeau !

— C'est du Taraudier, ça !... Taraudier t'a dit ?... Ah ! l'ignoble drôle !

— Il a peut-être pris des gants ! Ça l'a dégoûté cet homme de voir qu'on me traînait dans toutes les ordures et que toi, c'est tout au plus si l'on t'accusait d'une peccadille, un petit assassinat de rien du tout ! Il a voulu te rabattre le caquet, cet homme juste !... Et qu'il a bien fait.

— Et tu l'as cru ? Tu crois tout ce qu'il a pu te raconter ?

— Pardine ! Et bien d'autres choses encore. J'en sais long, va !

— Quoi encore ?

— Ma foi, des anecdotes : par exemple les péripéties du suicide de l'infortuné Gabriel.

— Il t'a dit le rôle qu'il y avait joué ?

— Plutôt le tien.

— Le démon ! Mais c'est lui qui a tout fait.

— Taratata !

— Oui, c'est lui... Je te jure que c'est lui... Ah ! il va raconter des horreurs ! T'a-t-il dit aussi le rôle de ton mâri ?

— Oh ! celui-là il est connu de tout le monde.

— Tu crois ? Taraudier t'a-t-il dit de qui il tenait le poison ? C'est Alphonse qui le lui a fourni.

— Le poison ! Les experts ont dit qu'il n'y en avait pas.

— Les experts sont des ânes et les médecins aussi.

— Tu es folle ! Alphonse est trop froussard pour l'avoir fait.

— Ce n'est peut-être pas lui qui collectionne les fioles de cyanure ?

— Alors on le lui a volé... C'est toi !

— C'est Taraudier. Et il n'a rien volé. Ménard lui a donné.

— Dis tout de suite qu'il l'a administré à distance... Va, continue. Dis aussi que c'est Alphonse ou Taraudier qui a mis papa sur les bûches et qui lui a soufflé du gaz ! Ne te gêne pas... On sait bien que tu étais toute seule.

— Ce n'est pas vrai !... Il était là. C'est lui l'auteur... Margot, Margot, je te le jure... Mais ces détails : le poison, la cheminée, comment les saurait-il, malheureuse, s'il n'avait été là ?

— Tu me le racontes bien : tu as pu le lui raconter.

— A lui ? Jamais. Je ne suis que trop dans ses mains... Alors, il est allé m'accuser près de toi. Et lui, c'est l'ange du bon Dieu ! Quel bandit ! Quel Tartufe !

Margot réfléchit, le doigt gentiment posé sur son front pur.

— Ça se peut bien tout de même. Je l'ai toujours pris pour une crapule, ce Taraudier. Et puis le rôle qu'il a joué dans le débinage de papa...

— Il l'a joué jusqu'au bout, jusqu'à la mort.

— Mais son intérêt de t'accuser près de moi ?

— Il a peur que je ne parle... Il se ménage un alibi... prépare ton témoignage... Que sais-je ?... Mais n'aies pas peur, ma petite : si un jour je dois payer, je ne paierai pas toute seule... Il y aura moi, mais il y aura Taraudier... il y aura Ménard... il y aura toi... Est-ce que nous n'en sommes pas tous ?

— C'est vrai qu'on est tous entrés un peu dans la combinaison... Mais, dis-moi, petite maman gâteau, il me semble que nous sommes déjà un peu trop à le savoir.

— Comment ? Que veux-tu dire ?

— Ben, ce que j'ai lu hier dans un journal : il y en aura bien un qui mangera le morceau, — ce qui veut dire, en bonne littérature, qu'il y aura un bavard. Et tu commences bien... Ecoute et permets à ta fille, qui n'est pas une bête, de te donner un conseil.

— Lequel ?

— C'est de ne plus nous disputer. Parce que si nous continuons, un beau jour nous dirons un mot de trop, l'un ou l'autre, et patatras !

— Non, non. C'est impossible. Je te hais ! Je te renie. Il y a un moyen de ne pas se chamailler. C'est de ne plus se revoir... Va-t-en, Margot ! Tu es morte pour moi !... Va-t-en, je ne sais pas ce que je te ferais!

— Pas de ça, Lisette... Pas de goût pour le gaz, ta Margot ! Alors, c'est bien entendu, douce maman. Fini, nous deux ?

— Archi fini.

— Tu verras que non : après tout on est du même sang... un sang riche... As-tu lu la *Libre Parole* d'aujourd'hui ?... Tu verras, il y a une lettre très épatante de grand'père Syveton. Il te traite de « fille Reussens » !... A bientôt, maman. On se reverra, je t'assure... J'en suis aussi, de Reussens !

Et sur ce trait du Parthe, Mme Alphonse Ménard sort en courant.

CHAPITRE III

LA PRÉDICTION DU DÉTECTIVE

Quelques jours après cette explication familiale qui laissait Mme Syveton abandonnée de tous — mais courbée sous la menace que tous se concentrassent un jour pour l'accabler — deux messieurs, correctement mis, et dont l'un avait fortement le typle anglo-saxon, sortaient de la Banque Générale à Anvers.

C'était dans cet établissement financier que Syveton avait loué un coffre-fort, pour y déposer les documents plus ou moins compromettants de la Patrie Française. On se rappelle, que les perquisitions opérées sur commission de M. Boucard, n'avaient apporté

qu'une forte désillusion aux agents du gouvernement français qui comptaient, trop visiblement, en retirer la matière de quelque nouvelle comédie de la Haute Cour.

L'un de ces hommes est le petit Paul Bardet, du *Figaro*, toujours à l'affût de toutes les nouveautés sensationnelles; l'autre, un certain John Feldmann, célèbre dans la police privée des Etats-Unis pour ses merveilleuses facultés de détective.

Ils viennent de faire à la Banque Générale une démarche qui, somme toute, ne leur a rien appris et le journaliste français n'en dissimule point sa déconvenue.

L'Américain, ethniquement moins nerveux, calme sa déconvenue.

— Vous êtes drôles, vous autres Parisiens. On recueille ici ou là un indice, une lueur dont l'insignifiance vous déconcerte. Vous l'abandonnez. Il ne faut pas. Du temps, de la patience, avec cela on arrive toujours — si le hasard s'en mêle — à découvrir ce qu'on cherche.

— Alors, vous n'êtes pas découragé ?

— Jamais. Un détective américain ne se décourage pas.

« En tout cas, sachez-le, jeune homme John Feldmann, honoré de la confiance d'une Compagnie telle que la *Mutual Life* ne perdra jamais la partie... Les procès sont engagés. Avant qu'ils soient clos, il aura trouvé les preuves nécessaires pour que ses mandataires les gagnent. Ce serait la première fois de ma carrière déjà longue, que j'aurais vu une femme liquider un premier mari de 100.000 francs, et puis un second de 150.000, sans qu'il y eût, comme vous dites en France, anguille sous roche.

« D'autant que mon enquête sur cette seconde assurance, est pleine de résultats. Jamais un homme comme votre Syvelon ne l'eût contractée dans de telles conditions, s'il n'avait été violenté par une influence supérieure... mettons l'amour, si vous voulez, puisque vous autres, vous en mettez partout... Mais surtout jamais aucune femme

d'aucun pays ne l'aurait fait signer, si elle n'avait eu — fût-ce à longue échéance — des calculs de derrière sa tête.

*
* *

— Oui, interrompt Bardet. Je sais. On a publié déjà quelque chose d'analogue à votre remarque. C'est M. Masson-Forestier qui a transmis à un journal les déductions d'un vieil assureur de Strasbourg pour lequel une telle assurance était sans précédent.

Comment, disait-il, à l'âge qu'ont ces deux époux, alors que Mme Syveton n'a pas franchi le cap, si souvent mortel pour la femme, de la cinquantaine, et que son mari, plein de vigueur, de maturité, est exempt de toute tare de santé, ils contractent une charge si lourde pour le dernier ! S'il avait de la fortune, cela serait à la rigueur admissible. Or, il n'en a pas. Donc, si sa femme qui, elle, en possède et a des espérances, meurt avant

lui, il restera lui, seul, à subir cette charge écrasante. Et pourquoi ? Pour qu'à la fin de sa vie — que tout annonce devoir être longue — la somme à toucher ne représente que les primes accumulées ?

« Syveton n'était pas une bête en affaires. Il devait exiger que deux assurances fussent contractées, l'une au profit de sa femme, l'autre au sien, afin d'être un peu couvert, lui, en cas de prédécès de sa femme.

« Voilà bien, conclut Bardet, la thèse dont je me souviens. C'est la vôtre, alors ?

— Évidemment : et je conclus que la seule force qui pouvait le déterminer à cette sottise, c'est l'amour.

— Alors, la même force n'a-t-elle pas pu lui arracher cette autre bêtise de se tuer ? Quand on aime une femme et qu'elle vous jette à la face le mépris d'accusations aussi spéciales que celles dont Mme Syveton accabla son mari la veille de sa mort, ne peut-on pas chercher dans le suicide un refuge contre la répulsion de l'objet aimé ?

— Phsychologie française, Monsieur !

« Sachez ceci : Syveton n'aimait plus sa femme.

— Etes-vous sûr ? Il en aimait une autre ? ou d'autres ?

— Il n'avait, je crois, pas le temps. Sur ce point, mon enquête n'est pas achevée. Mais elle l'est d'autre part... Or, depuis deux jours, ou trois — je déterminerai l'heure exacte — il n'aimait plus sa femme.

« Cela, je l'affirme... Pourquoi ? Parce que ce garçon était un homme... comment dites-vous ?... chevaleresque, et qu'il avait acquis la certitude qu'une telle créature etait indigne de l'amour d'un chevalier français... Il se l'était arrachée du cœur.

« Comme, d'autre part, c'était un lion enragé au combat, avide de batailles et de coups, toutes les menaces qu'on lui a faites ne pouvaient que l'exciter davantage. Se faire tuer, lui ?... Allons donc ! Le faire tuer peut-être. Il était de ces righlers qui veulent tomber en sabrant l'ennemi.

— Alors, de plus en plus certain de l'assassinat.

L'Américain leva la main :

— John Feldmann le jure.

— C'est aussi mon avis. Mais comment prouver ?

— Laissez faire, jeune homme. Vous avez en France un proverbe : Tout vient *all right* à qui sait attendre.

« Les assassinats qu'il est difficile de démontrer, ce sont ceux qu'un seul a commis... Pour ceux-là, il faut que l'assassin soit susceptible de faiblesse, de défaillance, de lassitude. Il n'y a pas d'homme, ni surtout de femme qui ne le soit ; car le criminel, malgré lui, nourrit en sa poitrine deux êtres : lui et sa conscience. C'est une lutte perpétuelle entre les deux ennemis. Si donc, tant d'assassins solitaires échappent à la découverte de leur forfait, c'est qu'on n'est pas près d'eux pour surprendre les moments de crise où l'individu subit l'assaut de la conscience. Si l'on y est, à ces heures troubles,

c'est un jeu de policeman de déterminer l'aveu.

« Vous m'entendez bien ?

— Vous pensez ! Un maître en la matière, comme vous l'êtes.

— Donc, le solitaire reste déjà exposé à un grave danger, parce qu'il se dédouble... Qu'est-ce que vous pensez qui va se produire si, tout au contraire, plusieurs individus ont pris leur part du crime ? La conscience, pour chacun d'eux, demeure toujours en jeu : mais il y a par-dessus tout le choc des individualités complices.

« Non seulement ces gens se font horreur : mais ils se craignent... Ils s'épient. Ils redoutent la trahison... Ils se préparent eux-mêmes à trahir.

« Si le bénéfice du crime est nul ou difficile à recueillir, ils s'en rejettent de l'un à l'autre la responsabilité et la colère.

« L'un et l'autre se renvoient la colère de l'échec, de la désillusion... Ils arrivent mutuellement à croire qu'ils ne sont pas coupa-

bles, qu'ils ont simplement subi la violence du vrai criminel — qui n'est pas eux, mais celui d'en face.

« C'est la haine. Après la haine, dans un temps donné, le désir, la soif, la nécessité de la vengeance. Oh ! punir cet homme ou cette femme à qui l'on attribue la cause des cauchemars, des insomnies, des remords.

« Que faut-il pour hâter l'explosion de toute cette tempête accumulée dans le cerveau des complices ? l'inondation de tout le fiel extravasé dans leur cœur ? Moins que rien.

« Mais l'essentiel — et ce qui sera — c'est le sang-froid d'une surveillance instituée pour recueillir au moment psychologique les effets de l'éclatement

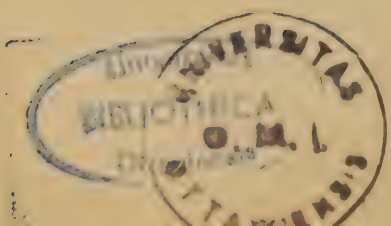
« De la vigilance, de la prudence, de la discrétion. Et l'on doit être là quand il s'agira, tout simplement, tout bêtement, d'enregistrer les accusations, que les coupables sont déjà prêts à se jeter à la face et qui seront des aveux et des preuves.

*
* *

Paul Bardet regardait le détective américain avec un intérêt soutenu, nuancé d'admiration par tant de logique. Il avait interviewé Mme de Thèbes et Mme Fraya qui ont fait de si curieuses prédictions sur la mort violente, par le meurtre, du député du deuxième. Mais cette divination du policier le frappait davantage.

— Alors, vous croyez que tel sera le dénouement de l'affaire Syveton ?

— Ce sera cela, foi de John Feldmann !



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 003413530b

CE PQ 2615
.I3C4 1905
COO HICKS. CES DAMES PS
ACC# 1235751